

Analuein

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.



Hommage à Pierre Jamet • Psychanalyse en extension
Echos de séminaires, formations et colloques
Le lecteur interprète • Nouvelles associatives
Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y. 2010-2011

N° 15 - Novembre 2010

F.E.D.E.P.S.Y.

Fédération Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg
O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

Illustrations de couverture : Jeroen Anthoniszoon van Aken, dit Jérôme Bosch (vers 1450–1516), *L'extraction de la pierre de folie*, vers 1485-1490, huile sur bois, 47,5 x 34,5 cm, Madrid, Museo Nacional del Prado.

Le guérisseur ambulante porte un entonnoir à l'envers en guise de couvre-chef ; l'entonnoir est le symbole, inventé par Bosch, de l'intention frauduleuse. C'est un riche bourgeois qui se prête à une lithotomie afin de se voir libéré de toute folie ou bêtise (amoureuse ou financière). Sa bourse transpercée d'un poignard indique qu'il a payé cher pour cette opération. La nonne, l'air songeur, balance le livre de la connaissance médicale — si ce n'est la Bible — sur sa tête. Le moine semble plus impliqué dans l'action. Symboliserait-il la bonne foi ? Cependant le tailleur de pierre-chirurgien n'extirpe pas la pierre de la folie de la tête de sa victime consentante, mais une tulipe. Une autre tulipe, déposée sur la table, a d'ailleurs déjà été extraite. Dans le jargon des truands de l'époque, « tulipes » était un mot pour « argent ». Des fleurs à la place des pierres, et l'intervention « chirurgicale » se limite à la surface du crâne, suite à quoi notre héros peut espérer s'en tirer, quoique plumé. Ce que confirme l'inscription en néerlandais : « *Meester snijdt die keie ras / Mijne name is lubbert das* », ce qui donne en français : « Maître, sortez la pierre avec votre couteau, mon nom est lubbert das » (*lubbert* = niais, nigaud, sot ; *das* = blaireau). G.D.

Illustration de 4^e de couverture : *Illusion d'optique*, gravure de Marie-Jeanne Munsch, 2009, coll. privée.

F.E.D.E.P.S.Y. - 16, avenue de la Paix • 67000 Strasbourg • www.fedepsy.org

Directeur des publications :

Sylvie Lévy

Responsable de la publication :

Joël Fritschy

Comité de rédaction :

Hervé Gisie

Laurence Joseph

Daniel Lemler

Anne-Marie Pinçon

Correspondants :

- Moïse Benadiba, Marseille
- Claude Mekler, Nancy
- Dominique Péan, Angers
- Alain Schaefer, Saint-Dié

Secrétariat de rédaction :

Gabriele Daleiden

g-daleiden@wanadoo.fr

Manuscrits, disquettes et correspondance

peuvent être adressés à :

Joël Fritschy

26 rue des Boulangers

68100 Mulhouse

joel.fritschy@wanadoo.fr

Impression : **PRINT' Europe** - 67450 Mundolsheim - 03 90 20 39 49

E-mail : contact@printeurope.fr

SOMMAIRE

Editorial

Daniel Lemler.....2

Hommage à Pierre Jamet

- Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume pour t'écrire un mot
Jean-Yves Gaume4
- Cartel à propos du transfert dans la cure, dans la formation, dans la transmission
Pierre Jamet5

Psychanalyse en extension

- A l'Ouest ! Toutes !
Urias Arantes10
- Temps, sujet et lien social : Allégorie de la psychopathologie actuelle par la *Théogonie* d'Hésiode
Anne Boisseuil13
- « En jeu », un théâtre pour donner corps
Sabine Lemler19

Echos de séminaires, formations et colloques

- De l'angoisse de castration à l'angoisse du Réel
Yves Dechristé.....21
- Les entretiens préliminaires
Frédérique Riedlin et Khadija Nizari29
- *Analuein* : un point de situation
Joël Fritschy37

LI RE

Le lecteur interprète

- Catherine et Alain Vanier dir., *Winnicott avec Lacan*
Laure Razon40
- Michel Onfray *Le crépuscule d'une idole*
Joël Fritschy.....42
- Philippe Breton et David Le Breton, *Le silence et la parole contre les excès de la communication*
Chantal Trautmann 43
- Jean-Richard Freymann dir., *De la honte à la culpabilité*
Marie-Noëlle Wucher45

Nouveautés en librairie

- Joël Fritschy46

Nouvelles associatives

- Procès-verbal de l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y. du 12 octobre 2010.....48
- Procès-verbal de l'assemblée générale du G.E.P. du 12 octobre 2010.....52
- Procès-verbal de l'assemblée générale de l'E.P.S. du 12 octobre 2010.....54

Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y. 2010-201156

EDITORIAL

L'institution : garantie et transmission

Daniel Lemler

« Oui, mais jamais, au grand jamais
Son trou dans l'eau n'se refermait
Cent ans après, coquin de sort
Il manquait encore »

Georges Brassens

Ce numéro d'*Analuein* est traversé des deuils qui nous ont frappés cette année. Cathie Neunreuther ל"ר, et Pierre Jamet ל"ר, au souvenir desquels je tiens à associer Jean-Claude Schaetzel ל"ר, Léonard Singer ל"ר. J'ai eu le plaisir de faire un bout de route avec chacun d'entre eux.

Le numéro s'ouvre avec un double hommage à Pierre Jamet : « Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume pour écrire un mot », l'émouvant texte de Jean-Yves Gaume, et une séance, *nachträglich*, dans l'après coup, du cartel à propos du transfert dans la cure, dans la formation, dans la transmission, auquel ont participé Mireille Lamaute Ammer, Anne-Marie Pinçon, Joël Fritschy, Jean-Pierre Fourcade, Pierre Jamet. A partir de l'article de François Perrier sur l'érotomanie, paru dans l'ouvrage collectif *Désir et perversion*, se déploie une large réflexion sur les enjeux du transfert dans la cure comme dans la vie courante. J'en retiendrai un questionnement sur les effets de la perte de l'autorité paternelle, liée aux changements de notre société occidentale, sur le transfert, que ce soit sa potentialité ou son analyse.

Je saisis l'occasion de cet éditorial pour saluer la mémoire de Pierre. Dès notre première rencontre, il m'a marqué par sa simplicité et son humour. Il avait une manière, bien à lui, de booster la dynamique d'un groupe de travail et d'encourager les élaborations de chacun.

Freud nous a transmis quelque chose de fondamental à propos du deuil : lorsqu'il étudie l'*Untergang*, la sortie du complexe d'Œdipe, qu'il appelle parfois *Zerstörung*, destruction, il demande comment l'être humain arrive à supporter la perte de ses premiers objets d'amour, qui représentent les plus importants investissements de toute son existence. Pour rendre cette perte supportable, le sujet va s'en dédommager, par une identification, secondaire. A quoi ? Aux imagos parentaux, à un *einzigster Zug*, un trait unanime, fondement de la constitution de sa personnalité, au surmoi parental, fondateur de son inscription dans la Loi, et dans

l'univers de l'*unbewusste Schuldbewusstsein*, du sentiment de culpabilité inconscient. Ainsi en est-il de tous nos investissements et de leur perte.

Ce processus nous touche chacun individuellement, mais il me semble qu'il nous touche aussi ensemble, institutionnellement.

Cela concourt à nous définir comme institution. Nous y défendons la *Laienanalyse*, la psychanalyse laïque, profane, qui nous met en devoir de nous déprendre des discours qui nous ont constitués, qu'ils soient psychiatriques, médicaux, psychologiques, philosophiques, voire psychanalytiques.

Analuein participe à ce procès, ainsi que nous le rappelle Joël Fritschy qui restitue la fonction de la revue au regard de l'institution, depuis Freud jusqu'à la F.E.D.E.P.S.Y., en passant par la B.R.F.L. et quelques autres.

Le numéro se poursuit sur une partie consacrée à la psychanalyse en extension dans laquelle une large place est laissée au théâtre.

Urias Arantes, dans un article intitulé « A l'Ouest ! Toutes ! », nous livre une superbe lecture-interprétation du spectacle-atelier de sortie du Groupe 38 de l'Ecole du TNS : *À l'Ouest, saisons 1 à 7*. L'Ouest est le lieu de rapprochement de deux mondes antinomiques et complémentaires : le Nord et le Sud. « Dans les deux cas, écrit Arantes, dans le monde de la consommation décomplexée et assumée comme projet de vie ou dans le monde perpétuant une domination également décomplexée et assumée, le spectateur est confronté à des rapports où il n'y a pas de limites, pas de frontières, pas de dimension de la loi, pas d'interdit, pas de castration. Il n'y a pas de repères et tout le monde est à l'Ouest, marchant inexorablement sans le vouloir et sans le savoir vers l'obscurité, vers la mort. » Que ce soit au Nord ou au Sud, la place du père est problématique : absent dans le premier cas, il ne se soucie pas du fils, tout-puissant dans le

second, il ne lui concède aucune place. Je serais moins pessimiste que l'auteur dans la mesure où il me semble que la psychanalyse offre un espace extraterritorial au fils pour y fonder son existence, quand c'est encore possible. « Il y va nécessairement de la place et du rapport aux femmes dans la communauté des humains », conclut Arantes.

Dans « Temps, sujet et lien social », Anne Boisseuil a trouvé dans la *Théogonie* d'Hésiode des éléments qui l'ont amenée à réinterroger sa « clinique infantile » sous l'angle temporel. Le mythe de Cronos illustre « le difficile déploiement temporel de la vie psychique ». Et il nous est indispensable d'avoir des outils pour penser le temps dans notre société du zapping, où le sujet avance d'instant de voir en instant de voir, au détriment de toute *Durcharbeitung* (perlaboration, autrement dit temps pour comprendre) et a fortiori de moment de conclure.

Les réflexions de Sabine Lemler sur les enjeux du théâtre à l'hôpital psychiatrique nous entraînent dans une autre direction, celle d'une prise en charge originale de patients dans un atelier artistique. Sabine Lemler nous fait partager son expérience de l'animation d'un atelier- théâtre avec des patients qu'elle accueille comme de simples participants. Cela l'amène à envisager l'hypothèse que faire jouer un rôle permet à ces sujets de rencontrer de l'autre, et les aide à habiter leur corps, car « le théâtre peut permettre une prise de conscience de l'intégralité de son corps, et aider ces patients à se rassembler, à se réapproprier la sensation qu'ils ont d'eux-mêmes ». Le théâtre leur permet d'apprivoiser leur peau.

Le numéro se poursuit par des échos. A côté de celui de Joël Fritschy sur *Analuein* dont nous avons parlé plus haut, l'un, théorique, concerne l'angoisse, le second nous entraîne au cœur de la clinique de la direction de la cure à partir d'une réflexion plurielle sur les entretiens préliminaires.

L'angoisse est un fil rouge qui permet de penser la position subjective entre jouissance et désir, de donner des indications sur la direction de la cure, et un éclairage sur l'amour.

Tels entretiens préliminaires, telle direction de la cure, les différents intervenants semblent partager cette idée. Le style, au sens lacanien, de l'analyste s'y exprime d'emblée.

Par ailleurs, ces deux derniers textes illustrent bien une facette de la transmission de la psychanalyse qui a été une des questions majeures de la dernière assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y. Aussi, une fois n'est pas coutume, disons deux mots à propos de ces comptes rendus administratifs relégués en fin de revue, et qu'on ne lit jamais, les rapports moraux. Il ressort de leur lecture que nous entrons dans une période charnière où l'enjeu est le passage de relais à une nouvelle génération. Nous souhaitons sortir de la politique de l'« après moi le déluge », en nous proposant de faire acte de transmission, sans ignorer que ce qui se transmettra nous aura échappé.

Aussi à l'adage de Goethe :
« *Ce que tu as hérité de tes pères,
Acquiers-le et fais-le tien* »,
j'ajouterais :
Et passe le témoin !

HOMMAGE A PIERRE JAMET

Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume pour écrire un mot

Jean-Yves Gaume

Comment illustrer ce feu qui pendant toutes ces années a animé ton « parcours personnel » ? (Pierre Jamet, *Le nœud de l'inconscient. Nouer la clinique*, Ed. érès-Arcanes)

A propos de ce qui l'avait amené au fauteuil, Pierre Jamet écrit sobrement : « Le destin allait me rattraper », formulation simple, banale. Pierrot le savait bien, le réel ne s'entrelace avec rien parce qu'il est dépourvu de sens. Nous ne tissons que des trames et des histoires autour du réel.

Comme Kirk Douglas le dit dans *Règlement de comptes* à O.K. Corral : « Ce n'est la faute de personne, tout ça dépend des cartes qu'on vous donne... » Alors quoi, le destin ne lui « aurait pas servi beaucoup d'as » ? Pour celui qui a eu la chance de le croiser, Pierrot a eu au contraire une très belle main : carré d'as !

« As de la rencontre »

Si le réel procède de son caractère « immonde » et renvoie à la rencontre manquée, Pierrot faisait de chaque rencontre avec l'autre une réussite ; plus précisément, c'était sa capacité, à chaque moment de rencontre avec l'autre (proche, patient, ami, voisin...) de ne s'en tenir qu'aux mots échangés, à leurs jeux, à leurs zigzags, à leurs effets paradoxaux ; dans l'échange « sérieux » voire « grave », surgissait souvent un *Witz*, une blague ; dans l'échange plus léger, plus drôle, pouvait surgir inversement une interprétation allant jusqu'au cœur de l'être.

Comment, à chaque moment d'échanges avec l'autre, shunter l'axe imaginaire des représentations, comment ne pas enfermer l'autre dans son discours en le réduisant à un ou quelques signifiants : l'homme, la femme, le malade, le jeune, le plaintif... ?

Pierre escrimeait la métaphore, roulait des calembours, nourrissait l'autre d'une grivoiserie ...

« As du lacanisme »

Pierre Jamet écrit : « Le professeur Israël allait être un choc dans ma vie... et, pourquoi ne pas le dire, je suis tombé sous son charme ... », qui le mènera au divan, puis au fauteuil d'analytiste.

Quand on parlait avec Pierre Jamet de théorie analytique et d'articulation à la clinique, il est sûr qu'on n'allait pas avec le même bonheur « à la soupe » ; pour le dire autrement, pour le quidam moyen, il faut patienter des heures, comme les

irréductibles gaulois à la queue leu leu dans l'attente d'avalier quelques gouttes du breuvage.

On prête volontiers à Pierrot l'histoire qu'il serait tombé petit dans la marmite lacanienne, et que, par conséquent, il n'avait aucune difficulté à se mouvoir dans « la pensée Lacan » ; bien sûr, c'est son intelligence aiguisée et les années de travail des textes qui lui ont permis d'en devenir un des plus fins gourmets.

« As de la volonté »

La potence, ou « perroquet », comme le surnomment les infirmières, est cet accessoire qui permet à la personne alitée de se remonter dans le lit, de se redresser seul dans le lit. Ce dispositif comprend une manette triangulaire que l'alité empoigne, réglable en hauteur et reliée à un bras métallique généralement fixé au niveau de la tête du lit médicalisé.

Lors de son dernier séjour à l'Hôpital Pasteur, Pierrot, pratiquement toutes les cinq minutes, faisait des exercices, comme il pouvait, d'une main ou d'une autre, pour entretenir au mieux sa circulation sanguine défectueuse, luttant pour vivre tous ces derniers jours.

Sa lutte avec ce perroquet, qui le harassait, symbolise parfaitement la force vitale de notre ami, pendant ses dernières semaines et en-deçà, pendant tout son parcours.

Comme l'écrit Jean-Richard Freymann dans la préface du *Nœud de l'inconscient*, « qu'est-ce que la castration symbolique à côté de la castration réelle ? ... continuer à vivre est la première performance d'une clinique du réel ».

Désormais, le perroquet se repose.

« As de l'amitié »

Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume, pour t'écrire ces mots.

Tu te souviens sans doute de ce jeu d'Edmond Dujardin, paru en 1954, « Le Mille Bornes », où il s'agit d'aligner les kilomètres ; dans ce jeu, il y a les 4 parades ou bottes secrètes ; si j'étais sûr que tu n'avais pas la botte « as du volant », tu as si bien joué que je pensais naïvement que tu avais la botte secrète « increvable ».

Domage.

On aurait bien encore joué ensemble quelques centaines de kilomètres...

Cartel à propos du transfert dans la cure, dans la formation, dans la transmission.

Texte écrit après coup

Pierre Jamet

Le texte qui suit a été produit dans le cadre du cartel « Transferts, fins d'analyse, transmission ». Ce cartel a été constitué en 2006 et s'est donné comme tâche de travailler les questions concernant le devenir-analyste et la transmission dans le mouvement produit par les effets de la création de l'E.P.S. Pierre Jamet a rejoint ce cartel en 2007. Son engagement a permis de poursuivre le travail d'élaboration, l'a éclairé de son abord de la clinique et de la singularité de son style et lui a donné un tour nouveau : ainsi, le passage à l'écriture qu'il proposait lors d'une rencontre dernière en juin, et qu'il mettait en œuvre dès juillet dans la perspective d'un moment d'échange avant le séminaire d'été de la F.E.D.E.P.SY. La rencontre n'eût pas lieu, un problème de santé étant intervenu la veille de la date prévue pour cette rencontre. La force désirante de Pierre Jamet était telle qu'elle produisait l'oubli du réel de ses fragilités, dont d'ailleurs il n'a jamais fait état.

Le texte publié dans ces pages constitue l'ultime acte d'écriture de l'analyste. Il a été adressé à chacun de ses compagnons de route de cartel, l'offrant à la « disputatio » dans la liberté de parole, d'écriture et de pensée. Il produisait ainsi un effet de passe dans le mouvement même de la déprise de cet écrit.

AMP

Le prétexte est l'article de François Perrier sur « L'érotomanie », paru dans l'ouvrage collectif *Le désir et la perversion*¹. L'érotomanie, forme de transfert extrême, passionnel et délirant, concerne un amour passif, subi, venant d'un autre, homme de bien narcissisant, donc objet d'amour passif dont on est la victime. Il fait partie des délires passionnels, décrits cliniquement par Gaëtan de Clérambault.

C'est un extrême du transfert d'amour, qui se fait en dehors de toute situation analytique, un transfert d'amour qui se change en amour de transfert, avec la certitude, la conviction délirante d'être aimé, mais par un personnage important, hors du commun, ce qui, en plus du transfert d'amour, permet un transfert narcissique pouvant aboutir à la mégalomanie. Cette hypertrophie du moi, qui se gonfle grâce à l'amour d'un grand personnage, peut aboutir au sentiment de persécution, synonyme de haine, donc un amour qui se transforme en haine, jusqu'à la violence réelle. Ces deux points d'acmé de l'amour et de la haine sont, du fait de leurs limites délirantes, très instructifs pour aborder la question essentielle des formes de transfert dans la cure analytique elle-même. Mais aussi dans la formation des analystes, à l'intérieur des institutions analytiques, et surtout de leurs effets dans la transmission de l'analyse.

Le transfert est le levier de la cure analytique. « Hors du transfert point de salut », pourrait-on dire. C'est la réédition de la névrose infantile, la répétition des scénarios du fantasme fondamental, la mise en acte de la réalité de l'inconscient (Lacan), c'est ce qui permet d'introduire une interprétation, qui en dehors du transfert restera sauvage, ou perdue, sans écho, restant dans le vide. Dans la cure, il est souvent considéré comme une simple reproduction du passé. Mais pour Freud, dans son article

« Remémoration, répétition, perlaboration »², cette répétition est subordonnée à la remémoration de ce qui est répété dans l'agir du transfert. Plus tard, dans « Au-delà du principe du plaisir », la contrainte de répétition devient indépendante du principe de plaisir, et est liée à la pulsion de mort³. Lacan en fait la contrainte du symbolique, de ce qui vient faire butée, sens. Mais pour Lacan la répétition ne peut pas s'assimiler au transfert. Elle est dans une synchronie, du fait même de la temporalité de l'après coup. Tout comme Freud, Lacan inverse le sens du passé et du présent, dans lequel se déplace aussi bien la répétition que le transfert. Le passé est un passé parlé, avec des mots du présent, qui sont connectés à un discours et à des signifiants du présent, ce qui permet à travers ce transfert, une réinscription au lieu de l'Autre. Ainsi l'exemple de « l'homme aux rats », avec ce que Freud appelait le mot de passe, le « *Passwort* » du mot Dick⁴. Il détestait son cousin qui s'appelait Dick et était gros, ce qui devenait un signifiant support de sa haine. C'est là un signifiant que Lacan appelle trait unaire, c'est-à-dire qu'il est une représentation partielle qui permet l'identification du sujet, et un saut métaphorique et par sa répétition, il devient différent de l'autre signifiant, crée une non identité à soi, donc une différence entre les signifiants, ce qui permet le déplacement, la circulation de la chaîne signifiante. En cela le transfert se fait dépendant d'un signifiant pour Lacan, et permet un changement de sens à travers la métonymie et la métaphore, qui sont eux-mêmes des formes de déplacement, donc de transfert.

Les transferts dans la vie quotidienne sont multiples et communs et ne demandent pas d'interprétation particulière : par exemple les transferts des adolescents sur des chanteurs, des artistes, le

transfert affectif sur des animaux de compagnie, le transfert entre amis, ou même les transferts sur des objets d'arts, sur des lieux touristiques etc. C'est un moteur important pour animer une passion et toutes les activités humaines. La situation analytique devrait permettre de mieux repérer le contexte transférentiel de certains de nos actes.

Le transfert, en soi, est une banalité de toute vie psychique. C'est simplement un déplacement, dans le même sens qu'on peut dire, transfert de fonds, transfert d'informations, transfert de biens etc., mais avec un investissement affectif selon les deux pôles décrits par Freud, dans la formation du moi primitif, amour, haine, selon une dualité simple : l'amour pour ce qui fait du bien au moi-plaisir, une satisfaction pulsionnelle est incorporée, introjectée dans le moi, à travers sa représentation, signifiant de la jouissance de l'Autre qui devient jouissance du sujet. A l'opposé ce qui est déplaisir est rejeté, ou refoulé, mis à l'extérieur du moi. Cette représentation est mise en place comme venant du dehors, donc une manière d'instituer les limites du dedans et du dehors, selon une surface de Moebius, et sont ainsi marquées les représentations de l'amour, qui en l'occurrence ne peuvent encore être du sentiment, mais ce que Freud appelait un amour par étayage, simplement ce qui fait du bien, qui fait plaisir, est donc incorporé, introjecté dans le moi. Ce qui fait déplaisir est haïssable, vient de l'extérieur mais d'un extérieur qui reste celui du champ de la jouissance maternelle qui est ainsi divisée entre un dedans et un dehors selon une frontière, celle d'« amour-haine », de l'hainamoration, du « plaisir-déplaisir ».

Ce transfert participe donc aux racines mêmes de *l'infans*, de ce qui va constituer sa prise dans la parole, et la division qu'elle nécessite, c'est-à-dire de ce qui est perdu du fait même de la parole, l'objet perdu petit a, donc la subjectivité même.

Le transfert d'amour, en cours d'analyse, est effectivement interprété comme une répétition de la demande d'amour primitive vis-à-vis de la mère. Cette demande d'amour par étayage, dit simplement « trouver une bonne mère » qui va prendre soin de vous, donc une recherche de retrouvailles des objets pulsionnels liés aux satisfactions archaïques de la petite enfance qui étaient des morcellements de satisfaction des pulsions partielles et qui sont donc restés dans la métonymie (une partie pour le tout). Cette parcellisation narcissique représentée par les signifiants de la jouissance maternelle se répète en analyse à travers ce transfert maternel, mais reste dans un originaire métonymique insatiable et qui nécessite une non-réponse, selon cette règle bien connue de ne pas répondre à la demande, car la demande est insatiable, répétitive. Elle est toujours demande d'autre chose, cette autre chose étant

l'objet du désir, inaccessible et qui échappe sans cesse, parce que perdu dans le creux de la pulsion et de la demande.

Dans son séminaire sur *Les formations de l'inconscient*⁵, Lacan, à la suite de Freud, essaie de différencier le transfert avec la suggestion — suggestion qui est opératoire dans l'hypnose à travers le sujet supposé pouvoir, c'est-à-dire ce qui se passe entre désir et demande — et utilise la topologie du graphe pour différencier les différents niveaux de discours entre la demande et le désir, où se greffe la différence entre suggestion et transfert. Le transfert est imaginaire comme la demande, mais à travers son insistance et sa répétition, il est révélateur du désir. Il est donc pris dans l'ambiguïté entre la résistance à l'analyse et la levée du refoulement et la révélation de la vérité du symptôme.

Le transfert oscille sur les deux versants de l'amour et du désir, mais un désir qui est désir de désir, question sur l'énigme de l'Autre, qui sera précisément le désir de l'analyste dans la cure. C'est par là que l'issue de ce transfert dépend du désir de l'analyste. Pour le versant de l'amour, Lacan, dans son séminaire sur *Le transfert*⁶, fait un développement sur *Le Banquet* de Platon, manière de situer le transfert dans une forme d'universalité, aussi bien que dans le temps que l'espace. Socrate est toujours présenté comme étant à deux doigts d'inventer l'analyse. De cette manière, on fait fi de l'histoire de l'humanité, avec sa nécessité d'avancer dans la science, en passant par Copernic, Descartes, Darwin, etc., pour que l'invention de Freud soit possible. Socrate est donc à la place de l'analyste. Il est le support de l'amour et du désir, et d'un transfert homosexuel où l'image du semblable avec son narcissisme est fortement impliquée. Socrate, d'après Lacan, incarne le désir de l'analyste, par son amour de la vérité, vérité de l'amour de transfert. Le désir, lui, est branché sur le manque de l'Autre, c'est le désir de l'Autre, là où il est énigmatique, là où l'autre ne peut répondre à ce que son propre désir lui reste inconnu. Mais en même temps Socrate est le support de l'amour où l'objet d'amour, et dans la mesure où cet amour est narcissique, constitue un évitement de la castration, une tromperie : « Je te demande de refuser ce que je t'offre, car ce n'est pas ça ». Socrate n'est pas dupe et se rend bien compte que l'amour est un habillage du désir, un ornement, un amour de signifiant, qui ne le concerne pas vraiment. Ainsi il dirige l'amour déclaré d'Alcibiade, vers la vérité de son désir, dirigé vers Agathon, objet de son désir, mais d'un désir sexuel, même homosexuel. C'est là une opération analytique, que de révéler au sujet l'objet de son désir à travers la demande d'amour. C'est aussi à partir de là que Lacan, en se basant sur le non-savoir de Socrate, — Socrate ne sait rien, enfin il s'affiche comme tel, le non-savoir sur le désir — fait son développement et introduit la notion de «

sujet supposé savoir ». Dans son séminaire sur *L'identification*⁷, après le séminaire sur *Le transfert*, Lacan a introduit « le sujet supposé savoir ». Cette supposition est double, elle concerne le sujet qui est lui-même supposé, hypothétique et le savoir lui aussi supposé et incertain. Lacan dit : « L'Autre n'est pas un sujet, c'est un lieu auquel on s'efforce, dit Aristote, de transférer le savoir du sujet » (leçon du 15 novembre 1961). Donc la place de l'Autre en tant que sujet n'est plus garantie, cela devient un lieu, un lieu de signifiants, et c'est là que Lacan donne pour la première fois sa fameuse définition, « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».

C'est sur un signifiant du désir que le sujet se constitue, en greffant son fantasme, ou plutôt le sujet ne peut que s'appuyer sur son fantasme pour faire écran à cette perte. Ce fantasme lacanien, avec l'écriture « \$ poinçon de petit a », le petit a est l'objet de son désir dans le sens « a privatif », et « a » en tant que début, cause du désir, donc en tant que manquant, cet objet petit a ne peut qu'être représenté pour constituer le point pivot de la circulation signifiante, à la place du vide, celui qui permet, comme dans le jeu du taquet, que les signifiants puissent circuler.

Ainsi un analyste « bonne mère » risque d'enfermer l'analysant dans le champ de la jouissance maternelle, dont il risque de ne pouvoir sortir. C'est le cas de beaucoup de ces transferts massifs, à tendance fusionnelle, que l'on rencontre fréquemment dans les psychoses, les « *borderline* », les toxicomanies, les personnalités dépendantes, et ce que Charles Melman appelle les néo-pathologies, celles de la « nouvelle économie psychique », où il y a un déficit de la hiérarchie verticale, de l'autorité paternelle, un défaut de la référence tierce, ce qui ne permet plus la mise en place d'un ordre symbolique par la métaphore paternelle.

Ce transfert impossible fait que le sujet reste livré à une relation horizontale, de semblable à semblable, dans une altérité du petit autre, ou tout s'égalise dans une relation duelle et spéculaire : chacun serait le reflet de l'autre, et tout se vaut, la référence tierce n'existe plus, c'est une navigation à vue, la recherche de satisfaction ne peut plus se médiatiser. Ce sont des satisfactions immédiates, une jouissance non différée, par exemple la consommation immédiate de drogues, d'alcool, d'objets réels. La demande reste fixée sur des substituts d'objets pulsionnels partiels, objets oraux etc. qui bouchent tous les trous, zones érogènes. Ainsi oreillettes, casques dans les oreilles, écrans devant les yeux, prothèses évitent toutes possibilités de manque. Les vides sont comblés. Tout surgissement éventuel de l'angoisse doit être colmaté de suite, soit par des médicaments, des distractions, des bruits

assourdissants, etc. L'angoisse est intolérable et ne sert plus de base à une élaboration. L'exemple de l'intervention immédiate des cellules de crise psychologique qui proposent une catharsis immédiate au moment des catastrophes, en sont un exemple caricatural. Le déversement de l'angoisse par la parole, sans proposer une élaboration et une construction nécessaire dans un temps long, proposé par l'analyse, montre bien cette tendance à vouloir colmater les brèches à tout prix. La réponse aux névroses post-traumatiques n'est plus que celle de l'obtention d'un statut de victime, ce qui vient ancrer le sujet dans les bénéfices secondaires et le réduire à cet état de victime.

Cette perte de l'autorité paternelle, liée aux changements de notre société occidentale — éclatement de la cellule familiale, changement du statut de la femme, modification dans la filiation, etc. — ne doit pas être une nostalgie du patriarcat, du poids des religions, des sociétés autoritaires, mais une réflexion sur les nouvelles modalités symptomatiques et sur les conséquences pour la pratique de l'analyse, sur l'évolution du transfert, et même l'apparition du non transfert et de la non demande.

C'est un vieux débat : le sujet est-il modifié par les changements de la société, à travers l'évolution de la famille, de la filiation, des croyances religieuses, des mœurs, etc. ?

Si le grand Autre est uniquement un lieu logique qui est un tiers, un fond d'apparition du sujet à la parole, le trésor des signifiants, donc un lieu de référence, origine du sujet, dans lequel il doit prendre sa place, la structure du sujet garde une certaine stabilité et reste dans la logique de la trinité du réel, de l'imaginaire et du symbolique et garde aussi une certaine universalité, qui serait l'universalité du complexe d'Œdipe. Dans le champ maternel, le grand Autre est effectivement le lieu du langage et aussi le lieu du manque, car l'instance tierce y est représentée dans la triangulation « mère, phallus, enfant ». La référence tierce est donc celle du rapport de la mère au phallus, donc celle de la mère à son désir, ce qui détermine la place de l'enfant et permet une forme de relation triangulaire qui médiatise.

Mais si l'enfant représente tout pour elle, donc à la fois le phallus et l'enfant, qu'il est son objet de désir, l'enfant fera partie du fantasme de la mère. Dans ce cas c'est quasiment la psychose assurée sauf si le désir de la mère se dirige vers un ailleurs (un père, un homme), celui-ci n'encombrera pas l'enfant qui ne sera pas chargé du désir de sa mère d'être l'objet de jouissance de sa mère, son phallus, son objet petit a. Ainsi l'enfant pourra accéder à son propre désir, il sera pris dans une névrose de transfert, la meilleure indication pour une analyse freudienne.

C'est là le classique du transfert paternel, celui qui se met en place dans le complexe d'Œdipe et qui reste inachevé, dont la liquidation est toujours incomplète. L'identification au père laisse toujours du « jeu », un écart qui permet l'équivoque signifiante, donc un horizon qui recule au fur et à mesure qu'on l'approche, l'horizon de la métaphore paternelle, de la castration symbolique : il y en a toujours pas assez ou de trop. Le signifiant paternel, pour se mettre en place, exige toujours ce saut métaphorique qui ne va pas de soi, et qui dépend de la mère pour occuper la place vide du phallus objet du désir. Nous connaissons tous cette inadéquation de la fonction paternelle, qui n'est identifiable à un seul signifié que dans la psychose. En effet, le signifiant du Nom du Père est un signifiant, c'est-à-dire le support de signifiés multiples. Il ne place pas une vérité irréductible et unique du côté de la fonction paternelle comme le fait le réel de la reproduction génétique, mais une ouverture de possibilités multiples, un symbolique qui fait lien. Il exige le saut du réel au symbolique à travers l'imaginaire. Ce signifiant du Nom du Père est réduit à un seul signifié, par exemple fils de Dieu, certitude d'une paternité qui ne peut être que délirante, due à la forclusion du signifiant. Dans cette situation-là, le transfert analytique est pris dans un délire, qui peut être érotomaniaque, ou qui peut intégrer le signifiant « analyste » dans un signifié monomaniacal qui mouline dans un imaginaire de significations prédéterminées. Le transfert de l'idéalisation du père, qui fonctionne si bien dans l'enfance, est ainsi répété soit dans la psychose d'une manière délirante, soit dans la névrose en fonction du destin œdipien.

Toute la construction de la théorie analytique de Freud repose sur ce transfert paternel. Toute l'interprétation des rêves est truffée de rêves concernant la mort du père. Le père mort est le père symbolique et l'auto-analyse que Freud a faite à son insu avec Fliess, dans un transfert idéalisé, l'image idéalisée d'un père, s'est changée en un transfert de rivalité homosexuelle (passage du père de la horde primitive, à la rivalité avec les frères), au point que Fliess s'est senti plagié, spolié par Freud dans ses idées sur la bisexualité. Il pensait que Freud lui avait volé ses idées ; il a élaboré un véritable délire de persécution à son égard. Ce transfert de Freud sur Fliess qui était dans un état d'idéaliste passionné, lié à sa découverte de l'interprétation des rêves, de la théorie analytique, reste un fondamental pour tous les transferts qui ont lieu dans les instituts de psychanalyse concernant la transmission de la psychanalyse. Le père mort symbolique consiste à faire le deuil de toutes les idéalizations et identifications imaginaires qui pourraient servir de support à l'idée de salut, ou d'être dispensé de se confronter à son destin.

Cette transmission se fait dans une ardeur et un climat passionnel. D'où les réactions et les rivalités passionnelles, depuis le culte de la personnalité du père de la horde primitive (Freud, Lacan) jusqu'aux rivalités fratricides entre les membres. Ainsi s'expliquent de nombreuses attitudes de gardiens du temple, avec les idées sectaires sur la théorie, toutes les intolérances et intransigeances la concernant, le « narcissisme des petites différences », concernant souvent des points de discussion anodins, et toutes ces querelles de chapelles qui excitent évidemment tous les ennemis de l'analyse et tous les résistants à l'analyse, qui y trouvent souvent matière à leurs accusations d'un fonctionnement quasiment religieux de la psychanalyse.

Freud était un véritable scientifique, dans son honnêteté intellectuelle et dans son acharnement à rechercher une vérité au-delà de tous les parasitages qui souhaitaient l'entraîner dans des systèmes religieux, politiques, philosophiques, etc. Il s'est voulu un chercheur scientifique intègre ; il l'a été toute sa vie. Il voulait rationaliser l'irrationnel. Sa découverte de l'inconscient était son combat contre l'obscurantisme, contre toutes les formes de manipulation psychique si prisées au début du XX^e siècle et qui restent un grand danger actuellement, et aussi une lutte contre toutes les formes d'hypnose collective dont il avait une forte prémonition au moment de la montée du nazisme. Freud voulait obtenir une lucidité du sujet, au prix d'une prise de conscience pour l'Homme que « le ciel est vide », que l'Homme est livré à sa propre détresse, qu'il n'y a pas de sauveur, et qu'il est seul à pouvoir remédier à son sort. Il n'a que ses propres moyens, la science, la culture, l'art, l'éducation etc. Freud se méfiait beaucoup de tous les systèmes philosophiques, religieux, politiques. Il ne croyait pas au salut de l'homme par ces moyens-là. Par contre il croyait à la science, à la créativité humaine à travers le langage et l'expression artistique, mais ne se faisait aucune illusion sur les capacités de l'Homme à trouver son bonheur, puisque la pulsion de mort reste toujours solidement intriquée et active avec la pulsion de vie. Cette dualité-là reste irréductible, et l'issue du combat entre Eros et Thanatos est toujours incertaine.

Le transfert érotomaniaque le plus actif au cours des siècles a toujours été celui de l'Homme qui se croyait protégé par les dieux, soit en leur faisant des sacrifices ou en les amadouant, ou celui de l'homme qui se croit aimé de Dieu, dans le monothéisme, qui a constitué un grand progrès parce que ce que Dieu demande à l'homme, est une conduite morale conforme à sa loi, et plus de lui sacrifier les veaux d'or ou des animaux etc.

Cette recherche de l'amour de Dieu, d'après Freud, est une manière de mettre en place un père tout-puissant protecteur, un sauveur, mais aussi un lieu de prière pour sa demande quelle qu'elle soit, pour calmer un peu son angoisse humaine. Il peut ainsi mettre en dépôt les clefs de son destin entre les mains d'un dieu bienveillant. Cette attitude permet aussi une construction sociale par une mise en place d'une morale, et d'établir un lien qui se fait à travers la colle narcissique de l'amour divin pour tous ses enfants.

La psychanalyse n'a évidemment pas de réponse collective de cet ordre et ne peut essayer de prendre une place sociale. Tous les effets de masse, de foule, ainsi que Freud l'a écrit dans « Psychologie des foules et analyse du Moi »⁸, créent un effet hypnotique de suggestion qui efface immédiatement toute aptitude à l'autocritique et à la réflexion que nécessite la cure analytique. Dans le collectif, il n'y a que des « Moi » agglutinés, absorbés par une identification imaginaire qui sécrète la particularité du sujet.

Les neurosciences ont découvert les neurones « miroir ». Ce sont des neurones qui sont activés quand le sujet regarde simplement un autre effectuer une action ou un geste. Ainsi un chimpanzé qui regarde un autre chimpanzé faire un geste (cela a été enregistré et visualisé par l'I.R.M.) ; il suffit de regarder un autre faire une action pour activer les mêmes neurones chez le spectateur qui exécuterait lui-même cette action. Cette magnifique découverte donne un support biologique, à ce que Freud et ses élèves ont appelé identification partielle, et dont les conséquences psychiques sont déjà bien connues et analysées. Voilà donc à quoi peuvent servir les recherches des neurosciences, de nous démontrer que le cerveau n'est pas qu'une machine avec son fonctionnement biochimique et électrique, mais qu'il est le support de bien d'autres choses qu'on peut appeler l'appareil psychique, et qui est l'ensemble de tous les effets du sujet concerné par la psychanalyse.

Le transfert liquidé, est-ce la fin de la cure analytique ? Et « l'être » psychanalyste, est-il incapable de tout transfert, de toute identification, de tout amour ? Est-ce le grand désenchantement, la grande désillusion, la réduction de l'analyste à un transfert de travail, sur la théorie par exemple ? D'après Lacan, dans son séminaire *L'acte psychanalytique*⁹, « l'opération de l'acte psychanalytique doit, ce sujet supposé savoir, le réduire à la fonction de l'objet petit a ; c'est ce que, dans une analyse, à savoir son propre psychanalyste, est devenu » (21 janvier 1968). Ce sujet supposé savoir est donc destitué, éliminé, il chute, il est à la place du déchet. Est-ce là le sort du psychanalyste d'être identifié à ce déchet ? Il y a effectivement un recouvrement du sujet supposé

savoir, par le sujet de l'inconscient, et si l'inconscient est un savoir en tant que connexion de signifiants et que ces signifiants représentent un sujet (de l'inconscient) pour un autre signifiant, alors le sujet de l'inconscient et le sujet supposé savoir peuvent se confondre dans une indifférenciation. Cela risque de prolonger l'amour de transfert en amour de son inconscient, c'est-à-dire une analyse interminable. C'est là que Lacan rejoint Freud, qui introduit le roc de la castration pour la fin de l'analyse, à savoir l'identité sexuelle qui nécessite le passage par la castration symbolique. Ainsi Lacan introduit-il un tiers qui est le réel et qu'il écrit grand « R », dans son séminaire *Les non-dupes errent*¹⁰. Ce troisième joueur s'appelle « la réalité de la différence sexuelle ». Il y a là un manque à savoir mais aussi un interdit de savoir, ce qui deviendra plus tard le « il n'y a pas de rapport sexuel » (Lacan). Donc le réel comme impossible savoir du rapport sexuel, ce qui permet au transfert de porter à autre chose, l'identification du sujet supposé savoir, fût-il confondu avec le sujet de l'inconscient, c'est-à-dire au signifiant du manque de signifiant du désir, la représentation phallique, la réalité sexuelle de l'inconscient. Ainsi l'énigme du désir reste entière et intacte en fin d'analyse.

¹ P. Aulagnier, J. Clavreuil, F. Perrier, G. Rosolato, J.-P. Valabrego, *Le désir et la perversion*, coll. Points, Seuil, 1967, p. 129.

² S. Freud (1914), « Remémoration, répétition, perlaboration », in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF.

³ S. Freud (1920), « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot.

⁴ S. Freud (1909), « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF. Voir également *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, PUF, Payot.

⁵ J. Lacan (1957-1958), *Les formations de l'inconscient. Séminaire, Livre V*, Paris, Seuil.

⁶ J. Lacan (1960-1961), *Le transfert. Séminaire, Livre VIII*, Paris, Seuil.

⁷ J. Lacan (1961-1962), *L'identification*, Séminaire IX, inédit.

⁸ S. Freud (1921), « Psychologie des foules et analyse du Moi », in *Essais de psychanalyse, op.cit.*

⁹ J. Lacan (1967-1968), *L'acte psychanalytique*, Séminaire XV, inédit.

¹⁰ J. Lacan (1973-1974), *Les non-dupes errent*, inédit.

PSYCHANALYSE EN EXTENSION

A l'Ouest ! Toutes !

Urias Arantes

Réflexions à propos de la pièce A l'Ouest, saisons 1 à 7, « fantaisie burlesque qui s'achève en tragédie », présentée au Théâtre National de Strasbourg en juin 2010.

Pour son spectacle-atelier de sortie, le groupe 38 de l'École du TNS a créé, sous la direction de Joël Jouanneau, assisté de Charlotte Lagrange, *À l'Ouest, saisons 1 à 7*. Les saisons 1 à 6 sont une libre adaptation de l'univers fictionnel de Bret Easton Ellis, particulièrement de *Glamorama* (1998). La saison 7 reprend un fil central de la 4^e partie — « La Partie des Crimes » — de *2666* (2004) de Roberto Bolaño. Pendant deux heures et demie intenses, débordantes d'énergie et de créativité, le public est confronté à deux espaces et deux temporalités à première vue opposés.

Les saisons 1 à 6, comme les saisons d'une série télévisée, sous le mode de la parodie, du burlesque et du carrément loufoque, dévoilent l'univers déjanté d'un mannequin, Victor Johnson, alias Ward, à New York, Londres et Paris. Tout se passe entre des séances de photo, des défilés de mode, le tournage d'une série et des fêtes, arrosés de doses massives de drogues, médicaments, alcool et sexe, au point que l'on ne sait plus comment distinguer la réalité de la fiction, voire de l'hallucination. Si ce n'est peut-être par l'omniprésence des marques de luxe : Karl Marx remplacé par Karl Lagerfeld. La Bande de Gaza ? Un groupe de rock. Envoyé en Europe pour retrouver une ancienne copine, Victor se trouve pris dans les actions d'une sorte de groupe terroriste non identifiable, mêlé au monde de la mode et s'adonnant au meurtre par éviscération : était-ce dans le script ? Un rajout ? Pris de panique, Victor apprend que tout cela a un rapport avec la future candidature de Samuel Johnson, son père, à la présidence des USA, candidature que Victor, le fils, risque de compromettre par ses dérèglements. C'est ainsi que Victor, presque entièrement démoli, finit par être envoyé à Santa Teresa où — il est permis de l'imaginer — tout lien rompu, l'attend un rail paradisiaque et sans fin de cocaïne (certifiée bio !).

La saison 7 s'y déroule conduite par un chœur tragique de femmes qui, belles et graves, ne se contentent pas de chercher à éveiller la compassion du spectateur, mais à imposer d'aller au-delà, à la réflexion. Elles égrenent avec dignité et respect les

noms des lieux où les dépouilles des jeunes femmes ont été trouvées (le plus souvent le désert ou les décharges publiques), leurs noms, âges, stature, détails de l'habillement et des babioles qu'elles portent. Il s'agit des tristement célèbres féminicides de Ciudad Juarez, Mexique (qu'un pont sépare d'El Paso, Texas, USA), dont s'est emparée la presse internationale en 1993 et qui se poursuivent depuis sans jamais avoir été éclairées ni jugées, moins encore punies jusqu'à ce jour. Par ailleurs on n'en parle pratiquement plus dans la presse et ne témoigne de l'horreur que le mouvement de protestation des mères des disparues avec leur symbole de croix roses. Dans un cas où le jugement et la condamnation ont eu lieu, la bande accusée a ensuite été massacrée en prison, sans aucune intervention des policiers : il s'agissait de la fille d'un homme puissant. Car pour la plupart les filles étaient jeunes, parfois très jeunes, et ouvrières pauvres. Terrible réalité que celle d'une ville livrée aux narco-trafiquants et à des autorités corrompues, attirant une population féminine jeune et pauvre d'autres régions, à la recherche d'un travail dans les usines de sous-traitance liées aux multinationales américaines.

Maintenant la question est bien celle de savoir ce qui peut rapprocher ces deux mondes, celui du Nord et celui du Sud. Pourquoi sont-ils à l'Ouest ? Plutôt, qu'est-ce que ce rapprochement, cette confrontation proposée par le spectacle rend visible ou audible ? Dans ce vis-à-vis, comme deux miroirs qui se font face et se défont, qu'est-ce que l'un révèle de l'autre ? A quoi sommes nous invités ? Qu'est-ce qui s'impose à notre réflexion ?

Un premier élément ne peut pas nous échapper : les rapports Nord-Sud sont des rapports de dépendance où la pauvreté, le peu de développement social et politique, le défaut de démocratie et de justice sociale ou de justice tout court du Sud sont la condition imposée et nécessaire à l'abondance, à la sophistication sociale et politique et aux libertés démocratiques du Nord. Le prix de la fête au Nord, ce sont les populations misérables du Sud qui le payent. Pourquoi développerait-on une économie

souterraine et efficace, plus puissante que l'économie publique, qui permet souvent aux paysans de vivre mieux, même si elle est très contrôlée et violente, où l'absence de règles laisse place à la brutalité d'un marché à la compétitivité maximale selon la loi du « tous les coups sont permis » — pourquoi le ferait-on sinon pour servir au mieux un nombre croissant de consommateurs riches devenus incapables de supporter la moindre frustration, la moindre anxiété, selon la logique dominante du bonheur à tout prix ? Et le bonheur consiste en consommer, en se consommer dans la consommation, les drogues n'étant qu'un artifice de plus dans cette stratégie : elles promettent une fête ininterrompue.

Je ne suis pas sûr que ce schéma général, probablement héritier des analyses marxistes de la colonisation, dans la mesure où il raisonne en termes de centre et de périphérie, peut encore aller très loin dans l'interrogation à laquelle nous sommes convoqués par le spectacle. Je ne pense pas seulement à l'incroyable force plastique et créatrice du capitalisme économique et sa nouvelle (?) figure, que l'on appelle couramment *mondialisation* — une force créatrice que Marx reconnaissait et cherchait à comprendre, mais sur le destin de laquelle il semble s'être trompé croyant qu'elle produirait son autodestruction. Bien sûr, il y a des pays riches et des pays pauvres et le plus souvent les premiers sont au Nord et les seconds au Sud. Quoiqu'il y ait de façon visible des pays qui ne sont ni l'un ni l'autre selon les critères habituels : le Brésil, l'Inde, la Russie, pour ne rien dire du sphinx chinois qui n'a pas encore trouvé son Œdipe. Bien sûr, il y a l'exploitation éhontée des uns par les autres, donnant lieu à des actions moralement, politiquement, socialement, humainement enfin, insoutenables. Mais ce n'est pas du tout sûr que cela nous aide à interroger davantage les inventions inédites de la sociabilité, ou la permanence de rapports imperméables aux avatars de l'histoire, ou encore à prendre la mesure de transformations structurales dans la culture¹.

Commençons par ce qui semble nouveau. Car les transformations semblent affecter en profondeur le rapport aux autres, les rapports aux choses et le rapport à soi, tout en y produisant une confusion ou une accélération telle que les pôles mêmes du rapport finissent par se confondre et devenir indistincts ; aussi le rapport disparaît-il. Dans ce monde des apparences tout est affaire de regard. Personne ne se parle, personne ne s'entend, personne ne s'adresse, mais tous regardent et se regardent, regardent en se regardant, se regardent en regardant. L'autoréférence est la règle fondamentale : je me montre pour être regardé ! Cela doit nous rappeler l'exhibitionnisme et le

voyeurisme dans leur implication complexe dont le résultat est celui du « je me fais (a)voir » : je n'existe que parce que l'autre me voit et prend ainsi son pied ; mais je me fais ainsi avoir : je n'existe que comme chose du plaisir de l'autre que j'ai moi-même réduit à une chose. Le rapport à l'autre est effacé au profit d'une série changeante d'apparences et d'apparitions où l'une renvoie à l'autre dans une farandole que rien ne saurait arrêter : je vais à une fête pour parler d'autres fêtes, un *people* n'est *people* que par rapport à d'autres *people*. Et par ailleurs, peu importe que j'y aie été ou pas, l'important c'est qu'on m'y ait vu. Du coup les choses se confondent avec moi et avec les autres, comme des objets pleins, autonomes, absolus, indissociablement collés aux sujets qui en deviennent eux-mêmes les étiquettes, ce que je montre et qui me montrent. Le jeans blanc Calvin Klein, le pendentif Van Cleef ou le t-shirt à mille dollars sont à chaque fois ce que je suis, leur partialité me présente intégralement et grâce à eux, à chaque fois, je suis tout puissant et tout jouissant. Il faut juste que cela ne s'arrête pas, que rien ne vienne éveiller le soupçon de distinction entre le dedans et le dehors, entre moi et les autres, entre moi et la foire magnifique des objets de consommation que je suis moi-même devenu. Quelqu'un a déjà vu l'ombre d'une expression sur le visage d'un mannequin ?

Et alors Victor va très mal et son *show goes on* grâce à la cocaïne, aux médicaments, le Xanax en particulier, à l'alcool. Le plaisir sexuel lui-même ne diffère en rien de celui de boire un *latte* décaféiné sans trop de mousse au lait écrémé ou de sortir dans une interview une phrase à double sens : « Dans l'utérus de l'amour, nous sommes tous des poissons aveugles. » Le sexe fait vendre ! Victor va très mal : de derrière le rideau de paillettes monte inexorablement le froid, les confettis et la violence.

De l'autre côté du pont, la répétition macabre de la série des féminicides, un appareil judiciaire et policier pourri, un bouc émissaire condamné mais reconnu innocent, un chef de police qui débite des banalités scientifiques, une sorte de *santa* ou de guérisseuse qui dénonce à la télé la folie des hommes, un expert du FBI mondialement reconnu dont le seul conseil aux Mexicains est celui de passer au plus vite la frontière. Un moment très fort arrive lorsque le chœur des femmes est assis face au public et le regarde dans les yeux, pendant que le coryphée débite d'une voix sous le point de se casser ou de devenir cri une série de blagues infâmes et sordides dessinant l'image et la place de la femme dans une société qui refuse toute visibilité aux femmes. Le *gringo* bouc émissaire rapporte dans une interview l'opinion des autres prisonniers sur les féminicides dont ils connaissent les auteurs : ce sont toutes des putes qui méritent d'être baisées, mais elles ne

méritent pas pour autant la mort. Et le ton général de la saison 7 est moins celui d'une accusation, d'un procès du machisme mexicain que celui d'un récit tragique des violences faites depuis toujours aux femmes. *Miserere nobis !*

Comment ne pas se souvenir de la formulation donnée par Françoise Héritier à une des « invariances » du rapport masculin/féminin : les corps des femmes appartiennent aux hommes par droit naturel, le viol étant l'exercice de ce droit naturel, sauf lorsqu'il lèse les droits d'un autre homme. Et ceci peut évidemment prendre des formes innombrables et subtiles, s'occulter derrière les injonctions les plus « libératrices ». Mais je préfère insister sur ce qui est ici mis en avant. Le macho est celui qui dit : toutes des putes, sauf ma mère ! Autrement formulé : la femme que j'aime et la femme que je désire ne peuvent pas être la même femme ; l'objet d'amour est un objet interdit de désir et l'objet du désir, interdit d'amour. Il ne peut qu'être rabaissé, méprisé comme objet sexuel. C'est ainsi que l'objet de désir devient objet de haine, de furie destructrice. La femme fait peur et pour conjurer sa menace, « je » la scinde en deux femmes, irréconciliables. Le sujet n'émerge en fait jamais de la (con)fusion avec la mère et rejette comme dangereux tout ce qui peut entacher cette idylle chaste. Du coup sujet et objet sont scindés, mais chaque « partie » se prend pour le tout, pour un absolu, l'une ignorant l'autre. Une société où les femmes sont vouées à subir la violence sans bornes des hommes et à être exclues de l'espace public, est une société qui va très mal.

Dans les deux cas, dans le monde de la consommation décomplexée et assumée comme

projet de vie ou dans le monde perpétuant une domination également décomplexée et assumée, le spectateur est confronté à des rapports où il n'y a pas de limites, pas de frontières, pas de dimension de la loi, pas d'interdit, pas de castration. Il n'y a pas de repères et tout le monde est à l'Ouest, marchant inexorablement sans le vouloir et sans le savoir vers l'obscurité, vers la mort. Au Nord, le Père est absent, ne se soucie pas du Fils sinon lorsque ses propres intérêts sont en jeu et alors, il se manifeste pour modeler (à n'importe quel prix) l'image du Fils idéal selon l'idéal du Père. Victor Johnson est définitivement décollé de Victor Ward, celui-ci allant s'effacer dans le *no man's land* d'une frontière. Au Sud, le Père est le chef de la horde, tout puissant, maître de toutes les femmes, et les Fils n'y ont aucune place. La « déshumanisation » ici se lit en deux sens : elle est le fond primitif sur lequel on devient humain, ou pas ; elle est aussi l'entreprise de destruction de ce qui sous sépare de l'informe, du chaos et résiste à la mort. *Miserere nobis !*

Confronté à la dévastation et à l'horreur, la question s'éveille : comment exister comme Fils lorsque les Pères ont déconné, c'est-à-dire n'ont jamais accepté leur propre condition de Fils ? Je ne pense pas que la psychanalyse puisse donner une réponse à cette question, mais elle est à même de la formuler, de l'élaborer, d'en prendre la mesure et saisir l'enjeu. Et tout particulièrement de comprendre que, quelle que soit l'issue trouvée, il y va nécessairement de la place et du rapport aux femmes dans la communauté des humains.

¹ Ce que l'on a déjà appelé « nouvelle économie psychique », cf. Ch. Melman, *L'homme sans gravité*, 2002, et aussi F. Héritier, *Masculin/Féminin*, 2 vols, 2002.

Temps, sujet et lien social :

Allégorie de la psychopathologie actuelle par la Théogonie d'Hésiode

Anne Boisseuil

Introduction

Le temps est un objet de culture avec lequel se tissent les liens sociaux : nous nous donnons rendez-vous, nous faisons des projets, nos journées sont scandées par des événements qui se constituent comme tels parce que nous pouvons leur attribuer un début, une fin ; c'est-à-dire une durée subjective. Ainsi, le découpage temporel est le signe d'une appropriation par l'homme d'un temps qui lui est imposé, celui de son propre temps de vie.

Le temps représente un enjeu identitaire majeur : le sujet délimite son individualité ainsi que son appartenance sociale dans un mouvement dialectique moi/non-moi. Les points de butée de cette dynamique marquent sa conquête subjective, façonnent une phénoménologie du temps complexe.

Notre culture occidentale semble aller plus loin dans l'érection du temps comme modèle de lien social, allant parfois même jusqu'à en faire une idéologie, une idole persécutrice. Un individu qui ne peut ou ne veut partager le rythme social met en jeu la question de son humanité. Ainsi, le hors-temps du sentiment océanique questionnait déjà Freud dans *Malaise dans la civilisation*, était-ce le résultat d'une expérience mystique et/ou psychotique ?

A mesure que je réfléchis au lien entre le temps et l'homme, je prends conscience qu'il vient interroger ma subjectivité dans son versant individuel et social, mes mouvements intrapsychiques ainsi que ceux intersubjectifs. Penser le temps ne pourrait-il se faire que dans ce double mouvement ?

Je propose ainsi de partir du postulat qu'une lecture temporelle de la plainte subjective offre une ouverture conceptuelle à même de rendre compte de la complexité de la nature humaine, dans son rapport à l'autre notamment. Les pathologies actuelles, les troubles limites de la personnalité seraient l'expression individuelle de nouveaux malaises dans la civilisation. Ainsi, le caractère actuel de certaines formes de subjectivité pourrait être lus non pas seulement comme le symptôme d'une rupture avec les temporalités subjectives, dont celle de l'après coup, mais comme l'expression d'une difficulté à construire un espace psychique pour métaphoriser ces temporalités. Quel serait le monde avant le monde psychique ?

Ainsi, la proposition freudienne d'un retour aux mythes pour penser l'articulation entre symptôme social et fonctionnements psychiques me semble opportune. En effet, j'espère pouvoir trouver dans les cosmogonies où se trouve la figure du temps, un outil pour penser un lien entre temps, sujet et culture.

Temporalités sociales contemporaines

• Un temps sous contrôle

Dans cette perspective de réflexion, la plainte du temps m'interroge, par sa banalisation et sa récurrence : « je n'ai pas le temps », « tout va trop vite », « c'est la crise, c'est la faute à la crise ». Que pouvons-nous entendre du sujet lorsqu'il se plaint du temps ?

Ces discours, véhiculés par les médias, transmettent un vécu temporel d'urgence, oppressant. N'est-ce pas l'expression, sous forme de plainte, du vœu inconscient d'un retour à un « avant l'autre » ainsi que Freud (1930) le proposait ?

L'inflation actuelle de cette plainte représente un enjeu narcissique, identitaire liée à une porosité entre les limites sociales et individuelles. Est-ce que l'accélération de l'évolution des repères familiaux, sociaux ne mettrait pas en lumière des mouvements de désaide qui se cristallisent sur le temps ?

L'isolement, la fragilité des liens intersubjectifs, la férocité de l'idéal de performance entraînent des regroupements autour de nouvelles idoles, de nouveaux totems (la médicalisation, les sectes, les religions) ; de nouvelles formes de lien social se tissent, quelquefois désincarnées, virtuelles (les blogs par exemple). Peut-on comprendre cette virtualisation du rapport de l'homme au monde, à l'autre, comme un défaut de transitionnalité ? Est-ce que le temps, dans ces organisations, s'inscrit dans une dynamique imaginaire, spéculaire et non plus symbolique ?

Nous sommes dans une ère de l'instantané et l'image, par sa nature, représente cette temporalité paradoxale : elle est immédiate et omniprésente, envahissante et contrôlée. Le politologue Zaki Laïdi interroge ce qu'il nomme l'« homme-présent », homme de la contingence, pour qui l'articulation passé/avenir n'a pas de sens puisqu'il est autocentré, autosuffisant. Malgré un mouvement perpétuel (le marché financier en est l'illustration), rien ne bouge

vraiment car rien ne s'historise, la continuité identitaire se construit paradoxalement dans l'agitation permanente, illusion d'une stabilité. Ainsi, de nouveaux paradoxes prennent forme : les limites se refondent, les « blogs » se développent, vitrines virtuelles où l'intimité du sujet est dévoilée à des regards qu'il ignore, renforçant ce paradoxe d'un isolement public.

C'est pourquoi le temps illustre les conflits humains : à la fois une création formidable qui constitue l'élément culturel de l'homme, lui permettant de s'extraire de son animalité brute, mais également un temps-machine qui peut perdre sa dimension symbolique pour devenir une figure persécutrice.

• *Sujets limites, désorganisations temporelles*

Le présent est une temporalité subjective née de l'articulation entre le temps social et le temps pulsionnel. Le paradoxe qu'elle représente est problématique pour les organisations psychiques limites, sans orientation sur un axe passé/futur où l'instantané des processus primaires les conduit à des vécus temporels paradoxaux, hors temps, comme l'éternelle actualité. Lorsque la fragilité narcissique est trop forte, le paradoxe psychique devient intolérable, il ne conduit plus à des constructions métaphoriques mais se clive et entrave les liaisons psychiques. Chez ces sujets, il est frappant de constater à quel point leur rythme est une succession d'urgences où leur cohésion identitaire est menacée.

Agirs, somatisations forment alors l'expression subjective d'un défaut du refoulement qui maintient le sujet dans un actuel hors temps, qui évite la nécessaire conflictualisation face à la castration du temps ; en restant dans un actuel hors temps, l'individu est entravé dans la construction d'une histoire inscrite sur un axe passé/présent/futur.

• *Illustration clinique*

Travaillant avec des enfants et des adolescents, j'ai remarqué que leur monde imaginaire était peuplé d'êtres hybrides, monstres, vampires qui envahissent le monde des humains... Ces constructions culturelles (séries télévisuelles, jeux de société) sont des métaphores de la violence de conflits intrapsychiques et conduisent à l'élaboration d'un mythe individuel où les limites sont confuses.

En effet, l'intemporalité de ces figures est à entendre comme la tentative du sujet à dialectiser temporalités internes et externes. Ces dernières combinent des représentations d'une pulsionnalité pré-génitale et génitale, montrant par là la résonance temporelle des paradoxes psychiques à élaborer.

Ainsi, dans le cadre d'une thérapie, je recevais un adolescent autiste qui avait une passion pour des

figurines représentant des monstres-humains, les « *warhammers* ». Il me parlait uniquement de ces figurines, du temps qu'il passait à les peindre, de leur fragilité concrète qui contrastait avec la puissance qu'elles représentaient dans le jeu. Il ne parlait quasiment pas de sa vie émotionnelle, ni de ses relations avec sa famille ou ses amis. Après plusieurs mois, il énonça un possible lien entre ce jeu, ces guerres entre civilisations et son combat pour s'intégrer à son lycée ainsi que son désarroi pour comprendre les émotions, les siennes mais aussi celle des autres. Il les qualifiait de « pas logiques et inutiles ».

Ce jeu semble avoir été un objet de médiation, soutien à une métaphorisation de sa pensée ; un jeu-mythique nécessaire, temps préalable à sa subjectivation, entre figuration et représentation, une dialectique temporelle actuelle et intemporelle.

• *La cosmogonie, préambule à Œdipe ?*

Avec Freud, la psychanalyse et les mythes entretiennent des liens étroits que la clinique infantile soutient, comme nous venons de le voir. Afin de mieux conceptualiser sa métapsychologie et particulièrement l'étude des névroses, Freud utilise le mythe de Sophocle et construit un « complexe d'Œdipe ».

En lien avec l'intérêt croissant de la communauté scientifique de son époque pour l'anthropologie, il établit des parallèles entre l'ontogenèse et la phylogenèse. L'étude des fonctionnements des peuples primitifs l'aidera à comprendre les processus primaires de la pensée, les fondements des liens sociaux, la frontière entre le perceptif et le psychique, entre l'homme, l'animal et l'idée du divin. La construction du mythe de la horde primitive est venue répondre à ce questionnement.

Freud articule sa pensée autour d'éléments actuels, contemporains à son époque et des éléments intemporels, comme les mythes. Il me semble que c'est dans cette combinaison temporelle théorique qu'il rend compte de la conflictualisation permanente de l'homme, entre intemporel et actuel. En procédant ainsi, il permet à la psychanalyse de suivre ce processus qui conduit à l'élaboration d'histoires, de présents. Or nous venons de voir que c'est en partie sur cette élaboration que porte la souffrance sociale et individuelle.

(Re)mobiliser le travail du préconscient comme cet adolescent le fait, afin de redécouvrir de nouvelles voies de métaphorisation, me semble être une conquête permanente de la psychanalyse, lui permettant de rester vivante. Si l'Œdipe n'est pas l'organisateur principal du psychisme du sujet, un « orientateur du temps » (Green, 2001), alors les allégories peuvent être cherchées avant celles des

épopées héroïques d'où est issu ce mythe. L'univers fantasmatique des enfants montre que c'est vers cette culture mythologique que leur psychisme trouve écho.

Je propose dans cet article de m'intéresser à la *Théogonie* d'Hésiode car elle propose une description très riche de la cosmogonie. Selon Hésiode, la naissance de l'humanité et la constitution d'un panthéon divin sont concomitantes, elles font suite au conflit entre les éléments naturels primaires et les divinités secondaires. C'est ici que la figure de Cronos est présentée comme un axe de démarcation représentant le passage d'une cosmogonie à une mythologie. La cosmogonie n'établit pas la construction de l'humanité, mais d'un monde susceptible de l'accueillir. Comment se constitue un espace permettant la vie psychique ? Au regard des organisations limites, est-ce que cet espace serait temporel ?

Mythe de Cronos

Dans la mythologie grecque, Chronos (en grec ancien *Χρόνος*/ *Khrónos*) est un dieu personnifiant le temps, il est confondu avec Cronos, le roi des Titans et interroge ainsi la différence entre allégorie et symbole.

La figure de Cronos se situe à la charnière du passage entre les dieux primaires, où l'homme n'existait pas et les forces en présence n'étaient que vaguement humaines, avec les divinités secondaires, objets de cultes, avec une localisation définie, l'Olympe, une hiérarchie, des alliances, des sentiments.

Pour cet article, je vais me limiter à quelques grandes lignes de la « *Théogonie* », en essayant de souligner combien elles peuvent étayer une réflexion sur l'intrication entre le temps-symptôme et les niveaux de subjectivation narcissique et névrotique.

Déroulement en trois temps

• *T₀* : *Sans désir ni conflit*

A l'origine, il y a le Vide (appelé également Chaos), d'où est issue Gaïa la Terre qui, par parthénogenèse, crée Ouranos le Ciel. Un premier père gouverne un univers qui se constitue peu à peu.

Les figures décrites par Hésiode sont loin de représenter des représentations humaines, le dégagement entre la chose symbolisée et le symbole est encore faible. Gaïa et Ouranos sont infinis, informes et tout-puissants.

Cette période du mythe est aconflictuelle, elle consiste en l'établissement de l'univers, en ses délimitations spatio-temporelles (naissance des Océans, du Ciel, de la Nuit...). La représentation

allégorique du temps apparaît au moment où le conflit jaillit.

Ouranos demandait à Gaïa d'avaler leurs enfants ou bien il les jetait dans le Tartare ; ne pas venir au monde ou bien mourir, tels étaient les destins de ces enfants issus de la première union sexuelle, figuration d'une sexualité archaïque, destructrice où la vie psychique n'était pas encore possible. Le monde restait clivé sous le joug d'Ouranos, père omnipotent.

Le Vide/Chaos, dans ce mythe, est une métaphorisation des origines atemporelles, sous le primat d'éléments naturels, gigantesques, violents mais sans la notion d'intention qui marquerait l'idée de désir, d'une conflictualisation entre un monde interne et un monde externe. La vectorisation désirante n'est pas encore déployée selon un parcours temporel. C'est ainsi que j'entends une métaphore des liaisons primaires, sensori-motrices, si problématiques chez les enfants autistes.

Les rythmes primaires, dans ces organisations psychiques, sont proches du biologique, aconflituels car évinçant la pulsionnalité dans son tissage désirant vers l'objet. Les temporalités sont alors le reflet de ces processus de subjectivation entravés dans leur destin, un temps concret, un mythe désacralisé où la sémantique sensorielle, naturelle évoque un monde de Titans : « tourbillon autistique », « gel des affects ». Ces forces informes évoqueraient le danger de la dépendance à une figure maternelle dévorante (Gaïa dans le mythe), sans laquelle pourtant rien ne pourrait se dérouler.

La mise en représentation de la pulsion, avec ses mouvements de discontinuité, trouvera avec Cronos une allégorie. En effet, c'est Cronos-temps qui vient faire le lien entre cette ère archaïque, non organisée, mais source de potentialité, avec l'entrée dans l'histoire, et donc la naissance de l'humanité. Avec lui nous abordons une deuxième phase du mythe.

• *T₁* : *conflictualisation et castration*

Le dernier-né des Titans, Cronos, se rebelle contre son père en s'alliant avec sa mère, Gaïa, qui lui donne une arme. La castration du père Ouranos engendre des figures libidinales et des dynamiques temporelles. De son sperme naissent l'écume-Aphrodite, Eros et l'Aurore ; de son sang les Erinyes vengeresses, culpabilité névrotique ; une certaine dynamique pulsionnelle est représentée, des manifestations du retour du refoulé.

Les Erinyes, en représentant la vengeance, signifient la faute, scandent la culpabilité névrotique et donc le conflit intrapsychique. Il est ainsi remarquable de constater que les figurations du temps (comme les

Moières) proviennent de cette période primaire, pour ne plus apparaître ensuite. Doivent-elles être oubliées/refoulées pour être opérantes ?

Le père n'est pas encore complètement destitué, s'il ouvre à deux formes d'intemporalité : le Tartare et le Ciel, l'acte n'est pas encore symbolique. Il ne deviendra événement que repris, répété sous une autre forme, alors le dégagement imaginaire/symbolique pourra se faire. C'est dans cette perspective que l'espace terrestre est délimité, la temporalité historique se dialectise entre les éléments refoulés qui tentent de réapparaître et la construction d'un Olympe divin. Ainsi, les éléments d'une linéarité historique sont en place car cette castration, si elle permet à Cronos d'accéder au trône, l'inscrit également dans une finitude : il devient assujéti à une destinée.

En effet, lui aussi sera déchu par son fils. De fait, Zeus, son dernier-né, se retournera contre son père avec, une fois de plus, la complicité de Gaïa.

Alors que jusqu'à présent les divinités n'étaient pas inscrites dans une scansion temporelle avec un début et une fin, l'augure ferme l'horizon temporel de Cronos, mobilisant ses défenses et ses actes, vectorisant son énergie. Ainsi, la castration augure de sa répétition à venir ; futur et passé deviennent implicitement des notions intriquées avec la conflictualisation et l'organisation d'un panthéon divin.

• T_{n+1} : des dieux et des hommes

Cronos, sur le trône d'Ouranos, s'unit avec sa sœur Rhéa avec laquelle il règne pendant des « temps immémoriaux » (vers 453). Cependant, ces enfants sont avalés par leur père, qui refuse son destin funeste. Rhéa, en détresse, se tourne vers ses parents Ouranos et Gaïa, le Ciel et la Terre, afin qu'ils l'aident à sauver ses enfants. Gaïa décide alors de cacher en son sein le dernier-né, Zeus, et donne à Rhéa une pierre à faire avaler à Cronos lorsque celui-ci voudra dévorer son enfant. C'est ainsi que Cronos, dupé, avale un morceau de la Terre, sa mère.

Hésiode souligne que dans le mouvement même où Zeus, venu délivrer ses frères, fait vomir son père, il provoque une seconde venue au monde qui bouleverse l'ordre des naissances ; le dernier-né devient le premier. Zeus conquiert alors le trône. Là encore c'est un élément terrestre, maternel primaire, qui participe à la chute du roi, tout comme le métal avait servi pour mutiler Ouranos. Ainsi, la pierre avalée par Cronos représente l'alliance de Gaïa avec le fils rebelle (Cronos puis Zeus), elle peut être considérée à ce titre comme un fil conducteur entre les deux actes de destitution de l'hégémonie paternelle. Cependant, elle maintient la fragilité de

la limite des générations en infiltrant d'éléments pré-génitaux la constitution de divinités secondaires.

Ces éléments primaires s'articulent étroitement avec ceux secondaires. Leur résurgence persiste, menace identitaire ou potentialité réorganisatrice, elle questionne le sujet dans les différents niveaux de son fonctionnement psychique.

Le mythe trouve naturellement écho dans l'élaboration psychique des enfants sur la mort, la castration et se retrouve comme élément culturel. Encore et encore, les personnages peuvent mourir et revenir (nous pensons par exemple au loup du « Petit Chaperon rouge »). Ainsi, dans le mythe, la représentation d'un lieu comme le Tartare soutient la pensée. Les figures dangereuses sont mises à l'écart, permettant à la vie de se déployer.

L'étayage psychique sur des limites imaginaires est nécessaire au travail de symbolisation effectué par les enfants, il permet un dégagement psychique vers la culture, rendant possible la rencontre avec l'altérité. La figuration d'un monde manichéen est un préalable nécessaire avant la complexification, l'intégration de figures ambivalentes.

Illustration clinique

Germain, que j'ai suivi en thérapie pendant deux ans, illustre cette métaphorisation entre éléments primaires et secondaires. Sa fragilité narcissique entraînait une difficulté dans l'établissement de liens intersubjectifs continus. Alternant des mouvements de séduction ou de violence, la dépendance à l'autre était source d'une angoisse permanente contre laquelle il luttait avec force. Dans la forme et dans le contenu, son expression subjective était celle d'une tornade. La destructivité était source d'une grande excitation chez lui et ne suscitait pas d'affect. Il était ainsi qualifié d'enfant pervers, sans émotion, la tornade de ses actes se retrouvait dans ses liens intersubjectifs.

Par métaphore, il me semble qu'un tel fonctionnement peut se lire comme celui d'un monde précédent le détronement de Cronos, sans conflit, sans refoulement donc sans culpabilité, ni réparation car isolé de la réalité. Un monde dominé par des Titans, où les éléments intemporels ne sont pas rythmés et envahissent l'espace des Hommes et des Dieux. Ce monde évoque une pulsionnalité où les éléments sensoriels ne sont pas liés, dans un narcissisme primaire infini.

Pour Freud, rappelons-le, le sentiment de culpabilité est l'expression du conflit d'ambivalence, « *du combat éternel entre l'Eros et la pulsion de destruction ou de mort* » (1913, p. 76). Il ajoute qu'il ne s'agit que d'une variété topique de l'angoisse de

castration devant le surmoi. Or, ces éléments n'apparaissent qu'après la guerre entre Zeus et Cronos, la Théogonie représenterait les processus primaires avec lesquels Germain construit sa subjectivité.

Germain, avec ses dessins de tornades, exprimait une position subjective en amont de ce conflit psychique, sans doute potentiellement trop risqué pour son organisation subjective. La limite entre le fond et la forme, entre le mot et la chose était extrêmement fragile. C'est ainsi que j'entends l'écho de cette limite non aboutie après que Cronos ait combattu Ouranos, le refoulement n'étant pas encore opérant.

Germain était dans un hors temps narcissique, dans une répétition compulsive, évitant la culpabilité mais se protégeant également d'angoisses néantisantes. C'est ainsi que pour Germain les tornades étaient des bouches tueuses, dévastatrices, atemporelles, entravant sa propre conquête subjective. Si Germain n'avait pas encore établi son « Tartare », les éléments primaires peuvent être compris dans leur potentialité, leur devenir notamment dans la dialectisation avec l'objet.

Cronos : entre allégorie et symbole

En quoi la figure de Cronos peut-elle nous aider dans cette métaphorisation ? Hésiode nous propose une interprétation de ce mythe, dont la culture contemporaine a gardé une trace déformée.

En effet, il y a un amalgame entre Cronos père dévorateur et Kronos, allégorie du temps. C'est ce que J. P. Valabrega (2000) remarque et interprète comme la marque d'un refoulement condensé dans l'élision de cette première lettre, de « C » à « K ».

Hésiode insiste sur les difficultés que rencontrera Zeus pour mettre en défaite son père. Un seul acte ne suffira pas, il y aura une guerre, avec tout ce que cela implique de conflits et de jeux d'alliances. Il ne s'agit plus d'un acte fomenté entre la mère et le fils contre le père, mais il s'agit de retour de figures refoulées : les Cyclopes, oncles de Zeus, reviennent du Tartare pour soutenir leur neveu. Zeus, en demandant de l'aide, contrairement à son père Cronos, n'est plus dans une position narcissique toute-puissante mais dans une reconnaissance de l'altérité où l'angoisse de castration mobilise des éléments psychiques clivés (les Titans, les Géants...) qu'il lie avec des représentations secondaires dont celle à l'origine de l'humanité, Prométhée. En effet, l'homme se dessine au fur et à mesure que se déchirent les dieux qui deviennent faillibles, désirants... D'un monde aconflictuel, sans tabou, sans sexualité (rappelons qu'Ouranos était né de la parthénogenèse de Gaïa), où des éléments naturels cohabitaient sans échanger, se construit un monde

de conflits, de paradoxes, d'alliances et de trahisons, un monde humain. S'il y a toujours un chef, il n'est plus tout-puissant, la nécessité même d'avoir des représentants de son pouvoir (la foudre léguée par ses oncles les Cyclopes), l'inscrit dans le manque. Cette guerre a fait événement, elle s'appuie sur un fond d'intemporalité permettant un repérage d'évènements finis.

Le refoulement, l'internalisation des conflits sont le résultat d'une répétition que l'on pourrait décrire en quatre temps :

- un acte inaugural où l'affect n'est pas présent, la destitution d'Ouranos,
- un règne intemporel, immémoriel et pourtant déjà sous le coup d'un augure néfaste,
- une guerre où des éléments font retour : le fils Zeus, des éléments archaïques (Gaïa, les Titans, les Géants...),
- un nouveau découpage du monde avec des divinités dites « secondaires », objets de culte par une humanité naissante.

Une pierre sacralisée

Hésiode marque le fait qu'une fois vomie par Cronos, la pierre est rejetée sur terre et devient objet de culte. En effet, placée à Delphes, elle fait de ce lieu celui d'où la Pythie énoncera ses oracles (notamment celui d'Œdipe...). La pierre, ainsi sacralisée, devient articulation temporelle ; par son origine divine elle est intemporelle mais, par sa concrétude, elle est ancrée dans une historicité qui permet à l'homme l'élaboration d'une religion. Point d'origine et de fin, elle ouvre la croyance qui situe le temps comme une limite entre le divin et l'humain.

La pierre est décrite par Hésiode comme « un signe qui émerveille les hommes » (v. 500). Signe et émerveillement sont deux termes qui me semblent pertinents dans le passage d'une pensée imaginaire toute puissante, narcissique avec celle symbolique de l'assomption du manque. Son nom même (*omphalos*, nombril du monde) ouvre tout un champ métaphorique par lequel l'homme se subjective.

Elle vient donc bien représenter une double limite. La première est spatiale : l'Olympe pour les dieux, la terre pour les hommes ; la seconde est temporelle : une temporalité de chair, humaine, linéarité historique et une autre éternelle.

Je remarque ainsi que la naissance de représentations temporelles symboliques est concomitante avec celle de l'humanité mais aussi avec la mise en retrait de Cronos. En effet, alors que Cronos-Titan n'est plus nécessaire dans son soutien allégorique, apparaît la collusion avec la symbolique temporelle. La figure de Cronos en serait une figure déformée, retour du refoulé qui condense dans sa

chute la naissance de l'humanité avec celle d'une symbolisation du temps.

Les temporalités subjectives, temps vécu, temporalités inconscientes, constructions historiques peuvent dès lors prendre place dans le psychisme. Cronos pourrait être pensé comme une des premières constructions psychiques, il avance sous le masque du temps, confondant alors naissance subjective et temporalité. Ainsi, je pense que lorsque le temps devient symptôme, c'est la subjectivité qui est menacée. Ainsi, dans mon travail clinique, j'entends les expressions temporelles comme autant de tentatives de (re)conquête de celle-ci.

Conclusion

Dans cet article j'ai cherché à souligner qu'il était possible d'entendre les attaques du lien social, les repères identitaires selon une problématique temporelle qui ouvrait à une articulation entre mythe et clinique contemporaine. A partir de ce que je considère comme un nouveau malaise dans la civilisation, j'ai ainsi été amenée à réfléchir ma clinique infantile sous l'angle temporel. En revisitant le mythe de Cronos, j'ai entendu différemment l'articulation entre l'allégorie du temps et la naissance de la subjectivité.

La symptomatologie actuelle, qu'elle soit sociétale ou individuelle nous confronte avec le temps, ses formes, ses rythmes dans un appel à l'autre, une conquête de soi par et avec l'autre. Je considère l'agir, l'effraction, le clivage comme des actualisations signant une rupture du sentiment identitaire où le refoulement n'est pas un axe suffisamment organisateur. Toutefois, grâce à la *Théogonie* d'Hésiode, je peux aussi entendre cette actualité comme un préalable, une solution (temporaire) face à une organisation dominée par les processus primaires. Dès lors, le symptôme temps peut être une voie d'accès au sujet dans la dynamique transférentielle et non pas uniquement un symptôme.

Le mythe de Cronos illustre le difficile déploiement temporel de la vie psychique : la mise à l'écart, le retour et le refoulement des éléments pulsionnels

archaïques, leur liaison figurative, symbolique parfois, dans une dynamique subtile faite de mouvements diachronique et synchronique, intrapsychique et intersubjectif. Le mythe vient donc nous rappeler que, loin d'être anodine, la dimension temporelle est intimement liée avec celle de l'humain dans son processus d'individualisation, de socialisation.

Les processus identificatoires tels que Freud a pu les développer dans *Totem et Tabou* peuvent ainsi s'articuler avec ces mythes primaires, en amont de la constitution de l'alliance des frères, à l'aube de l'établissement des premiers totems et de certains tabous... La temporalité reprend cette dialectique entre instantané et intemporel, divin et animal ; une temporalité humaine, incarnée pour une subjectivité présente.

Références bibliographiques

- A. Clancier, C. Athanassiou-Popesco (sous la dir. de), *Mythes et psychanalyse*, Actes du colloque de Cerisy, juillet 1995, Ed. In Press.
- S. Freud, *Le malaise dans la culture*, (1930). 3^{ème} éd., Paris, PUF, 1998.
- S. Freud, « Le Moi et le Ça » (1923), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- S. Freud, *Totem et Tabou* (1912-1913), Paris, Payot et Rivages, 2001.
- M. Eliade, *Le sacré et le profane* (1957), Paris, Gallimard, 1965.
- A. Green, *Le temps éclaté*, Paris, Minuit, 2000.
- A. Green (sous la dir. de), *Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique*, Paris, PUF, 2006.
- Hésiode, *La Théogonie*, trad. P. Brunet, Paris, LGF, 1999.
- J. Lacarrière, *Au cœur des mythologies*, Paris, Folio, 1998.
- Z. Laidi, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000.
- J.-P. Valabrega, *Les chronopathies, maladies du temps*, Paris, Dunod, 2005.

« En jeu », un théâtre pour donner corps

Sabine Lemler

Depuis plusieurs années, j'interviens dans les hôpitaux de jour rattachés au Centre Hospitalier d'Erstein en tant que metteur en scène de théâtre. Le projet que nous avons élaboré avec l'équipe soignante a pris différentes formes, avant de trouver son mode de fonctionnement actuel, qui est de loin le plus opérant.

Délocalisation

Je travaille avec des patients et des infirmiers de trois Hôpitaux de Jour (HJ), et l'atelier est délocalisé. Il a lieu dans une salle en dehors de l'hôpital. Dans ce cas bien particulier, la délocalisation apporte quelque chose de très positif. Nous travaillons dans un Foyer d'Accueil Spécialisé (FAS) qui nous prête sa salle de théâtre. Pour des patients atteints de troubles psychiatriques, ce contexte impulse une dynamique nouvelle, bouscule leur quotidien.

En effet, le lieu Hôpital de Jour a trop souvent l'effet paradoxal de cristalliser les angoisses. C'est ce qui ressort de différentes discussions avec les infirmiers qui racontent comment certains patients, au moment où ils entrent dans l'HJ, ressentent immédiatement de l'angoisse, se sentent faibles, ont les jambes coupées, comme s'ils devaient se mouler dans un rôle dicté par le lieu, revêtir les attributs du psychotique asilaire. Pour eux le FAS représente une sortie, le lieu d'un ailleurs où autre chose est possible, où l'autre devient accessible. Il y a, tout de même, le passage délicat du couloir qui est une épreuve pour certains patients. Le FAS accueille, en effet, des résidents aux profonds retards mentaux et à l'allure physique souvent troublante, qui les effraient.

La Borde

Dans le documentaire sur la clinique de La Borde, *La moindre des choses*, le réalisateur Nicolas Philibert présente les répétitions du spectacle qui se déroule chaque été dans le jardin du château de La Borde. On y découvre une manière singulière de travailler avec des psychotiques. Contrairement à ce qui se pratique dans la plupart des hôpitaux psychiatriques traditionnels, à la clinique de La Borde, soignants et soignés vivent dans une telle proximité qu'il n'est pas toujours évident de les distinguer.

Notre atelier

Au sein de l'atelier que j'anime, le rapport soignés-soignants se modifie. Ils y participent tous ensemble. Le tutoiement est autorisé pendant le temps de l'atelier. Au départ, selon les soignants, cette situation est déstabilisante, mais devient finalement stimulante pour tous. Un climat de confiance s'installe progressivement. Les relations se tissent alors différemment entre nous tous. Les patients des trois hôpitaux de jour se rencontrent facilement, me rencontrent rapidement et leur relation avec le personnel soignant prend un autre tour.

Faire du théâtre, c'est trouver de la liberté dans la contrainte, dans des consignes, dans un cadre. Les patients s'impliquent dans cet atelier parce qu'il y a ce cadre qui les sécurise et qui leur permet de dominer certaines de leurs angoisses.

Une séance de travail

La séance est systématiquement structurée en trois temps :

- un échauffement : des exercices qui stimulent, réveillent, préparent le corps, la voix ;
- des jeux sur les mots, l'espace, la démarche, le regard, le visage, l'imaginaire, la gestuelle ;
- le troisième temps consiste soit en des exercices d'improvisation, seul ou à plusieurs, soit en des exercices sur un texte, théâtral ou non. Dans le courant de l'année, ce troisième temps devient la répétition du spectacle que nous présentons en juin.

Les deux premiers moments de l'atelier, nous les faisons en cercle et tous ensemble. Il est important de commencer le travail ainsi, non pas dans le but d'annuler les fonctions de chacun, mais d'atténuer les frontières qui séparent les individus et ainsi créer la possibilité de rencontres. Les infirmiers jonglent habilement entre présence et absence dans les exercices et improvisations proposés. Ils sont dans une écoute rassurante.

Un double mouvement se met alors en place. Le théâtre devient un outil transférentiel générateur de « mieux être », de « dépassement de soi », un instant de grâce où le patient sort parfois de sa coquille, s'assouplit, la langue se délie, l'imaginaire se déverrouille. Et parallèlement, parce que certaines

barrières se dissipent, que des inhibitions se lèvent, quelque chose d'inédit peut advenir, et le théâtre peut naître, donnant corps au sujet.

Donner corps

Lors de la présentation de notre travail, les psychologues m'ont fait part de leur étonnement face à la prestation des patients et à la distribution des rôles. Des femmes interprètent des personnages masculins et chacun des cinq personnages de la pièce¹ est joué par plusieurs patients. Il peut sembler délicat d'agir de la sorte avec des patients pour lesquels la question de l'identité est particulièrement vive, mais c'est sans doute ma position extérieure à l'institution ainsi qu'au monde des soignants qui vient expliquer le succès du projet. De plus, je ne cherche à connaître ni leur histoire, ni leur pathologie, mais aborde les patients comme de simples participants à un atelier.

Ma position par rapport aux patients s'inscrit aussi dans l'espace, physiquement. Je ne les lâche pas sur la scène, je les accompagne en leur parlant et je les soutiens en étant là, avec eux, à côté d'eux sur le plateau lors des répétitions et en coulisse pour les représentations.

Je me souviens, notamment, d'une séance où j'ai demandé à une patiente de s'avancer vers l'avant-scène. Elle s'est mise à trembler, la panique l'a prise au corps. Pour moi qui n'en ai pas l'expérience, c'était impressionnant à voir. Malgré tout, j'ai continué à la faire travailler, je la regardais attentivement, j'étais avec elle. Je savais surtout que les infirmiers me soutenaient et que s'il y avait un réel problème, ils interviendraient. Et elle l'a fait, elle s'est dépassée, elle s'est avancée sur scène malgré sa crainte. Suite à cette victoire, cette femme m'a confié qu'elle avait passé des mois de sa vie assise sur une chaise, paralysée par la peur de tomber dans un trou, dans un gouffre, d'être aspirée dans le vide. Encadrée par nous tous, elle a réussi à vaincre, à ce moment-là, son symptôme.

De cette expérience avec les patients de l'HJ, j'ai appris que la question du corps, déjà importante au théâtre, est essentielle ici. En effet, la psychose implique un rapport particulier au corps : pour certains leur corps est morcelé, pour d'autres il n'est qu'une partie, c'est-à-dire qu'ils n'habitent qu'une partie de leur corps ou d'autres encore ne l'habitent pas du tout. Le théâtre peut permettre une prise de conscience de l'intégralité de son corps, et aider ces patients à se rassembler, à se réapproprier la sensation qu'ils ont d'eux-mêmes. Pendant l'échauffement, par exemple, on touche son corps, on le frotte, on le nomme.

Le théâtre, c'est aussi utiliser des mots et utiliser des mots n'est pas évident pour ces patients. Je ne suis pas convaincue que c'est parce qu'ils jouent quelqu'un d'autre que le théâtre donne aux patients la possibilité de s'exprimer. Il n'est pas vraiment question ici de se glisser dans la peau d'un personnage. Je fais avec eux des exercices où il faut adopter une démarche différente, où il faut déformer son visage, sourire, boudier ou faire des grimaces. Je ne pense pas que ces exercices leur permettent d'adopter une nouvelle peau, mais je crois que ce qui se passe est différent : cela leur permet d'appriivoiser la leur, de découvrir en eux de nouvelles possibilités et capacités, de s'explorer.

En jeu

« En jeu », c'est le nom que j'ai donné à cet atelier théâtre. Je ne savais pas alors l'enjeu véritable, les enjeux réels que cette intervention aurait sur ma pratique artistique. Cette expérience a enrichi ma vision du théâtre, que je conçois aussi aujourd'hui comme un réel outil de médiation, de rencontre, de communication dans une société grevée par la peur de la différence, de l'autre et l'inquiétude face à soi-même.

¹ Il s'agit de la pièce de Labiche, *L'Affaire de la rue Lourcine* adaptée à notre époque contemporaine et notre paysage. Ce spectacle s'appelle *L'Affaire de la Grand'rue*.

ECHOS DE SEMINAIRES, FORMATIONS ET COLLOQUES

De l'angoisse de castration à l'angoisse du Réel

Yves Dechristé

Ce travail a été présenté dans le cadre du séminaire RSI, animé à Strasbourg par Jean-Pierre Adjedj (année 2009-2010).

Dans le séminaire *RSI*, Lacan ne semble pas suivre un fil conducteur précis mais aborde certains points essentiels de la psychanalyse sous la forme de remarques et de réflexions. Il évoque l'articulation borroméenne des trois registres, réel, symbolique et imaginaire. Le langage nous sort du monde de l'image en même temps qu'il ouvre sur un Réel. Dans cette articulation, le nombre trois apparaît comme la condition de l'être parlant par la façon dont ces trois registres sont noués ; chacun des anneaux se noue à un autre par un troisième, et si n'importe lequel d'entre eux est coupé, les deux autres sont déliés. Ce schéma laisse entrevoir dès le départ que le sujet est le résultat d'une forme de floculation d'éléments déjà là, par l'effet de nouage de ces trois dimensions, ce qui s'oppose à l'idée d'une ontologie du sujet.

La structure du nœud borroméen

La structure qui définit le nœud ne se comprend pas si l'on n'évoque pas les caractéristiques que Lacan accorde aux trois ronds : la consistance, le trou, et l'ek-sistence.

La consistance

Le nœud borroméen n'a de consistance que de lui-même, en tant que chaque élément n'est que rapport aux deux autres. Elle renvoie au nœud lui-même, au fait qu'il « tient », fait un, que les ronds « tiennent ensemble » (con = avec) d'un lien qui n'est pas indénouable. Chaque catégorie R I S n'a de commun avec l'autre que de faire nœud avec les deux autres. La consistance, c'est ce qui fait tenir ensemble, ce qui donne corps.

D'un point de vue clinique, c'est dire que le désir n'a pas d'autre substance que celle qui s'assure du nœud même. Nous aborderons plus loin cet aspect sur un plan clinique à partir d'un autre triptyque, l'articulation désir, amour, jouissance.

Le trou

Si l'on se réfère à la représentation du nœud, *le nouage fait trou* dans la mesure où chaque rond est défini par sa consistance, cette consistance même

délimitant un trou que traversent les deux autres ronds pour constituer le nouage. En conséquence, le trou est solidaire de la consistance imaginaire qui le cerne, et de l'ek-sistence (ce qui reste dehors), c'est-à-dire ce qui se trouve entrer dans un trou et nécessairement en ressortir. Nous voyons là la dépendance extrême de chaque terme par rapport aux autres.

Lacan arrive ainsi à *nommer les liens* entre le symbolique, l'imaginaire et le réel comme un triple trou : un trou qui se ferme et se serre dans ce nœud à trois ronds. Nous pouvons constater là que les trois catégories se trouvent organisées par un trou, et que pour chacune de ces trois catégories ce trou fait lien. Qu'est-ce qui alors fait trou dans chaque dimension ?

Pour le symbolique, c'est la limite, un impossible à dire, que Freud a nommé *das Urverdrängte* (le refoulement primitif ou originaire) qui n'est pas sans rapport avec ce que Freud a appelé l'ombilic du rêve, de *das Unerkannte*, un impossible à reconnaître. Il va y avoir au moins un signifiant qui va se trouver rejeté, refoulé, jeté dans les dessous. Il est ce qui échappe toujours au sens. Cette opération primordiale, *originaire* en quelque sorte, va être le point d'appel de tous les refoulements ultérieurs, c'est-à-dire de la constitution de la névrose. Lacan le formule en disant qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Dans l'expérience analytique, ce trou est introduit avec la fonction paternelle. Si la fonction paternelle est opérante de métaphores du signifiant du désir de la mère, c'est parce que nul ne peut dire ce *qu'est* l'être-père. La paternité « a quelque chose qui est là originellement refoulé, et qui ressurgit toujours dans l'ambiguïté de la boiterie, du symptôme, de la non rencontre avec un sens qui demeure caché »¹.

Ce trou n'est pas seulement une limite ou une butée ; il est opérateur en ce sens qu'il est la racine du langage. C'est pourquoi nous parlons sans fin dans cette tentative de cerner le réel avec le signifiant. De l'*ex nihilo* naît la suite signifiante. C'est à partir de ce signifiant premier, S1, originellement refoulé que le

sujet se constitue et qu'ensuite viennent à sa place s'inscrire sans fin diverses significations de son histoire. C'est aussi la fonction opératrice de la métaphore paternelle qui permet à ce nœud à trois de tenir, sans devoir faire appel à un quatrième rond, le sinthome.

Dans le réel, c'est cet impossible que Lacan nomme le « non rapport sexuel ». Il y a un trou réel entre les deux sexes, parce que la jouissance de l'Autre pris comme corps est toujours inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* – de l'autre, elle (la jouissance de l'Autre) reste énigmatique. Il n'y a pas de savoir sur la jouissance de l'Autre. L'analyse vise au réel et à son savoir qui n'est pas en retour sans effet de vérité. Si le réel est donc strictement ce qui n'a pas de sens, c'est cependant par là qu'un sens peut naître du non-sens.

Du côté de l'imaginaire, c'est d'être nommé que le corps perd l'unification de son image pour laisser apparaître le trou dans l'image corporelle, le corps troué d'orifices d'où naît la pulsion (orale, anale, vocale et scopique).

L'ek-sistence

Lacan introduit ici de façon nouvelle la question du Réel, et de la jouissance comme Réel : « L'ek-sistence comme elle se définit, se supporte de ce qui, dans chacun de ces termes, RSI, fait trou »². Il précise : « A titre d'ek-sistence, chacun (de ces trois ronds) sont distincts, et aussi bien est-ce à propos de la jouissance comme Réel qu'ils se différencient, et qu'à ce niveau ce que nous apporte l'expérience analytique, c'est que dans la mesure où la jouissance est ce qui ek-siste, *qu'elle fait* le Réel, qu'elle justifie justement de ceci, d'ek-sister »³.

Par là, Lacan souligne que l'ek-sistence est ce qui est au dehors, à l'extérieur. Le Réel est cet en dehors du symbolique (le langage) et de l'imaginaire (la représentation et le sens). La jouissance se supporte donc d'autre chose que du sens, c'est le Réel comme hors-sens.

L'ek-sistence, ce qui reste au dehors de l'imaginaire et du symbolique, est au point de serrage des nœuds ; en dehors de l'imaginaire, au point de serrage Réel/Symbolique, se place la jouissance phallique (hors corps). En dehors du symbolique, au point de serrage Réel/Imaginaire, se situe la jouissance Autre (hors langage).

Lacan se démarque par là des philosophes de l'existence qui visent toujours, selon lui, à procurer une substance à l'être, ce à quoi il s'est toujours opposé de la manière la plus ferme.

Le triptyque amour – désir – jouissance

A partir de cette lecture du nœud borroméen, il nous paraît possible de proposer un autre triptyque qui illustre en quoi le nœud borroméen rend compte de l'expérience analytique.

Cette question du nouage avait en fait déjà été évoquée par Lacan à propos de l'amour courtois où l'on retrouve le triptyque réel-imaginaire-symbolique :

- l'imaginaire supporte l'amour, figure du corps dans la fonction du miroir : il met en évidence le côté d'exaltation idéale, c'est-à-dire la dimension narcissique ;
- le symbolique est représenté par le champ poétique, il transforme en quelque sorte la personne en une fonction symbolique, l'objet féminin est vidé de toute substance ;
- le réel, c'est ce dont l'homme dans l'amour courtois est privé. La poétique, la sublimation, produit un *vide*, une « vacuole », une représentation de *Das Ding*, dont la fonction est d'être le *centre organisateur* autour duquel va tourner le travail de représentation. Ce que la création de la poésie courtoise tend à faire, c'est à poser un objet ressenti autrement comme affolant, un partenaire inhumain.

L'objet n'est point seulement inaccessible, il est séparé de celui qui se languit par toutes sortes de puissances malicieuses qui constituent autant de détours et d'obstacles pour faire apparaître comme tel le domaine de la vacuole. Il n'en reste pas moins que l'homme pourrait souhaiter « emboucher » la « trompette » de sa Dame malgré le dégoût, « laquelle sent pis que ne fait fumier dans un jardin ». Au-delà de la surestimation de l'objet, se présente l'objet dans son appréhension la plus crue, le franchissement de la barrière du dégoût évoquant la proximité d'une jouissance. Ce qu'il s'agit de projeter comme tel, c'est une certaine transgression du désir pour toucher à la jouissance⁴.

Tout le mouvement dans l'amour courtois est orienté par cette prétention de toucher le Réel avec le signifiant, tout en sachant que les paroles ne peuvent combler le vide de la Chose. Elles cernent le vide, délimitent le creux, pour reconnaître ce qu'on ne peut combler. On retrouve là un point de l'expérience analytique initiée par Freud où dans le transfert, le sujet est amené à buter sur un point d'impossibilité. Il se trouve obligé à aller au-delà de son fantasme, au-delà des satisfactions jouissives, pour s'identifier à la cause de son désir, à son manque.

Nous pouvons reprendre cette lecture avec l'apport du nœud borroméen en rapprochant l'amour de l'imaginaire, le désir du symbolique, et la jouissance du réel et interroger ainsi comment se nouent ces trois dimensions.

L'amour

L'amour comporte, dans un premier mouvement, cette recherche de complétude face à la conscience de notre division (expérience de la fuite du sujet dans le discours), dans une quête d'identité, avec cette tentation de produire une figure idéale que Lacan appelle Un. L'amour est donc avant tout narcissique, une relation de réciprocité, « je veux pour toi le bien que je veux pour moi », et où l'aimant s'identifie à l'image de l'autre. Lacan en donne un exemple dans le séminaire *Encore*, lorsqu'il évoque la perruche amoureuse de Picasso : « A quoi cela se voyait-il ? A la façon dont elle lui mordillait le col de sa chemise et le battant de sa veste. Cette perruche était en effet amoureuse de ce qui est essentiel à l'homme, à savoir son accoutrement (...) La perruche s'identifiait à Picasso habillé. Il en est de même de tout ce qui est de l'amour »⁵.

Il n'en reste pas moins que s'il n'aime qu'un habit, l'image promet un au-delà de ce qui la fait tenir, un corps : « Ce que nous appelons le corps, ce n'est que ce reste que j'appelle l'objet petit a »⁶. Cette recherche fait appel à l'imaginaire. C'est pourquoi il convient de laisser sa place à l'imaginaire comme point d'appui nécessaire, spécifique de la voie analytique, en tant qu'il est la place de l'amour : « Si l'on peut attendre de l'analyse un refleurissement de l'amour, c'est par ce moyen, cet inter-médiaire de *l'imaginaire*, comme lieu de l'amour »⁷.

Pourquoi prendre alors ombrage de la servitude de l'amour s'il y a « affinité du a à son enveloppe »⁸, soit *i(a)* ? Qu'est-ce qui va permettre ce moment de bascule, d'un amour au-delà du narcissisme, cette sortie de la sphère imaginaire vers une articulation aux autres registres : qu'il s'agisse de l'analyste ou du partenaire, il y a à soutenir le fantasme suffisamment longtemps pour le pousser jusqu'au bout, parfois jusqu'à l'acting-out. Cette traversée du fantasme est l'effet d'un travail de la parole qui permet que de l'image se décolle un Réel, où *i(a)* n'apparaît plus que l'enveloppe de l'objet a.

Du côté de l'analyste, il lui faut accepter de ne rien entendre aux demandes à combler de l'Autre, tout en exerçant sa fonction de présence, c'est-à-dire qu'il réponde par son corps, par un mot, à la demande d'analyse déjà là au préalable chez l'analysant, sa venue en analyse étant déjà une forme d'acting-out. Le moi peut apparaître comme un trou : « C'est dans le sac, le sac du corps (le moi de l'analyste n'est pas absent), c'est de ce sac que se trouve figurer le moi, en quoi d'ailleurs ceci l'induit à devoir sur ce moi spécifier quelque chose qui justement y ferait trou d'y laisser rentrer le monde, de nécessité que ce sac soit, en quelque sorte, bouché de la perception ; c'est en tant que tel que Freud, non pas désigne, mais trahit que le moi n'est

qu'un trou »⁹. L'analysant ne le savait pas, mais à terme, il le reconnaît. C'est la première fonction de l'analyste, la fonction imaginaire de l'analyste.

C'est un passage obligé que d'occuper la place de semblant de l'objet a, ce qui suppose que l'analyste prête son corps.

Le désir

Si l'amour est donc de ce que l'on est, le désir est à l'inverse donc de ce que l'on n'a pas et de ce que l'on n'est pas. Le sujet désirant se trouve habité d'un *manque, du vide*, « tu es ce qui me manque ». La mise en jeu du désir est liée à l'amour qui permet de supporter l'angoisse d'être réduit à un objet, tout en faisant *accepter de donner ce qu'il, (elle) n'a pas*, c'est-à-dire son manque, accepter d'être pour l'autre ce qu'il (elle) n'est pas, son être de phallus imaginaire.

Un décalage se produit alors ; ce n'est plus à l'autre lui-même que l'on est accro (soutenu par le fantasme naïf que l'autre puisse vous combler, vous compléter, dans la recherche de fusion ou de nostalgie, conforme au principe de plaisir), mais au *passage* par l'autre, où l'autre incarne le manque, le manque à être, le manque à être qu'il donne sous la forme de corps. Ce corps qu'il donne fait ici vivre un manque présentifié, qui peut servir de nom au *manque à être* qui porte le sujet.

Si le désir porte sur le désir de l'Autre, est désir du désir de l'Autre, il faut pour cela que l'Autre ne vous emprisonne pas dans ses propres fantasmes. Le désir de l'Autre reste toujours une *énigme*, il est une béance ouverte, il est au-delà du langage : « Je comprends le sens de tes phrases, tu me parles, mais pourquoi me le dis-tu ? Que veux-tu donc de moi ? »

Il n'y a pas de savoir absolu sur le désir de l'Autre ; jamais on ne pourra savoir quel est le désir de l'Autre ! C'est que la parole ne peut pas tout dire, il y a une impossibilité fondamentale, de structure. « Ce que Freud nous apporte concernant ce qu'il en est de l'Autre, c'est justement ceci, (...) que ce Tout Autre, il est tout à fait impossible de le dire complètement, qu'il y a un *Urverdrängtes*, un inconscient irréductible, et que celui-là, de le dire, c'est à proprement parler ce qui se définit comme impossible, mais introduit comme tel la catégorie de l'impossible »¹⁰. Ainsi, dès l'accès au langage il y a un impossible, l'impossible est posé, un impossible qui constitue un trou organisateur du discours. « Le langage n'est donc pas simplement un bouchon, il est ce dans quoi s'inscrit le non-rapport constitutif du sexuel, parce que ce non-rapport n'est suspendu qu'à lui »¹¹.

La position névrotique vise à transformer l'impossible en interdit, qui peut apparaître comme

impuissance. Désir d'avoir un désir insatisfait chez l'hystérique, « désirer l'impossible » chez l'obsessionnel, n'est-ce pas une façon de n'arriver à rien, d'éviter de se confronter à ce qui causerait la plus grande jouissance, non sans tenter en même temps de s'en approcher.

Lacan nous rappelle que Freud consacre la religion comme névrose idéale en la rattachant à la névrose obsessionnelle¹². Le névrosé passe de l'aire d'*impossibilité* qui s'ouvre au-delà du signifiant au champ du pouvoir imaginaire sur un objet soumis à la maîtrise et au contrôle. Il en est aussi ainsi lorsqu'il préfère préserver lorsqu'il croit détenir son être de phallus imaginaire, plutôt que de donner son manque. Accepter le deuil de la toute-puissance est plus difficile que de la croire interdite par une toute-puissance divine (cf. la constitution d'une divinité toute-puissante comme idéalité occidentale — le « Dieu tout-puissant » du théisme — liée au fantasme obsessionnel d'un Autre posé dans la toute-puissance qui seul peut récompenser l'obéissance à la demande par le don de la puissance et donc de l'effacement de la nécessaire castration symbolique).

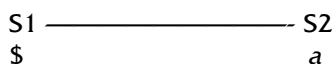
Pour le dire autrement, le sujet n'a pas d'autre identité que celle de son manque à être, de son désir. Il est au-delà du sens, de l'accordage de deux fantasmes qui viendraient masquer le vide de l'origine. Le Réel ne doit pas être masqué pour que le sujet puisse trouver sa route.

Le fait même de parler, dans une *démarche de la signifiante*, temps de révélation pour le sujet lui-même, *l'effet sujet*, ne se suffit pas à lui-même. Le solde de cette opération du signifiant, où le signifiant Un représente le sujet pour un autre signifiant, le signifiant deux, c'est la production de a, objet réel car le sujet ne peut être réduit au signifiant. Il y a toujours un reste, l'objet plus de jouir qui échappe à l'articulation signifiante. Le désir vise la jouissance comme horizon toujours fuyant, toujours évoqué dans les interstices de la chaîne signifiante.

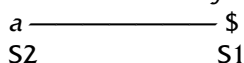
L'objet a, comme fonction cause du désir et non objet du désir, cet objet qui fuit devant la parole et ne peut être récupéré par elle pour le faire entrer dans le discours, devient *l'élément réel* organisateur du discours.

La fonction paternelle n'apparaît plus alors centrale dans la structure, au profit de l'objet a qui occupe le centre du nœud borroméen, de l'éthique de la psychanalyse.

Discours du maître :



Discours de l'analyste :



De là ressort que la deuxième fonction de l'analyste, comme fonction symbolique, est d'être le support de la règle fondamentale qui oblige le sujet à (se) dire, et à produire l'objet a. Il ne s'agit plus seulement du « sujet de l'inconscient » mais encore du sujet comme « chute de jouissance » comme lié à tout jamais à un fantasme fondamental qui signe de manière unique la façon dont chacun de nous a de se lier à tout jamais à la jouissance impossible de la mère.

La jouissance

Rapprocher la question de la jouissance du réel nous ramène au rapport particulier du sujet à *La Chose* (*Das Ding*).

Le désir est d'abord de manière primordiale — et donc mythique — désir de La Chose. La Chose est « ce qui du réel pâtit du signifiant » (Séminaire VII) : ce qui du réel de la mère (objet primordial et non épouse du père) ne vient pas faire *Nebenmensch* (prochain), ce qui n'est pas pris dans le langage mais reste insaisissable, irréprésentable, corps de jouissance. A cette créature mythique est corrélative l'idée d'un sujet de la jouissance (S) (un pré sujet), celle de l'être (car il faut bien un réel qui réponde à l'invocation subjectivante de l'Autre).

Le premier rapport à cet objet n'est pas de désir mais de pulsion. La pulsion, par définition partielle, est justement ce qui découpe l'objet a par le fait qu'elle en fait le tour. Autrement dit, *l'objet n'est découpé que pour attester le manque de la Chose* ; d'où la nécessité qu'il soit détachable, caractéristique de l'objet a.

L'angoisse entre jouissance et désir

Le sujet du signifiant (sujet soumis à la loi du langage avec ses déplacements, ses jeux de la métaphore et de la métonymie qui le définit comme sujet désirant, où le « je » est dans l'Autre) ne recouvre pas la totalité de l'être. Entre le sujet barré (celui de l'inconscient et du désir) et le sujet réel (pré-sujet (S) ou sujet de la jouissance) se met en place un jeu dialectique d'aliénation-séparation décrit dans le *Séminaire XI*.

L'angoisse survient comme un signal d'une advenue possible de l'objet a, le « devant quelque chose » des objets a qui, par leur proximité même, signalent le risque de retrouver la jouissance et donc de se perdre en tant que sujet de désir, sujet du signifiant soumis à la loi du langage. *L'angoisse signale le danger de se perdre en tant que sujet du désir par la proximité d'une jouissance possible*. Cliniquement, les objets a étant absents du langage et invisibles au

miroir, seule la montée de l'angoisse permet de les repérer.

Dans ses demandes successives pour retrouver cet « en plus », le sujet échoue : l'Autre et son langage ne peuvent répondre à cette quête et se trouvent alors en position d'inconscient (\mathcal{A}). L'objet *a* est ici le reste réel toujours chuté imaginairement inscriptible sur tout objet manquant, mais en réalité toujours en manque.

L'étage de l'angoisse se trouve actualisé dans deux positions :

- lorsque le sujet touche l'objet *a* mais où la jouissance n'est plus et le désir pas encore (perte du côté de la jouissance) ;
- l'angoisse devant l'aphanisis du désir, de ne plus pouvoir désirer du tout, d'être coupé de ses investissements libidinaux (perte du côté désir). Le sujet s'en protège volontiers en s'identifiant au phallus imaginaire, refusant de s'affronter à sa castration, d'où l'angoisse par manque de manque.

Le modèle du nœud peut alors être envisagé comme un appareillage venant figurer les limites, les barrières à la jouissance incestueuse tout en maintenant une proximité avec elle.

- *La première est celle du sens, qui tient à distance la question de la jouissance.* Face au non savoir de la jouissance, le sujet se protège par la production du sens. En parlant, en s'appuyant sur le langage le sujet produit des effets de sens, de compréhension, de soudure du symbolique avec l'imaginaire, qui sont autant d'entraves dressées à la jouissance. C'est l'espace de l'institution des objets de la réalité, du consensus partagé, de l'accord garanti par la parole, de l'idéologie en tant que zone d'accord sur la réalité. Il faut souligner ici que la jouissance est totalement exclue ce qui permet de mesurer comment la jouissance a cette fonction de donner de la consistance à l'existence. En effet, on ne peut que constater le caractère déprimant, vide des discours uniformisants, à l'image de ces discours médiatiques qui visent la promotion d'un idéal commun excluant toute singularité.

- *Une seconde barrière est celle de la castration et constitue la condition névrotique de l'existence ;* c'est la soumission à la loi du langage qui interdit la jouissance dans le réel, jouissance qui ne peut être atteinte par des voies discursives. C'est la loi (du langage) qui ordonne de désirer tout en rendant inaccessible l'objet (absolu) du désir, la Chose. La *voie phallique* nous sort de la jouissance de l'être et de la psychose concomitante. Le scénario du fantasme, soumis au découpage du signifiant, de la *parole*, est le cadre de la jouissance phallique. Les mots sont constitués de lettres témoignant d'une

perte de jouissance du corps, cette perte cherchant sa réparation à travers la signification de l'assemblage des lettres qui la constituent. La parole tente de regagner la jouissance perdue avec les instruments qui ont signifié sa perte. Dans son territoire, on peut ranger la jouissance sexuelle (de l'organe), la jouissance du symptôme, ou celle de la parole. Il n'existe pas de gradation, ni de relation d'exclusion entre ces trois modalités de la relation au phallus. Il faut insister sur la contemporanéité de ces modalités.

Mais cette localisation phallique de la jouissance a ses limites : le désir se présente comme une transgression, il fait le lit de la faute, de la culpabilité, de *l'angoisse de castration*. Ce n'est pas la castration en elle-même qu'il craint, il a peur de « l'évanouissement de la fonction phallique, où le phallus est attendu pour fonctionner, qui est le principe de l'angoisse de castration »¹³. Le phallus fonctionne partout au niveau imaginaire, sauf au stade phallique ; peur pour l'homme de perdre sa puissance, pour la femme de perdre l'amour. Tout homme et toute femme désirant névrotiquement, se sent menacé d'un danger : danger de perdre sa vitalité, sa vie, la source intime de son désir. Il se présente comme un enfant désirant et vorace, perdu devant les conséquences de son avidité, jaloux et culpabilisé. Il cherche à sauvegarder son être vital en étant constamment sur le qui-vive.

L'Œdipe et ses fantasmes servent de points d'arrêts au désir inconscient, protégeant d'une jouissance considérée comme transgressive ; fantasme de parricide qui amène à se faire aimer du père, d'accepter ses conditions pour s'en faire aimer, fantasme d'abandon et idée de la faute dès que son désir se démarque du désir de l'Autre, condition de son existence, objectalisation de l'Autre, fétichisation.

Dans la séance du 29 mai 1963, (*Séminaire X, L'Angoisse*), Lacan nous fait remarquer que dans l'évocation fantasmée de la scène primitive, « on ne le (phallus) voit pas à sa place »¹⁴. Dans la célèbre scène primitive de l'histoire de l'Homme aux loups, il est manifeste que le phallus y est « partout — identique à ce que je pourrais appeler la catatonie de l'image de l'arbre et les loups qui regardent le sujet fixement... Il est là dans la réflexion même de l'image, qu'il supporte d'une catatonie qui n'est point autre chose que celle même du sujet, l'enfant médusé par ce qu'il voit »¹⁵. On peut concevoir que ce qu'il voit, n'est rien d'autre que la transposition de l'état d'arrêt de son propre corps, ici transformé en cet arbre.

Il s'agit là de quelque chose qui fait écho au pôle vécu de la jouissance du sujet, une « jouissance dépassant tout repérage possible pour le sujet — est

là présentifiée sous cette forme érigée. Le sujet n'est plus qu'érection dans cette prise qui le fait phallus, l'arborifie, le fige tout entier »¹⁶. L'angoisse ne naît pas de l'échec de la jouissance, mais de sa réussite possible qui déplacerait le sujet loin de son désir, c'est-à-dire justement de sa position de sujet. Le sujet y répond ici en se séparant d'un objet a, par une défécation, que Lacan à la suite de Freud, qualifie de « sacrifice », qui le maintient en état de manque et donc en position de sujet de désir.

Si l'on s'en tient à la théorie freudienne qui se conclut sur l'irréductibilité de l'Œdipe, autrement dit si l'on s'accroche à la fonction de la parole qui peut tout dire sur la jouissance, donc à la question de la jouissance phallique, on bute sur ce que Freud nomme le roc de la castration, roc indépassable. On entérine ce qu'il en serait d'une fatalité des névrosés.

Lacan nous confie ici qu'il « erre » ; « j'erre dans ces intervalles que j'essaie de vous situer, du sens, de la jouissance phallique, voire du tiers terme, que je n'ai pas éclairé, parce que c'est lui qui nous donne la clé du trou, du trou tel que je le désigne. C'est la jouissance en tant qu'elle intéresserait, non pas l'autre du signifiant, mais l'autre du corps, l'autre de l'autre sexe »¹⁷.

La question est alors la suivante : comment échapper à cette identité au phallus maternel, à cette mort jouissive, sans s'endetter insupportablement, être en dette de ne pas avoir su parer à la castration maternelle ? Charles Melman nous fait remarquer comment avec la théorie des nœuds il est possible de réinterroger ce mode conclusif de Freud dans la mesure où il aborde la *question du Réel* au-delà de la question de la fonction paternelle.

Un Réel dont on se défend par un fonctionnement où l'objet est appréhendé dans une plénitude, de telle sorte que le manquement que nous avons à l'égard de l'objet nous l'inscrivons au registre de la *faute*, de la *culpabilité*. Le simple fait de vivre (de se séparer de l'objet) est ainsi une faute dont il faut s'excuser, et la culpabilité maintient ou ramène indéfiniment sur ce seuil. Nous sommes sans cesse pris par ce souci de protéger l'Autre, contre la castration. Dans ce souci de s'assurer de la présence de cet Autre, le sujet se fait volontiers passif, objet de la jouissance de l'Autre.

Nous ne sommes pas aidés en cela par la religion qui prône l'*inhibition* comme une sagesse, l'ignorance et l'humilité devant la figure d'un Dieu tout-puissant.

Si l'on se réfère au tableau sur l'angoisse dans la première leçon du séminaire sur *L'angoisse*¹⁸, nous pouvons voir que nous nous arrêtons sur le chemin de l'inhibition à l'angoisse de diverses manières :

- du côté du pôle du sujet de désir, par la production d'un don, la production d'un contre-désir qui est

celui de l'œuvre morale, de l'amour oblatif, qui consiste à donner dans un passage à l'acte. Ceci montre que la jouissance de l'Autre nous importe bien plus que la nôtre. La religion participe à ce refus de perception du Réel, en y jetant un voile, en y faisant le lieu de « l'au-moins-une » qui veille sur nous et dont l'humilité qui nous est prescrite veut que nous ne cherchions pas à en voir la face ;

- du côté du pôle du sujet de la jouissance, c'est le sacrifice d'un objet a dont le sujet se sépare, pour préserver sa position de sujet. Ce seuil peut se franchir, mais l'entrée doit être répétée.

Cette « Au-moins-Une » qui nous protège de la castration, place d'où une femme peut se tenir, vient du mécanisme de l'*Urverdrängung*, du refoulement primitif, qu'il y a au moins un signifiant qui va être rejeté en dessous, qui fait que tous les signifiants ne peuvent tenir ensemble, qui fait qu'il y en a au moins un qui fait office d'« Au-moins-Une ».

La jouissance phallique, organisée par le trou propre au symbolique, vient pour Lacan désigner la mort. « La jouissance phallique intéresse toujours le nœud qui se fait avec le rond du symbolique »¹⁹ : elle trébuche sur sa propre limite, sur l'inarticulable qui commence au-delà d'elle, qui est la jouissance de l'Autre. Dans la mesure où elle ne veut rien savoir de la jouissance de l'Autre, de l'Autre sexe, la jouissance phallique est homologue à la science qui a pour objet de s'approprier le réel au moyen du symbolique.

Lacan reprend là Freud lorsqu'il évoque la situation du parlêtre qui ne fait qu'accomplir son parcours en étant une espèce d'appendice du phallus qui le mène par des chemins que lui, le phallus, exige jusqu'à la mort, c'est-à-dire en mettant l'homme à son service en quelque sorte. « Il faut bien qu'il s'en accommode, à savoir qu'il soit marié avec ce phallus. C'est ce à quoi l'homme ne peut rien »²⁰.

Il l'oppose au trou propre au Réel, qu'il désigne comme relevant de la vie. Ce qui supporte ce trou du Réel, ce n'est pas l'Autre du signifiant, mais l'Autre du corps, l'Autre de l'autre sexe, ce à quoi l'homme n'a pas accès.

Il manque en l'Autre un signifiant, et ce signifiant c'est « La Femme ». Dans le séminaire *Encore*, Lacan précise que la femme n'est « pas toute » concernée par la castration : elle ne peut donc se constituer comme chez les hommes en un sous-groupe distinct, il n'y a que des femmes singulières. C'est parce que La Femme ne peut-être englobée dans un savoir universel, qu'elle représente pour l'homme une figure d'altérité, de mystère, de jouissance énigmatique, *hors du langage*. C'est l'idée d'une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique, Autre, une jouissance du corps qui a valeur d'Autre.

Si la jouissance phallique est hors corps, ne serait-ce que parce que le phallus est d'abord un symbole, un signifiant, *la jouissance Autre éprouve le corps de manière plus directe*, le renvoie à toute satisfaction plus graduellement corporelle, toute celle qui met entre parenthèse le langage. Cette jouissance Autre est celle qui peut trouver place dans l'érotisme féminin ou dans la mystique.

Le corps vivant de l'autre apparaît ici comme une sorte de représentation du manque à être, à entendre comme *appel* à ce que l'on peut être. Inconnu au départ, il déclenche un tourbillon de mots, de gestes inédits, naissants, où le corps de l'autre n'est plus différencié du sien. Ce corps fait vivre un certain manque, une perte d'identité. Comme si le corps de l'autre jouait la fonction d'un point d'origine, où chacun devient pour l'autre l'occasion de reprendre contact avec la racine de son être et de son manque à être, de façon vivante. La dimension créative de la rencontre sort la sexualité d'une activité quelconque dont on pourrait tirer un certain plaisir mais qui resterait sinon fondamentalement autoérotique en ce qu'elle resterait marquée du sceau de l'inceste.

Explorer les limites de la jouissance phallique, d'un désir qui ne soit pas soumis au Nom-du-Père mais à son au-delà, celui où l'Autre n'est pas tout dans la fonction phallique, suppose *la traversée d'une angoisse qui n'est pas sans lien avec la crainte de s'offrir à la jouissance de l'Autre, ce qui appelle la réassurance dans la castration symbolique de l'Autre d'abord, de soi ensuite*.

La femme amoureuse n'est-elle pas affolante dans la mesure où elle amène l'homme à sortir du cadre de son fantasme pour le confronter plus directement à l'objet a ? Peut-être que ce passage est facilité par la possibilité offerte au sujet de tenter s'assurer de l'Autre sur un mode plus actif, lorsqu'il tente, avec cette note sadienne, de s'appropriier le corps de l'Autre. Mais l'Autre comme corps ne se saisit pas, rien n'échappe tant que le corps, qui « n'est rien que le signe du plus extrême embarras », sans que nous trouvions « de quoi peut être bordée cette jouissance de l'Autre corps »²¹. L'organe n'est jamais susceptible de tenir très loin sur la voie de l'appel à la jouissance, il cède toujours prématurément par rapport à cette fin visée dans l'appel de l'Autre. Il disparaît avant de devenir objet sacrificiel. Ce que nous demandons, c'est à mourir, la petite mort, et même à mourir de rire²².

L'angoisse existentielle

Si la castration ferme la voie à la jouissance de l'être, le sujet est habité d'un désir qui ouvre l'accès à la jouissance Autre, au-delà de la castration.

La Chose est donc un objet mythique. N'oublions pas que ce mot en latin se dit « *res* », qui est également la racine de rien. Pulsionner, cerner la Chose, reconnaître que devant elle, les illusions coulent à pic, conduit le sujet à s'affronter à la réalité de la condition humaine, ce fond d'angoisse traversé par un désarroi insondable, où le sujet est confronté à sa propre mort, secoué par la certitude de ne pouvoir ni avoir à espérer aucune aide. Lacan définit l'expérience de fin d'analyse comme une *traversée* de l'angoisse, une façon de se placer au-delà de l'angoisse. On peut percevoir ici comment il va falloir pour le sujet apprendre à éprouver son être dans le *rien*, ce rien qui confronte au néant, le rien de l'angoisse : on dit bien s'angoisser d'un rien !

Il lui faut pour cela surmonter les empêchements externes et internes en traversant l'angoisse de castration, pour affronter ce qui serait un au-delà, une forme d'angoisse existentielle.

Lacan donne à notre sens une illustration de ces différents moments possibles qui mènent à une confrontation au réel dans son tableau présenté dans le séminaire sur *L'Angoisse*. L'angoisse de castration pourrait être en deçà de l'inhibition, laquelle est un mouvement « d'arrêt ». Le symptôme est l'endroit où le sujet est pris au piège de la capture narcissique, où une cassure peut se produire entre la reconnaissance de la castration et son refus ou son déni.

A l'extrême de la diagonale, l'angoisse existentielle, confrontation au réel, reliée à l'angoisse de castration de façon borroméenne par la mise en mouvement du désir. Par le travail de la parole, le sujet peut disposer de la mobilité qui lui permet de passer de l'une à l'autre, ce qui sous-entend qu'il les différencie, tout en s'y mesurant, en les cernant. D'un côté, il les reconnaît, de l'autre il l'accepte. Ce serait dans les ratés de ce mouvement du désir que peuvent surgir le passage à l'acte ou l'*acting out*.

Cette confrontation à l'être, à « l'enjeu d'exister », ne doit-elle pas emprunter les chemins de l'inscription du désir dans le réel par des actes qui brisent les mirages imaginaires et les permissions symboliques ? Il faut à l'analysant une forme de « courage » pour affronter son angoisse et sa culpabilité qui va l'amener, après être sorti des entraves d'une jouissance morbide lorsqu'il s'offre à la jouissance de l'Autre, pour n'avoir d'autre identité que celle de son manque à être, de son désir. Par l'acte, éprouver un effet sujet, effet rétroactif de l'acte, par l'instauration d'un lieu vidé de toute volonté de bien, de toute idée de devoir, pour cerner un bord de « non savoir » sur la jouissance, cette étrangeté qui instaure un vide en nous-mêmes comme en l'Autre. Faut-il alors considérer l'acte comme une des conditions de traversée de la castration symbolique ?

Lacan serait ici heideggérien ; il touche à la question de l'existence, du *Dasein* (Heidegger). Pour Heidegger (*Qu'est-ce que la métaphysique ?*), l'angoisse nous accorde une « épreuve de l'être à supposer que devant l'angoisse nous ne nous déroberions pas devant la voie silencieuse qui nous dispose à l'effroi de l'abîme ». C'est l'angoisse qu'il nous faut d'une certaine façon maintenir dans son rapport au Rien. L'écueil serait justement de détacher cette angoisse, de l'isoler et d'en faire un « sentiment » parmi d'autres. L'angoisse apparaît donc comme une disposition fondamentale du *Dasein* (l'existence humaine), susceptible d'accorder la faveur d'une ouverture plus authentique au monde et à soi-même. Il faut pour cela un « clair courage ». Bien plus, et la clinique le montre, l'évitement systématique de l'angoisse ne peut qu'accroître l'angoisse et du coup la reléguer davantage dans le champ de la pathologie.

Avec le nœud borroméen, Lacan ne fait pas de séparation homme–femme. L'un comme l'autre sont

concernés par la jouissance phallique et la jouissance Autre. Le nouage serait accepter les risques de la jouissance au-delà des prescriptions régulatrices de l'Œdipe en refusant de se soumettre au signifiant de la demande de l'Autre, soit par des critères normatifs (éthique du bien, loi du devoir), soit par le chantage de l'abandon et de la perte de l'amour, tout en apprivoisant ce vide en soutenant l'énigme, « qu'est-ce que je suis pour l'autre ? », ou « l'autre, qu'est-il pour moi ? ». C'est accéder au désir à partir du désir de l'autre, comme manque et vide créateur.

L'art de la conversation entre un homme et une femme n'aurait-il alors pas comme enjeu de se faire proche de l'inconnu en l'Autre et en soi-même face au vide irréductible laissé entre les deux jouissances ? Une façon de préserver l'horizon de la jouissance en la canalisant vers un dire, un acte inédit (un nouveau dit) pour lui faire traverser la barrière de l'angoisse qui la sépare du désir.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire. Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, p.224.

² *Op. cit.*, p. 36.

³ *Op. cit.*, p. 36.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire. Livre VII*, Paris, Seuil, 1986, p.178-183.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire. Livre XX*, Paris, Seuil, 1975, p. 12.

⁶ *Op. cit.*, p. 12.

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire. Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 243.

⁸ *Op. cit.*, p. 12.

⁹ *Op. cit.*, p. 36.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 37.

¹¹ *Op. cit.*, p. 38.

¹² *Op. cit.*, p. 38.

¹³ J. Lacan, *Séminaire X. L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 300.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 301.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 301.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 302.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 38.

¹⁸ J. Lacan, *Séminaire X. L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 22.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 36.

²⁰ *Op. cit.*, p. 40.

²¹ *Op. cit.*, pp. 38-39.

²² J. Lacan, *Séminaire X. L'Angoisse*, pp. 304-305.

Les entretiens préliminaires

Frédérique Riedlin et Khadija Nizari

Ce texte constitue un compte-rendu de la session de formation consacrée aux « Entretiens préliminaires ». Cette rencontre a eu lieu le 12 mai 2010.

Le ton de cette journée a été marqué par un mouvement de retour, de reprise, comme les prémisses d'une nouvelle boucle, où quelque chose du changement — d'époque ? — de la place de l'analyse et du discours de la psychanalyse au cours des trois dernières décennies modifiait la façon d'en parler et de la théoriser par les psychanalystes eux-mêmes, relançant une nouvelle interrogation de leur place, de leur propre histoire dans ce champ, de leurs maîtres et de leurs aînés : il ne s'agit pas là de la nostalgie d'un âge d'or, justement, puisque la chute de la psychanalyse de la place de pouvoir qu'elle occupait notamment dans les années 1960/70 en France, libérerait par ailleurs et malgré tout, une parole de fait plus simple, détachée d'une certaine idéalisation, d'une certaine forme de croyance, avec les exigences quelques-fois disproportionnées que cela recouvre. Faudra-t-il considérer comme ouvert un nouveau chapitre de l'histoire de la psychanalyse et comment le situer ? Comment se mettent en place les rapports de la pratique psychanalytique et de son dispositif avec une époque ?

Car de toute évidence la question des entretiens préliminaires soulève avec elle la question de toute une pratique et de l'ensemble de ses modalités fondamentales. C'est quelque chose qui a été patent tout au long de cette journée : d'emblée, les entretiens préliminaires ont été pensés de manière solidaire avec les questions de la (ou des) fin(s) d'analyse, de la passe et du devenir analyste, et de la règle fondamentale. Comment se référer, penser, reformuler aujourd'hui des questions qui ont déchaîné alors passions et scissions ? Quelle responsabilité et quelle forme de transmission requiert dans le contexte actuel l'ouverture à l'inconscient et au sujet du désir, alors que la psychanalyse semble être ballottée entre n'être qu'une forme de thérapie parmi tant d'autres, toutes celles qui émergent aujourd'hui, et réveiller encore les haines (c'est-à-dire aussi les passions) sur les plans politique et idéologique, pour ce qu'elle est capable de subvertir d'un certain rapport au monde ?

A partir de là, se dessinent les éclairages particuliers de tout un chacun sur ce qui constitue pour lui les principes fondamentaux de sa pratique : qu'est-ce que l'introduction à l'écoute et à l'inconscient et quelles responsabilités cela engage ? Comment se tenir sur un fil fragile, entre l'assise de l'expérience,

et la possibilité toujours ouverte et nécessaire de se laisser surprendre par l'inédit et l'inouï d'une oreille « comme » débutante ? Cela interroge le statut unique de l'analyste, entre l'art — de l'artisan, de l'improvisateur, du créateur — et la science, de fait toujours tourmenté par son objet, par nature insaisissable, à savoir l'inconscient.

Telles sont pour nous les questions qui ont animé cette journée très riche, et que nous articulerons autour de deux axes au fil des interventions : celui des modalités fondamentales de la cure analytique aujourd'hui ; celui de l'approche singulière d'une pratique, et de l'interprétation par chacun de sa place en tant qu'analyste.

Les fondements de la cure analytique

a. « *Les entretiens préliminaires sont solidaires de la question des fins d'analyse* »

Cette affirmation de J.-R. Freymann, qui s'est confirmée de manière plus ou moins explicite dans les autres interventions, nous a d'abord interrogées : en quoi la question des entretiens préliminaires est-elle aussi celle des fins d'analyse ? C'est-à-dire que de poser la question de comment on y entre, pose aussi la question de comment on en sort, ce qui indique d'emblée la portée éthique de la question des entretiens préliminaires : il ne s'agit pas seulement de maîtriser une technique ou un savoir-faire, mais de se positionner quant aux enjeux cliniques et idéologiques que soulève la cure analytique. Quelles responsabilités requiert cette ouverture à l'inconscient ?

Pour introduire cela, Ch. Hoffmann pose cette question : qu'est-ce qu'on « fait » quand « on fait une psychanalyse » ? Et en se référant à son propre psychanalyste M. Safouan, il dit que l'analyse est une « libération du poids cauchemardesque de cette jouissance ». Certes, la pratique nous montre que l'analysant ne désire pas toujours véritablement se libérer de cette jouissance, mais la plupart des demandes d'analyse pourrait s'entendre et se situer autour de ceci, et de reprendre la formulation d'un analysant de M. Safouan : de se « débarrasser d'un certain paquet ».

Le processus psychanalytique est une façon de se délester d'un poids de jouissance encombrant que Ch. Hoffmann situe essentiellement au niveau de l'identification phallique : le névrosé rabat le phallus, c'est-à-dire l'objet qu'il est dans le fantasme de la mère, sur son corps propre, se débat, et constitue un symptôme autour de la difficulté à exister hors de cette identification phallique. C'est cela qui constitue la névrose. La psychanalyse est une façon de « prendre de la distance avec l'identification phallique ». Ch. Hoffmann construit autour de cette thématique de distance, de perte, de séparation, en liant à cet endroit la demande et la fin d'analyse et formule une proposition concernant ce dont il pourrait s'agir en fin d'analyse : de la possibilité ouverte d'« interpréter la menace de castration comme une vérité et non pas comme une réalité ». C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de savoir si la menace de castration a ou n'a pas eu lieu en réalité et comment, comme un événement extérieur plus ou moins proche, mais de pouvoir assumer qu'il s'agit là d'un phénomène constitutif de notre rapport au monde déterminé d'emblée par la prise dans le désir de l'Autre et le manque du langage au réel, c'est-à-dire encore de pouvoir l'assumer comme une condition humaine reprise singulièrement par chacun à travers son symptôme.

Il évoque au passage la particularité de la question du devenir analyste : peut-on parler à cet endroit de « fin d'analyse », et de quelle manière ? C'est une question qui sera reprise par M. Patris notamment qui soulève les enjeux de la formation et de la transmission de la théorie analytique ; non seulement la formation clinique, mais aussi d'une certaine manière la formation éthique au sens d'introduire dès le départ un questionnement sur la façon dont l'analyste doit répondre de son travail devant l'institution, le politique, par exemple. L'intervention de Ch. Hoffmann a été marquée par ailleurs, comme le soulignait J.-R. Freymann, par ce mouvement de repositionnement et de formulation évoqué en introduction et qui se traduit par une simplification, une désacralisation des enjeux et de l'ambition de la psychanalyse. Ceci était perceptible dans le discours de Ch. Hoffmann, dans sa manière de se référer à M. Safouan, mais aussi dans ce qu'il relatait des formulations récentes de M. Safouan lui-même.

« Comment peut-on permettre à quelqu'un de rentrer dans cette possibilité d'avoir un rapport à l'inconscient ? » Avec cette question, J.-R. Freymann révèle le lien évoqué plus haut entre les modalités de la cure analytique — les fins d'analyses, la règle fondamentale, la passe — mais il s'arrête aussi plus précisément sur la question des entretiens préliminaires en tant que tels : quels sont les enjeux et quel est le statut des entretiens préliminaires ?

b. « Tu dois nous dire ce que tu ne sais pas »¹. La règle fondamentale et le trou du savoir

L'enjeu des entretiens préliminaires, J.-R. Freymann le formule de la façon suivante : il s'agit du nouage entre le transfert en devenir et le désir de celui qui tend l'oreille, entre l'émergence d'un processus transférentiel et le désir de l'analyste. Ce qui se produit là, c'est l'introduction de l'écoute dans le discours de l'analysant, c'est-à-dire de cet écart qu'il faudra être capable de soutenir tout au long de la cure, entre le discours manifeste et le contenu latent. A partir de cet écart se modifie le rapport du sujet à sa propre parole puisque peut résonner et apparaître les occurrences d'une nouvelle scène, celle de son « dire », où règne une autre logique, la logique de l'inconscient.

Puis au fil de son développement il précise ce qu'est pour lui le statut des entretiens préliminaires : tout d'abord ils doivent faciliter le diagnostic, dans le sens de permettre de se repérer un peu sur le plan du mouvement structural qui fonctionne dans le discours de celui qui vient parler. Quels sont les mécanismes qui animent ce mouvement structural ? Ce sont les glissements et les transformations de ces mécanismes tout au long du travail analytique qui feront dire à M. Patris que la clinique dans le fond reste toujours une forme d'entretien préliminaire puisque les choses ne peuvent et ne doivent se refermer.

Par ailleurs les entretiens préliminaires doivent permettre de suivre les règles de l'analyse, c'est-à-dire de mettre en place le dispositif propre au cheminement analytique. Et le point qui vient lester le dispositif analytique, c'est-à-dire en être à la fois la marque de fabrique et la condition de possibilité c'est la règle fondamentale, voire l'énonciation de la règle fondamentale². Dès lors se dessinent les problématiques centrales concernant la règle fondamentale qui, de J.-R. Freymann à A. Michels, vont s'articuler et s'élaborer : celle du temps, celle de l'interprétation, celle du trou du savoir. Tout d'abord, la règle fondamentale durant le procès analytique, est ce sur quoi le désir du psychanalyste ne doit jamais céder, et c'est une première forme de rapport au temps. Et puis la règle fondamentale ne change pas, elle est intemporelle, et serait en ce sens de l'ordre de l'essence même du processus analytique. A. Michels souligne à ce propos la constance remarquable dans la formulation par Freud de la règle fondamentale depuis les *Etudes sur l'hystérie*³ jusqu'en 1938 dans l'*Abrégé de psychanalyse*⁴. On y retrouve les mêmes expressions et pour beaucoup les mêmes termes. Il souligne par ailleurs l'idée que même chez Lacan elle ne sera pas reformulée ou remaniée. Et pourtant, elle sera reprise et réinterprétée à partir de la théorie du signifiant⁵.

Ainsi il apparaît dans le développement de J-R. Freymann, que la règle est à la fois intangible comme « point de capiton » de la cure et du désir de l'analyste, mais elle est aussi toujours une interprétation. D'abord de l'analyste lui-même : « Dans l'énonciation de la règle fondamentale, l'analyste révèle son rapport à l'inconscient. » C'est-à-dire que l'énonciation de la règle témoigne de ce que l'analyste peut appréhender, reformuler, et engager de son propre rapport à l'inconscient, à l'expérience analytique, à ses connaissances théoriques ; mais elle est aussi l'interprétation par l'analyste de la situation elle-même avec chaque analysant à partir du repérage diagnostique évoqué plus haut. Il ne s'agit pas seulement d'énoncer le principe de libre association à l'aveuglette pour avoir fait son travail d'analyste, et J-R. Freymann le montre d'un exemple : dans le cas d'un patient mélancolique, il serait plutôt maladroit — c'est un euphémisme — de l'inviter dès le début à parler comme bon lui semble. Que fait-on de la règle fondamentale dans ce cas-là ? Il ne s'agit pas d'y renoncer ou de l'ignorer en décrétant ce dispositif inapproprié, mais de l'interpréter, c'est-à-dire de pouvoir se demander quelle règle analytique on peut se fixer dans le cadre d'un travail avec un patient mélancolique. Qu'est-ce que cela signifie d'inviter et de mettre en place un travail analytique avec un patient mélancolique avec lequel la libre association peut être synonyme d'un naufrage subjectif ? Ce questionnement, on le retrouve sous une autre forme dans l'intervention de Sylvie Lévy concernant les « Notes à Jenny Aubry » (qui nous montre au passage combien la référence à ces notes est problématique étant donné le parcours éditorial de ces textes)⁶. Dans le cadre d'une psychanalyse d'enfant les entretiens préliminaires sont l'occasion de repérer le plus précisément possible la place de l'enfant par rapport à sa mère et au couple parental : est-il en place de phallus de la mère, ou de symptôme du couple parental. Et ce repérage déterminera la forme du dispositif, et la position à la fois clinique et éthique du psychanalyste : en tous les cas, comme l'affirme A. Michels, il s'agit pour les psychanalystes d'être capables « d'interroger une règle technique au regard d'un principe éthique ».

Dans le droit fil de l'intervention de J-R. Freymann, A. Michels aborde la question de la règle fondamentale d'abord essentiellement à partir de la question du temps : c'est sur elle que repose le dispositif de la cure et ce qu'elle introduit dans le processus est essentiellement un rapport au temps.

C'est cela qu'il retient de sa relecture du texte de Freud « Sur l'engagement du traitement »⁷ : l'analyse débute dans la mesure où le rapport au temps intervient d'une façon ou d'une autre. Cela se lit déjà dans la notion même de « préliminaires ». Et cela est présent bien souvent dans des questions telles que « combien de temps ça va mettre? », questions de

durée classique de la part des analysants. L'énonciation de la règle fondamentale signe le début de l'analyse, et l'introduction à un nouvel ordre temporel : les principes du « quoiqu'il vienne », de l'*Einfall*, et celui de l'écoute flottante introduisent une indétermination spatio-temporelle, une indétermination des césures, des débuts et des fins, une écoute des surgissements et des incidences qui viennent briser l'anticipation temporelle. Comment penser la temporalité de l'inconnu ? Le voyage à la découverte des « paysages psychiques » auquel Freud nous invite dans le texte évoqué, est un voyage d'aventuriers « sur une voie qui mène tout d'abord dans l'imprévu, l'incompréhensible, et, par des détours, peut-être à un but ». La psychanalyse, comme le disait W. Granoff, ne vise pas à transformer le méconnu en connu mais à transformer le méconnu en inconnu⁸.

Dès lors, dans l'interrogation des analysants, par cette notion d'indétermination apparaît le troisième élément essentiel concernant la règle fondamentale et la dynamique de la cure, et directement articulé à la question du temps et de l'interprétation, c'est-à-dire la question du savoir. La règle fondamentale se pose à la fois comme créatrice et garant d'un non-savoir, d'un « trou du savoir ». Ce trou du savoir est ce sur quoi achoppe le fantasme de l'objet retrouvable, de la réponse, la fermeture, la vérité comme une et toute dicible, la certitude. Il est ce qui permet de nouer puis de dénouer sans fin les registres, et de maintenir vivante et mouvante la chaîne du désir. Le trou du savoir est le garant du manque. C'est là que se situent peut-être la règle fondamentale et la position de l'analyste, dans la possibilité de maintenir ouvert et actif le trou du savoir et sa dynamique. En tous les cas c'est ce qu'A. Michels semble proposer au bout de son cheminement sur cette question : « La règle fondamentale nous invite à ne pas céder sur le trou du savoir. »

D'une autre manière cette nécessité revient dans l'intervention de P. Müller quand il parle de l'absence. Cela revient aussi dans l'intervention de M. Patris, soucieux de la formation des analystes débutants, quand à travers l'évocation du cas suivant, il tente de faire sentir en quoi la clinique c'est aussi être capable d'offrir une écoute alerte, animée par un désir d'imprévisible : « Si on peut planifier les choses, ce n'est même plus la peine de les entreprendre ». Nous y reviendrons.

M. Patris, avec le cas qu'il propose à la réflexion, prend la question des entretiens préliminaires comme à revers pour ouvrir à partir de là sur la question de la formation et de la nécessité de ne jamais laisser les choses se refermer dans le cadre de la clinique : il prend le problème sur le versant de la psychose, et amène l'exemple d'entretiens préliminaires qui se prolongent depuis plus de sept

ans avec tel patient et où le psychanalyste prend la place centrale dans le délire, en l'occurrence de persécuteur, inamovible. « Vous croyez que vous allez ouvrir quelque chose, remettre en circulation, faire jouer une dynamique du lien. Certes il y a des effets, mais quelque chose fonctionne là comme à l'inverse : les billes que ce patient avait dans le monde, il les retire pour les sacrifier sur l'autel de la demande. » Et pourtant encore une fois il faut se demander quel est le statut de ce sacrifice : ces entretiens préliminaires qui s'enferment sont parfois en même temps un lieu qui permet au patient de tenir moins mal dans sa vie à l'extérieur. Un « extérieur » à son délire ? Une manière de circonscrire le délire ?

A travers ces interventions sur la règle fondamentale et la clinique, affleure ce qui pour nous fut le deuxième axe de cette journée, celui de la singularité ; celle d'un parcours analytique, celle de l'interprétation de la règle analytique, celle qui domine dans la pratique. A la croisée de la question du savoir/non-savoir, de l'art, du style, chacun a témoigné à travers la question des entretiens préliminaires, de l'évolution et de la maturation de son regard sur sa pratique et sur celle de ses aînés. Ainsi, les souvenirs ou simples clins d'œil de Ch. Hoffmann à M. Safouan, de M. Patris à M. Safouan, mais aussi le travail de recherche entamé par L. Razon sur M. Mannoni, dont la règle traduit à la fois une personnalité engagée et un style aux pointes radicales et volontaristes, liées à la force de son désir notamment par rapport aux enfants psychotiques. Dans son travail analytique, M. Mannoni se fixe comme règle et principe de postuler, voire d'une certaine manière et quelle que soit la situation de parier qu'il y a là en face d'elle un sujet en devenir ou « à advenir ».

2. L'analyste et sa pratique

La question de la pratique est cet autre point qui a été développé tout au long de cette journée. Pour l'aborder, les intervenants se sont appuyés sur leur expérience personnelle aussi bien au niveau de la formation suivie qu'au niveau de leur parcours d'analysant. La référence aux maîtres est ce qui accompagne et cadre particulièrement cette pratique, c'est également ce qui permet continuellement de se frayer son propre chemin de praticien. Cela nous amène à la question de l'autorisation qui, elle, sous-tend la pratique de l'analyse : « L'analyste s'autorise de lui-même et de quelques autres », nous dit Lacan à ce propos. Il s'agit d'une question qui en génère d'autres aussi fondamentales les unes que les autres, formant une chaîne qui traduit en permanence un certain désir. Ainsi, nous pouvons énumérer la question de la référence, du transfert, du désir de devenir analyste lié à la transmission de la psychanalyse.

Toutes ces questions ainsi que leur développement trouvent ici leur origine dans cette problématique fondatrice : comment une personne se situe-t-elle par rapport à l'inconscient, comment développe-t-elle ce rapport aussi bien sur un plan individuel et subjectif que sur le plan d'un savoir dont l'objet porte justement sur l'inconscient et son fonctionnement tel que la psychanalyse, en tant que discipline, le définit ? C'est la nature même de ce rapport qui va, dans certains cas, déterminer l'orientation d'une démarche précise. Cela a été évoqué par tous les intervenants, qui ont à l'unanimité insisté sur la nécessité de « rester débutant » dans sa propre pratique. Nous verrons plus loin comment l'un et l'autre ont développé son engagement sur cette voie.

Avec Ch. Hoffmann, nous avons vu comment cette notion de la pratique est d'emblée mise en jeu, et ce dès le premier entretien. C'est ce qui va tracer un chemin pour les entretiens préliminaires, mais aussi pour la suite. En effet, en posant, et en se posant la question : « Existe-il de bonnes demandes d'analyse ? », Ch. Hoffman nous montre que celui qui occupe cette place d'analyste est foncièrement en questionnement ; que cette position ne peut être occupée sans poser et se poser de question, et notamment celle qui va déterminer le travail à venir ainsi que l'engagement qui va lier les deux protagonistes. Autrement dit, en fonction de la demande et de sa nature, l'offre va prendre sa forme, et vice versa comme le sous-tend Lacan dans sa phrase : « C'est l'offre qui crée la demande ».

La question de la pratique analytique est donc en étroite liaison avec celle de la demande du patient qui vient, comme cité plus haut, exprimer son désir de « se débarrasser d'un certain paquet ». Pour Ch. Hoffmann, « ce paquet est ce qui peut représenter un symptôme, une inhibition qui entrave la réalisation d'un désir ». C'est ce genre de demande qui, selon M. Safouan, est à considérer comme telle, c'est-à-dire qui peut avoir le statut d'une demande d'analyse. Quelle réponse à une telle demande ? Comment la pratique doit-elle se positionner par rapport à cette même demande qui, dans la majorité des cas, met longtemps à lâcher sur ce qui la constitue, à savoir ce même paquet dont le patient veut se débarrasser tout en y tenant farouchement ? Car le patient ou l'analysant préfère garder ses symptômes, ses inhibitions et se défend avec force et énergie contre toute tentative de libération. C'est ce que Freud a défini comme « la réaction thérapeutique négative ». Ch. Hoffmann cite à ce propos Dostoïevski qui écrit dans *Nuit Blanche* : « L'homme préfère un grand malheur à un petit bonheur. » Comment, dans la pratique, entendre cette demande qui s'exprime de façon paradoxale, qui vient dire : j'aimerais me libérer de ce que j'aimerais tout de même ou surtout garder ?

La liberté fait-elle peur ? En effet, l'inconscient est ce qui fonctionne de façon contradictoire. Il dispose d'une logique propre qui tient surtout à cette forme de plaisir tiré tout particulièrement de ce qui fait souffrir le sujet. C'est ce que la psychanalyse appelle la jouissance. Alors que — quand le sujet réussit comme il peut à formuler sa demande de se libérer — « ça » résiste quelque part et « ça » tient à ce fonctionnement bancal parce que habituel, répétitif donc rassurant. En effet, la pratique a montré et montre encore que le sujet a tendance à préférer garder sa souffrance plutôt que de s'en débarrasser. C'est l'articulation clinique et théorique qui permet de confirmer ce fonctionnement subjectif, et c'est aussi le retour des praticiens aux écrits des anciens qui permet de confirmer à la fois l'insistance et la résistance d'un fonctionnement de base, qui est constitutif de la subjectivité.

Par ailleurs, Ch. Hoffmann souligne cette articulation existant entre l'acte analytique et la jouissance en tant que pouvoir redoutable opérant dans le travail analytique, et précise, en se référant à M. Safouan, que l'objectif de l'analyse consiste à ramener cette jouissance à un niveau tolérable. Ainsi, quand on arrive à ce niveau, on peut penser la fin de l'analyse thérapeutique, d'autant plus que l'acte analytique est ce qui se distingue par un renoncement à cette jouissance.

Pour J.-R. Freymann, la question de la pratique trouve son essence dans le fait même de pouvoir se repérer dans le mouvement fondamentalement changeant qu'impose le fonctionnement inconscient et d'introduire par là-même, et dans le discours de celui qui parle, une sorte d'écart entre ce qui est manifeste et ce qui se dit à son insu. Encore faut-il que celui qui écoute puisse jouer de cette souplesse particulière aux manifestations inconscientes propres à celui qui est aux prises avec son histoire, pour pouvoir entendre ce qui tente de se dire et qui est de l'ordre du désir qui l'anime lui, l'analysant. Mais il faudra savoir jusqu'où soutenir cet écart de sorte que le désir du sujet puisse s'exprimer et se libérer de l'interdiction qui s'impose à lui ou qui a rendu son aboutissement difficile.

La notion de la pratique est ce qui va également permettre une capacité d'être toujours dans cette phase préliminaire de quelque chose, qui peut être considérée comme un signe de jeunesse. Car l'inconscient est cette entité qui a un rapport spécifique au temps et dont le contenu se manifeste en permanence ; cela « continue et se poursuit » selon sa propre logique. Autrement dit, ce qui se passe dans l'inconscient peut reprendre à tout moment, alors que dans un cadre temporel conventionnel, on considérerait que la question a déjà été évoquée, voire réglée. La pratique analytique doit permettre à l'analyste de faire

fonctionner une dialectique dans le discours de l'analysant. C'est ce qu'on peut entendre par la phrase/question que Freud a adressé à Dora et dont l'objectif était de lui faire entendre sa part de responsabilité dans sa plainte et dans le désordre qui la submergeait. Le désir de l'analyste que les choses se poursuivent constitue pour J.-R. Freymann une condition fondamentale du travail analytique qui soutiendra les retournements dialectiques dans le discours du sujet, les mouvements de retour et de continuité qui le caractérisent. Il s'agit donc de laisser un espace-temps pour que les questions du sujet puissent se poser et ce dans le cadre d'un discours théorique indépendant du discours dominant ; car « plus le discours théorique se rapproche du discours dominant, plus on aura du mal ». La pratique analytique est donc cette pratique qui a comme référence théorique un discours autre que celui qui domine, c'est-à-dire celui qui va chercher à tout prix à répondre, bloquant de ce fait tout questionnement ou possibilité de doute et donc tout processus désirant. C'est à cet endroit que la psychanalyse se distingue en tant qu'elle introduit un minimum de silence dans le but de laisser la question du sujet ouverte, d'autant plus que sa question n'intéresse finalement personne d'autre que lui-même.

L'autre question dont il ne faut pas ignorer l'importance dans ce cadre de la pratique analytique est celle qui met l'analyste lui-même en question et plus particulièrement sa fonction d'analyste. En quoi s'engage-t-il en tant qu'analyste et tente d'engager, en même temps, celui qui vient le voir ? Il va sans dire qu'avant cet engagement, les entretiens préliminaires sont un point d'appui pour l'analyste pour créer, en fonction de la demande du sujet, de son discours et des repérages opérés, un nouage entre un transfert à venir ou en devenir et son propre désir. Cela pose la question pratique mais surtout éthique suivante : « Comment permettre à quelqu'un de rentrer dans cette possibilité d'avoir un rapport à l'inconscient ? » Comment, en n'ayant que la parole de l'autre, s'engager avec lui dans cette aventure tout en sachant que l'élément surprise est aussi ce qui caractérise le fonctionnement inconscient ? L'analyste finira-t-il par choisir ses analysants, ce qui fera de lui sans le moindre doute un sujet sûr de son savoir, en réservant de ce fait la cure analytique aux candidats qui ont le bon profil structural, ou alors s'engagera-t-il tout de même dans un travail qui se fonde sur la parole du sujet ? Autrement dit, comment fait l'analyste avec la question du transfert, facteur fondamental qui va donc orienter son travail et son engagement ? J.-R. Freymann insiste sur cette question en disant que lors des entretiens préliminaires, l'analyste s'engage de son propre rapport à l'inconscient d'une part mais aussi repère et se réfère aux processus structuraux qu'il a à affronter au départ. Car le passage au divan n'est pas chose anodine : « Ce n'est pas dans l'amour, mais

dans le fait de repérer que le transfert est en place, d'où invitation au divan. » Il ne s'agit donc pas d'aimer son analyste ou inversement son analysant, mais plutôt de repérer un lien transférentiel qui va permettre d'écouter, d'entendre et de laisser exprimer un désir ; repérage qui doit se faire dans les formations de l'inconscient et dans le mi-dire du sujet.

Pour sa part, M. Patris parle du transfert anticipé qu'on peut rencontrer dans certains cas. Certains patients viennent en consultation avec une forme de transfert qui risque de barrer le chemin à un travail analytique. On ne peut pas maîtriser le temps que cela va prendre : cela peut s'exprimer dès le premier entretien et durer tout le long des entretiens préliminaires. En effet, et comme on vient de le voir, l'analyste est invité à travailler avec son patient sur la face du lien transférentiel que manifeste ce dernier. M. Patris parle de cette « marge de confiance » qui va permettre quelque part une dynamique du lien et de la relation. C'est dans le cadre des entretiens préliminaires que cela va se passer et grâce à l'espace-temps laissé à la parole du sujet. Il faut donc toujours aller au-delà de ce qui est donné au premier plan car, en psychanalyse, on travaille sur des glissements permanents au sein de la même structure. Et c'est à ce niveau, nous dit M. Patris, qu'il faut poser des questions, manifester sa curiosité et s'octroyer le temps d'éprouver les niveaux structuraux du patient. C'est cela même qui se trouve à l'origine de mouvements surprenants et des transformations qui se produisent au cours du travail analytique. M. Patris cite à ce sujet L. Israël : « Si on n'était pas surpris par ce qui advenait dans une psychanalyse, ce métier serait mortel. »

M. Patris insiste enfin sur la dimension pédagogique des entretiens préliminaires, car ils sont, dit-il, « un outil de repérage et de sélection ». Ces outils vont nous permettre d'aborder et d'approcher la parole du sujet dans le cadre de ces entretiens où on ne fait pas à proprement parler de psychanalyse. C'est pour cela d'ailleurs qu'il insiste sur le fait de faire entendre aux débutants que la clinique, quoi qu'il arrive, reste toujours de l'ordre des entretiens préliminaires en tant qu'il faudra préserver tout au long du travail analytique cette ouverture et cette capacité de repérage.

Quant à A. Michels, il lie la question de la pratique de l'analyste à deux points : celui de la singularité et celui de la règle fondamentale. Sans reprendre tout ce qui a été dit et déjà avancé dans cet écrit, nous évoquerons ici quelques points qui sont en étroite liaison avec la question de la pratique. Ainsi, il insiste sur la nécessité de formuler la règle fondamentale qui stipule de dire tout ce qui passe par la tête de celui qui parle. Il cite à ce sujet Freud qui a écrit dans son article « Sur l'engagement du traitement » : « La

règle fondamentale, il est indispensable de la formuler dès le début. » Aussi, les entretiens préliminaires ont pour fonction d'introduire un processus temporel et pour permettre d'entendre quelque chose de la demande. Pour lui, une analyse débute sur un « non savoir », car les patients tout comme l'analyste ne peuvent savoir combien de temps cela va prendre, ni comment cela va se dérouler. Cela pose la question de la méthode, de la fin d'analyse, et c'est là que se situe l'articulation entre la fin de la cure et les entretiens préliminaires. C'est à travers les manifestations de la singularité du sujet et sa prise dans le langage que l'analyste doit repérer les différents faisceaux de jouissance qui tiennent le sujet. Cette singularité va se négocier aussi bien au début qu'à la fin de la cure analytique. A. Michels pointe également la question du désir d'apprendre des analystes, dimension qu'il faut garder vivante et active. Freud a toujours défendu l'exigence de réinventer la psychanalyse à chaque cas, ce qui pousse à réinventer le dispositif analytique lui-même. Cela exige également de revenir sur ses propres débuts et de ré-interroger son propre parcours, condition essentielle pour assurer une démarche éthique. A. Michels souligne également la forte présence de deux expressions chez Freud et qui, selon lui, doivent accompagner l'annonce de la règle fondamentale par l'analyste ; il s'agit de « sans critiquer » et « la pleine sincérité ». Cela pose la question de la méthode et montre que la règle fondamentale est ce qui se base sur ces deux notions qui, en fin de compte, conditionnent la possibilité de réfléchir sur ce qui se dit.

Cela n'est pas sans lien avec la question de la formation de l'analyste qui consiste, pour A. Michels, à faire deux analyses de contrôle et d'avoir su en référer à un tiers, et c'est à cet endroit qu'apparaît ce positionnement d'apprenti permanent et qui fait qu'à chaque fois se rejoue le devenir analyste et qu'à chaque fois se réinvente le dispositif analytique. Par ailleurs, pour A. Michels, le devenir analyste se pose toujours en lien avec le temps, les différentes expériences de la demande et la question du « non savoir » : l'important est de rendre opérant ce « non savoir » par rapport à la demande qui elle, se forme, en général, dès le début.

Pour finir, A. Michels revient sur l'articulation solide qui existe entre la formulation de la règle fondamentale et les mises en accord qui peuvent porter sur l'argent, le temps, le dire, le savoir et le non savoir du patient... tout cela capitonné en premier lieu par le désir de l'analyste qui lui, va permettre en quelque sorte l'expression du désir de l'analysant. Ainsi, les entretiens préliminaires sont ce cadre temporel qui va permettre ces mises en accord et par là même le début d'un nouveau mouvement.

Avec S. Lévy, c'est, entre autres, la question de l'enfant et des entretiens préliminaires dans la clinique des enfants qui a été abordée à travers les notes écrites par Lacan à J. Aubry sous le même titre : « Notes à J. Aubry »⁹. Après avoir rappelé l'historique de ces notes, S. Lévy pose la question de la pratique de l'analyste sous l'angle de la relation existant entre le couple parental et l'enfant. Ce dernier serait le symptôme du couple parental. Dans le cadre de cette clinique, les entretiens préliminaires qui concernent aussi bien l'enfant que ses parents ont un statut particulier : la demande ne se présente pas de la même manière. Dans sa pratique hospitalière et institutionnelle, J. Aubry a radicalement changé le statut des signifiants « enfant » et « enfant malade ». Elle s'est basée sur ce que Lacan a avancé dans une de ces notes, c'est-à-dire que dans le lien mère-enfant, ce dernier peut être investi comme objet du fantasme de la mère, élément qui peut ressortir dès les entretiens préliminaires et auquel l'analyste doit faire attention. En effet, c'est J. Aubry qui, au début des années 1960, a fait la découverte de la détresse de l'enfant qui, elle, renvoie à la carence de soins maternels, comme la carence de parole ou d'attention. Elle précise qu'il faut distinguer cette carence des effets de la séparation qui, eux, sont de l'ordre du traumatisme. A ce niveau, Lacan parle du lien au manque, que Freud a nommé la *Hilfflosigkeit*. En effet, Lacan insiste sur la différence entre l'identification de l'enfant au symptôme parental d'un côté et à l'objet du fantasme de la mère de l'autre. Dans le premier cas, il précise que le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. Il se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité du couple familial. L'analyste est alors censé prendre le symptôme comme une réponse au couple parental et orienter à partir de ce point son engagement.

L. Razon part du postulat d'aller « A la recherche du sujet perdu » pour nous dire que la question de la pratique analytique est celle qui présuppose l'existence d'un sujet de l'inconscient. Elle se réfère à M. Mannoni pour qui « le sujet est toujours là », même dans la psychose de l'enfant ou chez l'enfant débile. D'ailleurs, c'est cette affirmation qui va lui permettre, à elle en tant que praticienne, « d'aller direct dans son travail analytique ». Selon elle, le symptôme est un frein pour le travail et l'analyste est invité à dépasser cette question du symptôme. Elle parle également de son amour pour ses patients : elle dit qu'elle les aime suffisamment et que, même si cet amour peut représenter une limitation, c'est aussi ce qui pousse à avancer dans la pratique. L'analyste praticien doit accueillir le sujet psychotique comme sujet perdu en manque de devenir. Elle parle en termes de « restitution d'une place, un lieu pour vivre, une identité ». Car c'est cela même qui va lui permettre d'initier le sujet.

L. Razon rapporte que le mot d'ordre du travail de M. Mannoni est le désir et non le diplôme universitaire. Pour elle, l'analyste a à déchiffrer la folie comme une différence qui n'exclut jamais la question du sujet parlant. De plus, la psychose ne relève pas de la pathologie mentale mais devient elle-même une structure. Pour sa pratique, M. Mannoni opte pour l'inconfort de l'inconscient et de la folie, car cela provoque la réanimation de la pulsion et son resurgissement. Autrement dit, la pratique analytique consiste à aller déloger le sujet de cet inconfort et la tranquillité mortifère dans laquelle il (s')est installé. L'enfant a d'abord besoin de se voir d'une façon non mutilante afin qu'il puisse se constituer. De plus, le fou et le langage fou contiennent une vérité et c'est donc à l'analyste de comprendre ce langage. En effet, il incombe au psychanalyste de passer par l'inconscient pour accéder au sujet, et — pourquoi pas ? — passer par l'inconscient des parents.

En dernier lieu, et à l'instar des autres intervenants, L. Razon rappelle que le positionnement d'un analyste est ce qui relève de son histoire, de sa formation, de ses repères, de sa singularité et de son rapport à l'Autre. C'est cela même qui se trouve en amont des entretiens préliminaires et de ce qu'est une analyse et la pratique analytique.

P. Müller, quant à lui, aborde la question de la pratique de l'analyste à travers celle du lien entre la demande du patient et l'ouverture sur l'inconscient. Il évoque également la question de la rencontre et son statut : « Quand a-t-on affaire à une rencontre ? ». Et aussi, faudrait-il parler d'entretiens préliminaires ou de rencontres préliminaires ? Pour développer son questionnement, P. Müller part de quatre points interdépendants : le référent, le relationnel, la demande et l'écoute. La rencontre peut évoquer plusieurs choses : fantasme, hasard, mutisme etc. ; l'essentiel est d'y repérer le symbolique. Il cite à ce propos L. Israël qui, dans son intervention « Sur la rencontre symbolique », lors d'un congrès à Heidelberg en 1980, a dit : « Le symbolique c'est tout ce qui, dans la psyché humaine, va relier les humains entre eux. » C'est donc par la parole que ce repérage va pouvoir se faire à condition qu'il y ait une écoute. Toutefois, le psychanalyste praticien ne doit pas ignorer que dans la parole il y a toujours de l'insaisissable ; il s'agit là d'une première absence qui est inhérente au langage. La deuxième absence consiste dans le fait qu'on ne peut rien savoir de ce qui se passe dans la tête de celui qu'on a en face ; d'où l'intervention de cette dimension du symbolique pour assurer la cohésion. C'est ce qui va permettre d'établir une relation, puisque les participants à la rencontre sont liés au et par le symbolique. Du fait de ces absences, les questions vont continuer à se poser, relançant ainsi le travail analytique. C'est tout à fait l'inverse

des différentes thérapies modernes qui cherchent justement, comme dit plus haut, à apporter *La réponse*.

Autre point sur lequel insiste P. Müller, est celui du désir. Il précise qu'il faut distinguer le désir d'être analyste du désir d'analyste. C'est ce dernier qui va permettre au praticien d'introduire, par ses interventions et ses interprétations, quelque chose de l'ordre de la prise de parole chez l'analysant. Cela renseigne également et indirectement, sur la relation de l'analyste lui-même à la parole ; autrement dit sur ses références, sa formation, sa manière de s'engager dans une telle aventure, etc. P. Müller parle en termes de « la propre *Spaltung* » de l'analyste qu'il investit dans son engagement. Ce sont ces données, ces bases, ces précisions et recommandations qui constituent le cadre d'une pratique psychanalytique basée sur « ce qui est et non sur ce qui doit être ».

Ainsi, cette journée de travail aura permis à chacun de revoir son propre point de vue quant à la cure et à la pratique analytique. Pour les praticiens cela aura été l'occasion d'effectuer un retour et une révision, voire un contrôle ou une remise en question de leur propre engagement. Pour ceux qui, de leur côté, sont en formation, cela a dû leur permettre d'aborder la pensée du dispositif de la cure d'une part, et d'autre part de profiter d'un nouvel apport articulant la théorie à la pratique.

En effet, c'était une journée de réflexion sur le devenir de la psychanalyse à partir de ses bases et de son actualité, démarche nécessaire pour assurer une pratique éthique. On l'aura bien entendu, la question du rapport particulier et subjectif à l'inconscient est ce qui cadre et balise la pratique de chacun en investissant son propre désir. C'est aussi cela qui ouvre sur la notion du rapport aux différents concepts.

Pour finir, cette journée nous aura également permis de saisir, un tant soit peu, que la psychanalyse et la pratique psychanalytique sont ce qui, en fin de compte, ne cesse d'échapper et qui, justement, doit continuer à échapper.

¹ S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1998.

² Nous voulons introduire ici un point qui sera davantage développé par la suite : l'idée d'« énonciation de la règle fondamentale » implique, en plus du fait que de manière générale la règle fondamentale supporte le dispositif analytique, les protagonistes de la situation : l'analyste dont le mode d'énonciation traduit la mise en rapport de la règle à une situation toujours particulière à chaque analysant, et traduit son propre rapport à l'inconscient et à l'expérience analytique.

³ S. Freud et J. Breuer (1895), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF.

⁴ S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF.

⁵ C'est une interprétation soutenue notamment par A. Rondepierre dans une intervention faite en 1986, « Concept essentiel de la règle fondamentale de l'analyse freudienne » : l'*Einfall* — le « quoiqu'il vienne » — à partir de sa lecture de la question de l'*Einfall* dans le *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

⁶ J. Lacan (1969), « Note sur l'enfant », in *Autres écrits*, Paris, Seuil.

⁷ S. Freud (1913), « Sur l'engagement du traitement », *Œuvres complètes*, 12, Paris, PUF, 2005.

⁸ Ces deux citations sont reprises dans un article de J.-J. Barreau, « La règle fondamentale et le désir d'analyse », où, reprenant la thèse de son ouvrage *Freud et la métaphore ferroviaire*, il développe l'idée que l'énonciation de la règle fondamentale chez Freud prend la forme d'une invitation au voyage associée à une invitation transgressive au plaisir de voir et au désir de savoir, sachant le lien étroit entre la pulsion scopique et la pulsion de savoir. Mais le dispositif de la cure basé sur l'« écoute » de la description du paysage n'ouvre donc pas sur la conceptualisation du visible, de la vision, l'ordre d'une *Weltanschauung*, mais de la conceptualisation d'un visuel qui « s'arrache du visible comme sa forme non spéculaire, irruptive, traumatique et processuelle » qui débouche pour lui sur une théorie freudienne de la figurabilité. Il est intéressant de noter ici la parenté ou la proximité entre cette « esthétique » de l'inconscient comme incidence, avec celle que Lacan développera essentiellement à partir du *Séminaire XI*. On n'est pas là dans une esthétique ou dans une métaphore archéologique telle qu'elle apparaît peut-être à d'autres endroits chez Freud et souvent dans le discours, ou dans certaines interprétations ou approches de la cure psychanalytique. Les deux citations se trouvent respectivement : celle de Freud dans « Le motif du choix des coffrets », *Œuvres complètes*, 12, Paris, PUF, 2005 ; celle de Granoff dans *Filiations*, « L'avenir du complexe d'Œdipe », Paris, Gallimard 2001.

⁹ J. Lacan, *op.cit.*

Analuein : un point de situation

Joël Fritschy

Réflexions présentées lors du séminaire d'été de la F.E.D.E.P.S.Y. fin août 2010. Il s'agissait d'évoquer une sorte d'état des lieux quant à l'histoire des publications strasbourgeoises et d'ouvrir de nouvelles perspectives pour Analuein.

Je vais dire quelques mots d'*Analuein*, de cette publication dont la fonction mérite certainement d'être spécifiée dans l'organigramme de la F.E.D.E.P.S.Y., notamment au sein du G.E.P. où elle s'inscrit sous le volet « publication », les deux autres volets étant le département des activités et le département des formations. La question étant déjà, à partir de là, l'articulation entre les différents volets car ils ne fonctionnent pas de manière autonome. J'y reviendrai tout à l'heure.

Mais j'aimerais tout d'abord dire en quoi la question des publications constitue sans aucun doute un fil rouge quant à la concrétisation, la création d'une institution analytique à partir de Strasbourg et notamment après la dissolution de l'E.L.P. On pourrait, à partir de la question des publications, écrire une histoire du mouvement psychanalytique voire une histoire des institutions analytiques à partir des publications et de la place qu'elles leur confèrent.

Vous savez que Freud accordait une place éminente à l'édition et à la diffusion de l'écrit psychanalytique. Le *Verlag* créé en 1920, la maison d'édition son enfant chéri, était selon lui « le plus important organe de notre mouvement, plus vital même que les polycliniques » (cf. lettre à Eitingon). Nombre de livres de Freud, de textes, d'articles parus dans des revues ne seraient pas venus à notre connaissance sans le soutien du *Verlag*. Il reste, comme je l'ai dit, qu'on pourrait suivre toute l'histoire du freudisme avec ses conflits, ses dissensions, ses scissions, ses conflits de personnes sans lien avec l'analyse si ce n'est des liens transférentiels qui se brisent, à travers ses publications, et cela va du *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* (1908, premier organe de publication), en passant par le *Zentralblatt, la Zeitschrift* et jusqu'à *l'International Journal of Psychoanalysis*.

Cette constatation vaut bien entendu et parfois sous un angle très peu analytique également pour les publications issues du champ lacanien, et Strasbourg n'y échappe pas moins. Je ne vais pas refaire l'historique du mouvement psychanalytique strasbourgeois, mais différentes publications ont scandé cette histoire, depuis l'EFP'Est jusqu'à *Poinçon* (qui s'est constitué au moment de la dissolution) ; *Le Feuillet* dirigé par G.-H. Melenotte et Ch. Hoffmann lors de la préparation du congrès de la Convention psychanalytique sur « Le rêve »,

Le Curieux rattaché à la B.R.F.L. qui constituait une poussée supplémentaire vers la création d'une institution psychanalytique, et bien sûr la revue *Apertura*, revue internationale qui selon le vœu et le pari de ses co-directeurs, J.-R. Freymann et A. Michels, ne devait être rattachée à aucune institution. *Apertura* constituait et constitue toujours une sorte de modèle de référence, eu égard au contenu de cette publication — le premier volume portait sur « la Règle fondamentale », donc c'était bien parti — et sa large diffusion (2000 exemplaires pour le premier numéro). *Le Feuillet* et *Le Curieux* ayant un pouvoir de diffusion plus local, interne par rapport au mouvement associatif ou fédératif (ultérieurement) en train de se constituer.

Contrairement à *Apertura*, ces deux publications se situaient dans une dimension qu'on peut qualifier d'artisanale. *Analuein* a et garde cette dimension artisanale même si du préfixe « art » nous tâchons de donner à cette publication une forme et un contenu qui situe également la psychanalyse du côté de l'art ou plus précisément dans l'entre-deux d'une double référence, entre l'art et la science, voire — mais c'est là un idéal difficilement atteignable — une publication qui serait elle-même un objet d'art. Mais restons modestes, nous n'en sommes pas là !

En même temps que la F.E.D.E.P.S.Y. devenait O.N.G. (décembre 2002), puis O.I.N.G. (mai 2003) auprès du Conseil de l'Europe, cette publication auparavant dénommée *Le Journal* — il m'a semblé qu'une publication fût-elle interne ne pouvait pas simplement se dénommer *Le Journal* — a donc pris un nom, un nom quelque peu imprononçable : *Analuein*. Un nom pris dans une surdétermination, un souvenir de lecture, la postface de François Gantheret au livre de Charlotte Berardt, *Rêver sous le III^e Reich* où il évoque la figure de Pénélope et le verbe *analuein* par lequel Homère désigne son geste de tisser, détisser, nouer, dénouer la nuit, la tapisserie montée le jour. N'en va-t-il pas de même, la psychanalyse n'ayant pas valeur de science exacte, de remettre toujours sur le métier le grand œuvre à partir duquel Freud invente un nouveau discours ? C'est donc à partir de cette double référence, la question du totalitarisme nazi et la figure féminine de Pénélope que ce nom, peu euphonique, a été choisi.

Cette publication paraît deux fois l'an. Outre les comptes rendus des assemblées générales et les annonces des activités des membres de la

F.E.D.E.P.S.Y. en automne, nous avons essayé au niveau du comité de rédaction qui s'est constitué il y a environ deux ans en cartel de lecture, de structurer cette publication. Même si certaines rubriques se sont imposées dès le départ, d'autres sont apparues au fil des textes qui nous sont parvenus et nous ont alors permis de dégager un ensemble de rubriques qui reviennent d'un numéro à l'autre, rubriques qui correspondent à une certaine actualité de la psychanalyse et à la manière dont la F.E.D.E.P.S.Y. tâche de se positionner au regard de cette actualité.

Une première rubrique qui n'est pas apparue tout de suite sous cet intitulé — mais elle s'est imposée de fait, sans s'inscrire dans une véritable continuité —, est la rubrique « Psychanalyse et politique ». Elle a permis de rendre compte à différentes reprises du travail mené au sein de la Commission Européenne, notamment la publication des actes du congrès de novembre 2003, « Les nouveaux enjeux de la psychanalyse : Subversion et conflictualité », et un numéro spécial préparatoire au congrès de décembre 2008 sur « La clinique de la dés-humanisation ». Il y aurait bien sûr beaucoup de choses à dire au sujet de cette rubrique, mais il s'agissait notamment au moment où la F.E.D.E.P.S.Y. est devenue O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe, d'ouvrir un questionnement par rapport au champ politique. A la fois des rapports de la psychanalyse à la politique, d'une politique de la psychanalyse ou des politiques à mettre en œuvre à son sujet et plus fondamentalement des rapports de la psychanalyse au politique, le politique, qui n'est pas la même chose mais qui sur le fond nous renvoie à la question de l'armature politique de la F.E.D.E.P.S.Y. Et qu'est-ce qui peut être constitutif de cette armature ?

« Psychanalyse en extension ». Cette rubrique concerne principalement les rapports de la psychanalyse au champ de la culture en général et à l'art en particulier : le théâtre, le cinéma, la peinture. A ce propos, nous avons publié deux textes de P. Jamet dans *Analuein* : l'un sur « *Le Conte d'Hiver* de Shakespeare » (n° 12) et l'autre sur le thème des enfants soldats (n° 13). Récemment, nous avons eu une contribution très intéressante et originale, d'une ouverture possible du questionnement analytique vers le domaine de l'architecture. Je rappelle que cette question de l'extension a commencé à se poser très tôt, dès lors que le mouvement analytique a commencé à s'organiser et lorsqu'il s'est agi, par-delà la recherche clinique et sa conceptualisation, d'ouvrir la réflexion analytique en direction du profane, et c'est notamment par le biais de la revue *Imago* (1972) que cet axe de recherche s'est dessiné. Le paradoxe de cette rubrique est qu'elle soit principalement soutenue par quelqu'un qui ne fait pas partie de la F.E.D.E.P.S.Y., que nous ne connaissons pas autrement que par le téléphone et les mails que nous échangeons, Laurence Joseph

pour la nommer, qui nous adresse régulièrement et maintenant depuis plusieurs années des textes. Cette participation nous apparaît un peu comme quelque chose qui fait symptôme par rapport à cette publication, et sans doute est-ce la raison pour laquelle nous lui avons proposé de faire partie du comité de rédaction. C'est notre petit acting out à nous...

Il y a une rubrique qui revient de manière régulière, quasiment soutenue d'un numéro à l'autre, et c'est la rubrique « La psychanalyse dans son histoire ». Elle consiste en la reprise — qui en tant que telle n'a rien d'original — de textes anciens, rares, oubliés, glanés ici ou là. Le problème est que cette rubrique ne constitue pas un creuset à partir duquel pourrait être mené une réflexion sur l'histoire du mouvement analytique voire son commentaire continu. D'un autre point de vue, cette rubrique pourrait aussi servir dans le cadre de traductions d'articles : je pense notamment aux contributions de chercheurs allemands et anglais qui ne sont d'ailleurs pas forcément analystes et qui, sur ces questions d'histoire, sont très à la pointe. Il me semble qu'il y a là, sur ce point, l'idée d'un échec, tout au moins en France, quant à une relève historique de la psychanalyse, telle que l'université aurait pu en soutenir l'intérêt à travers la nécessaire formation d'étudiants dans cette discipline (cf. Centre européen des archives de la psychanalyse).

« L'enfant et la psychanalyse » est une autre rubrique que nous avons ouverte récemment. Nous avons choisi ce titre comme la proposition d'un vis-à-vis singulier entre l'enfant et la psychanalyse : plutôt ce titre que la « psychanalyse de l'enfant » ou la « psychanalyse d'enfants ». Cette rubrique ouvre en quelque sorte à un rêve d'avenir de la psychanalyse pour la psychanalyse, une rubrique pouvant, dans le cadre d'un département créé avec des praticiens concernés, mettre à l'épreuve de notre institution, la formation, la place, la fonction, la spécificité de la pratique analytique avec l'enfant, que ce soit dans le cadre privé ou au niveau des institutions en charge de l'enfance. Je pense notamment à la pédopsychiatrie où la référence analytique perd progressivement du terrain au profit d'une folie classificatrice sans aucun intérêt sinon que de brouiller les repères cliniques.

Cela m'amène à la rubrique « Psychanalyse et psychiatrie ». Cette rubrique s'inscrit dans une dimension diachronique et synchronique. En dépit des ramifications, des liens étroits mais non exclusifs entre psychiatrie et psychanalyse, il est question d'interroger un lien qui est à la fois de l'ordre du contingent et du nécessaire.

Le contingent, on peut l'évoquer à partir de la rencontre de Freud avec l'hystérie, rencontre dont il

n'y a pas lieu d'oublier la dimension libérale — hors institution —, l'hystérie qui selon une étymologie signifie « après coup » avant d'évoquer « utérus ». Donc « névrose de l'après coup », pierre de Rosette de l'invention freudienne qui a conduit Freud à écrire la *Traumdeutung*.

Le nécessaire, on peut l'évoquer à partir d'un constat, d'un état des lieux, issu d'une forme de cohabitation et qui concerne principalement l'institution psychiatrique. Quelle est la situation de la psychiatrie aujourd'hui ? Est-ce que la psychiatrie appartient encore aux psychiatres ? Est-ce qu'elle n'est pas en train, et de plus en plus, d'appartenir à l'industrie pharmaceutique (enfin ça fait déjà un moment), aux politiques — voire l'instrumentalisation idéologique dont la psychose a fait l'objet —, aux économistes de la santé, au management, somme toute des discours qui d'une manière ou d'une autre émanent du discours de l'université. On peut en tout état de cause, au regard de la situation actuelle de la psychiatrie, des différents temps qui scandent son histoire, des modèles théorico-cliniques auxquels elle se réfère, s'interroger sur ce que la psychanalyse a apporté à ce champ, ce qu'elle continue de lui apporter, ce qu'elle est encore susceptible de lui apporter.

« Echos de séminaires, formations et colloques ». Paradoxalement, cette rubrique qui devrait être la plus en phase avec la fonction de cette publication interne, dans sa visée de rendre compte du travail qui s'effectue au sein de la F.E.D.E.P.S.Y., est la rubrique qui fait le plus de difficultés. Je n'ai pas procédé au pointage précis, obsessionnel de cette rubrique. Mais je dirais que sur le fond, au regard de la diversité des propositions de travail qui sont

publiées chaque année, selon les régions, voire selon les pays, les échos relatifs au travail qui s'effectue dans les séminaires sont relativement faibles. Il en va de même en ce qui concerne les formations, sauf pour le dernier numéro en hommage à Cathie Neunreuther qui nous a paru être un tournant, comme la marque d'un nouvel élan, d'un nouvel engagement.

Enfin la rubrique « Le lecteur interprète » est consacrée à la lecture, au commentaire critique d'ouvrages de psychanalyse ou intéressant cette discipline. Le champ de l'édition est certes riche en parution d'ouvrages et j'en fais moi-même la recension dans une rubrique intitulée « Nouveautés en librairie », mais force est de constater que peu de plumes se risquent à cet exercice de lectures commentées.

Pour conclure je dirais qu'au final, le bilan me paraît assez contrasté. Malgré les intentions de départ, les vœux, souhaits, désirs, l'engagement des uns et des autres, je ne suis pas sûr que le modèle d'une invention collective ait prévalu. C'est bien ça la difficulté, l'écueil, de mettre le maximum de gens au travail, ce qui ne veut pas dire que chacun ne travaille pas dans son coin. Mais il apparaît qu'*Analuein* ne fonctionne pas de manière automatique ou dans une automaticité comme lieu d'adresse. Cependant l'outil se développe et est perfectible, en fonction des moyens que nous allons nous donner pour le rendre encore plus intéressant. A la fois, quelque chose a pris mais pas de la manière la plus satisfaisante qui soit ; quelque chose est en train de prendre mais nécessite un autre ou un nouveau tour discursif dont il appartient à chacun de prendre la mesure.

Le lecteur interprète

Winnicott avec Lacan, sous la direction de **Catherine et Alain Vanier**
Ed. Hermann, 2010

Winnicott et Lacan, deux hommes, deux figures de la psychanalyse, deux créateurs d'une approche théorique et d'une pratique qui continue à faire des disciples. Ce livre issu d'un colloque nous propose, à travers leurs descendants faisant lien de parole et de pensée entre eux, un dialogue inédit à la lisière de deux théorisations dont les seuls objectifs se résument à tenter de saisir ce qui fait naître le sujet à lui-même et à travailler les lieux du soin de sa souffrance. Le discours et le vocable diffèrent, les ancrages également : l'un centre sa théorie principalement sur la question maternelle, l'autre sous l'angle de la fonction paternelle. Les conséquences mènent à un mode d'approche de la psychanalyse spécifique et singulier, où se dévoilent des divergences mais surtout des complémentarités. Entre le *so British* et le *so Frenchy*, deux écoles se respectent, deux hommes nouent dès le début des années 1950 une modeste correspondance et surtout se nourrissent de la pensée de l'autre éclairant leur propre perspective. Certains concepts se font écho et s'élaborent l'un de l'autre pour grandir sur leur chemin respectif. Ainsi, l'objet transitionnel chez Winnicott prend la forme de l'objet *a* chez Lacan. L'objet transitionnel n'est pas l'objet *a* de Lacan, Lacan s'y intéresse non pas dans son lien à la mère et au processus d'autonomisation mais en ce qu'il peut contenir de la question de la jouissance. Celui-ci dira qu'il a trouvé l'objet *a* dans l'objet transitionnel, tout comme Winnicott souligne combien il fut influencé dans ses écrits concernant le regard de la mère comme premier miroir dans lequel l'enfant peut advenir et se représenter à lui-même, par la question du miroir de Lacan. Devenus différents, principalement dans la manière de mener la cure, mais même passion pour découvrir ce qui résonne au plus juste de l'univers de l'*infans*, de la relation à la mère, au monde ou au grand Autre.

Puisqu'il faut bien partir d'une parole comme point d'ancrage pour accéder à la rencontre de l'autre et accéder au dialogue, chaque auteur de cet ouvrage part de son lieu de référence pour nous proposer soit une comparaison, soit une lecture en parallèle d'un point théorique, soit une opposition conceptuelle, soit encore, une approche de la clinique : la leur (dans sa prolongation des enseignements), ou une relecture de celle de Winnicott principalement (la

petite Piggie). Au fil des pages, nous naviguons constamment entre quatre pôles : celui de Winnicott, celui de Lacan, celui de l'auteur et celui de l'aire intermédiaire. Ce livre nous montre différentes portes d'entrée, c'est un jeu de miroirs, miroirs déformants, miroirs où l'on se reconnaît dans une différence, une métamorphose. Nous avons un découpage du livre qui nous permet d'avoir un cadrage sur les points fondamentaux : le bébé dans la psychanalyse ; la psychanalyse d'enfants à partir de Lacan et Winnicott, pratique et éthique ; Winnicott et Lacan : un débat épistémologique ; et pour conclure : pour une politique de la psychanalyse.

Ce qui donne une valeur incontournable à ce livre, c'est cette densité des écrits restituant la densité de ces deux hommes, par conséquent je ne peux dans un compte rendu que me restreindre à donner quelques grandes lignes, furtives.

Nous redécouvrons en chacune de ces figures de proue combien la psychanalyse est affaire de création, d'une création nouant les apports tout autant que les lacunes des prédécesseurs à ses propres repères et convictions. La pensée se nourrit dans cet espace de dialogue avec des autres en lien ou en contradiction d'approches. Tout est complémentarité, mais tout ne s'emboîte pas aussi bien que les différentes pièces d'un puzzle ; les pièces peuvent bien s'emboîter pour l'un mais pas pour l'autre, car le fond du puzzle n'est pas tout à fait le même du fait de ces miroirs déformants systématiquement. Que se soit par la parole ou par un *holding*, tout ce qui porte un sujet présent en l'autre, fait advenir un sujet en construction. La conceptualisation du grand Autre, comme ouverture à l'autre, ou la dimension affective comme manière de s'ouvrir à l'autre, toutes ces données différentes dans leur conceptualisation visent à une même compréhension du sujet. A chacun ses mots porteurs.

1. Entre un débat épistémologique et une analyse comparative jonglant entre les concepts de l'un et de l'autre, la théorie est visitée et revisitée, versus Winnicott et versus Lacan. Ainsi, le jeu, le symbole, le *self*, mais surtout le stade du miroir et la figure du père sont autant de lieux fondamentaux explorés dans la rigueur des auteurs. La question du miroir détermine le devenir de l'émergence du sujet, sa naissance à lui-même, à la différenciation et à la médiation.

Winnicott décrit un système à double direction fonctionnant dès la naissance et impliquant autant le regard de la mère que celui qui se construit avec. Ainsi, le précurseur du stade du miroir est ce que le bébé voit de ce que sa mère lui renvoie de lui-même. Lacan, lui, décrit un « stade », un moment du développement psychique de l'enfant, mais aussi une « fonction », une « structure », qui révèle les relations d'aliénation que le moi entretient avec son image, situant d'emblée l'instance du moi « dans une médiation par le désir de l'autre » (J.-F. Rabain). Quel que soit le miroir, les conceptions de Winnicott et de Lacan se font écho, s'articulent l'une à l'autre, bien que faire de la question du miroir la construction d'un lien à l'autre ou un stade structurant ouvre à des devenir conceptuels radicalement différents.

Lacan fait du père une figure centrale de sa théorie mais cela ne l'empêche nullement de souligner que cette place est dépendante de la fonction maternelle, c'est-à-dire de la place que celle-ci peut lui donner. Chez Winnicott, cette figure prend les traits non seulement d'une mère contenant une référence aux fonctions symboliques du père mais surtout celle de servir « de contenant sécurisant à la mère, laquelle l'esprit tranquille, soutiendrait à son tour l'enfant » (Claude Boukobza, p. 104).

Chacun montre finalement que c'est d'une trajectoire individuelle associée à une interaction inconsciente des places entre les parents dont dépend la naissance d'un sujet. Que cette complexité ne se joue pas exclusivement dans le lien mère-enfant mais dans des enjeux inconscients précédant sa naissance. Dans cette articulation entre deux auteurs sur la question du père, Sylvia Lippi ose un parallèle pertinent : « Le jeu et le père sont avant tout des lieux : des espaces symboliques, ou encore, des espaces potentiels » (p. 167) Espace de tiercéité, donnant accès à la construction du sujet dans un lien au symbolique, au désir, à la perte et à la loi. Simplement l'un passe par l'expérience de la satisfaction nécessaire et l'autre met l'accent sur celle de la perte nécessaire, pour y entrer.

2. Winnicott et Lacan partent de leur pratique pour une élaboration théorique. La manière de mener la cure diffère radicalement entre eux sur certains points ; en effet, partir de l'objet ou du sujet ouvre à un axe de travail et de rencontre au patient différent, modifiant l'approche de l'inconscient et des enjeux transférentiels.

Migrer d'un point de départ distinct mais non divergeant quant au but de la cure, mène à un affinement théorique pouvant nous paraître éloignés si l'on ne parle pas leur langage. Ce qui singularise cet ouvrage c'est que les auteurs de ce livre se font traducteurs en osant parfois des parallèles se

révélant des plus pertinents. Par exemple Hardy développe la pratique du *squiggle play* de Winnicott, c'est-à-dire du gribouillage auquel l'analyste s'associe au mouvement de l'enfant et ouvre par là, non seulement un espace de rencontre où deux transferts se côtoient, mais permet également au travail des libres associations de se réaliser dans une dimension fantasmatique. Dans cette dynamique, l'auteur articule le nœud borroméen de Lacan, en identifiant les fonctions et places du réel, imaginaire et symbolique puisque inévitablement l'enfant, par ce jeu, accède et parcourt successivement ces trois temps.

Dans la manière de mener la cure Winnicott insiste sur la place créatrice de l'analyste en considérant l'espace de transfert aux mêmes enjeux que l'espace transitionnel de la rencontre. Il sera ainsi plus apte à des actes, enfin à ce que la conception lacanienne mettrait sous cette appellation, alors que pour Winnicott, il s'agit de jouer en acte ce qui relève de la question de la régression. De plus, Winnicott définit clairement sa place d'analyste, du lieu d'une place maternante en lui, constitutif d'un cheminement réparateur. Il se positionne comme analyste dans une identification à ce qu'il pense être de « la mère dans une fonction suffisamment bonne » de construction du lien à l'enfant. Il n'hésite pas à dire qu'il prend la place d'une mère, parlant de sollicitude « *concern* », afin de se rendre au lieu de souffrance du sujet ; mettant par conséquent en acte et en relation symbolique, les concepts de *holding* et de *handing* lorsque la défaillance fut trop massive. Winnicott avait une manière particulière d'intervenir et de mener la cure, très présent, trop pour certains.

Ce qui rend la lecture vivante et dynamique dans ce livre, c'est le parcours de cure ou même d'analyse d'analyses de Winnicott. La question pour les uns comme pour les autres consiste à interroger ce qui est opérant dans une démarche analytique. Puisque l'éthique demeure toujours celle du sujet et de son écoute, alors la question de la pertinence s'éprouve dans la pratique et se questionne en ce lieu là exclusivement. Et comme le soulignait Lacan : « Une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer : c'est ce qu'on peut en déduire. » Restituer, c'est perdre, et il importe d'entendre cette perte pour comprendre son contenu. Paradoxe indispensable.

3. L'héritage de Winnicott comme celui de Lacan se traduisent dans ce livre par le questionnement et l'inventivité des analystes contemporains contextualisant leur rencontre avec les enfants avec l'époque actuelle et innovant des pistes de travail. Ainsi, par exemple, avec Brigitte Toscaïn nous découvrons sa manière de travailler en créant un espace spécifique basé tant sur la gestuelle mère-enfant articulée à la place langage. Par sa démarche elle nous livre comment sa pratique noue deux

approches théoriques. Marie-Christine Laznik nous plonge pratiquement dans sa peau d'analyste en rédigeant des cures d'enfants dans une lecture originale mettant en parallèle celle des deux conceptions, adjointe à la sienne. Catherine Vanier nous restitue combien les apports de Winnicott viennent interroger la question des bébés prématurés. Comment travailler le couple mère-enfant donnant existence à l'enfant dans un processus de rencontre, alors même que ce couple ne peut se soutenir des questions de *holding* et de *handing* dans leurs formes les plus traditionnelles ? « Comment éviter que le bébé prématuré ressente cette *primitive agony* dont parle Winnicott ? » (p. 66)

Chacun dans son style nous montre comment des aires communes entre différents contextes et approches peuvent mener à ce que la psychanalyse demeure toujours aussi vivante et créatrice.

4. Ainsi ce livre revisite, à la fois dans la rigueur et l'originalité, tous les recoins de ce qu'est la pratique analytique et la place de la théorie. Il nous amène à un re-questionnement intérieur, intime de notre positionnement singulier à être analyste.

Ce livre est aussi pour moi, à travers tous ces auteurs, une revendication de la légitimité de la psychanalyse. Maintenir vivante et innovante la pensée de Lacan et Winnicott est un éclairage de leur travail face à une psychanalyse malmenée actuellement dans le champ du soin où l'on néglige de plus en plus la réalité du patient en l'étouffant. Winnicott parlait de la réalité psychique du sujet pour soigner ; or aujourd'hui, certains tentent d'imposer une réalité par une manière normative d'être dans un rapport au monde. La société, pire encore, certains soignants entrent dans cette lignée, entretenant par conséquent de la souffrance et de la pathologie. Tout un pan du sujet est effacé à partir du moment où de ses trois mondes, l'un domine de manière écrasante. Pour tout analyste le sujet crée et construit sa réalité et l'analyse se réalise en ce lieu de rencontre où sujet, être de désir et parlêtre émergent car entendus par quelqu'un. Ainsi, ce livre est précieux, à la fois dans le foisonnement des approches, dans un lien entre le passé et le présent et dans un éclairage de ce qu'est la parole dans sa singularité et dans sa fonction vivante : celle de l'échange. Merci à tous ces orateurs du colloque et auteurs de ce livre, que je ne peux malheureusement citer tous dans ce compte rendu, pour ce dialogue, qui pour moi est un appel à poursuivre à d'autres débats.

Laure Razon

Michel Onfray, *Le crépuscule d'un idole. L'affabulation freudienne*
Grasset, 2010

La lecture du livre de Michel Onfray est moins fastidieuse qu'ennuyeuse, mais surtout pénible sur le plan des affects qu'il agit ou agite dans sa prose. Déjà l'illustration de couverture fait peur : une horreur marketing vaguement inspirée de Breughel, représentant un Freud vieillissant sur fond de rougeolements infernaux et de bestiaire fantastique.

Ce livre, on peut le lire de deux manières : soit l'entendre comme une causerie brillante à la manière quasi hypnotique dont la reçoit son public de l'université populaire de Caen où M. Onfray inscrit depuis 2002 sa recherche d'une « Contre-histoire de la philosophie » ; soit on le lit comme un canevas délirant, avec ses erreurs, ses contresens, ses omissions, ses raccourcis, ses interprétations tendancieuses de faits ou de faits de discours, ses ricanements, ses moqueries, sa mauvaise foi — cette mauvaise foi dont il prétend qu'elle traverse l'œuvre freudienne. Sa réflexion alterne les accusations visant à décrédibiliser Freud en tant que scientifique et partant la scientificité de la psychanalyse, et celles l'attaquant sous un jour plus personnel voire plus intime.

Onfray part d'un postulat quelque peu problématique selon lequel Freud est un philosophe. Davantage, puisqu'il n'en est pas à un paradoxe près, un philosophe qui haïrait les philosophes, ayant en son temps refoulé voire dénié les apports de Schopenhauer et de Nietzsche. C'est précisément avec l'auteur du *Gai Savoir* qu'il avance — deuxième postulat — que toute philosophie est l'auto-biographie déguisée de son auteur. Moyennant quoi, il s'engage dans une « philosophie nietzschéenne », rien de moins, en se mettant dans la peau d'un enquêteur — historien de surcroît — avec comme visée, en croisant la biographie et l'œuvre, de retracer la généalogie voire les fantasmes qui président à la naissance du mouvement psychanalytique afin d'établir la vérité vraie qui la fonde, à savoir une légende bâtie sur des oublis, des mensonges, des affabulations, des distorsions.

Ainsi dresse-t-il le portrait d'un Freud supposément jouisseur dont il décline différents qualificatifs : ambitieux, conquérant, psychorigide, dépressif, cocaïnomanie, superstitieux, cupide. Il va jusqu'à calculer avec « un ami comptable » (sic) le montant des honoraires d'une séance d'analyse chez Freud, montant qui passe de 415 € dans le livre à 450 € lorsque l'auteur est invité sur un plateau de télévision ! Onfray prétend aussi reconstituer la vie sexuelle de Freud, subodorant le piètre amant,

masturbateur — c'est décidément un thème qui revient tout au long du livre —, de surcroît amant de sa belle-sœur selon une rumeur dont Jung est à l'origine et qui visiblement excite pas mal de monde. Et comme si cela ne suffisait pas, il parachève son tableau en voulant démontrer que la théorie de Freud ne relève pas d'une soumission à la clinique mais ressort d'un impératif autobiographique où il serait question du combat de sa propre psyché travaillée par le tropisme incestueux et son corollaire, le meurtre du père. Pensez donc, Freud rêvait de coucher avec sa mère et d'occire son père, un fantasme dont la théorisation aboutit dans *Moïse et le monothéisme* à nous présenter un Freud persécuteur des Juifs voire un Freud flirtant avec l'antisémitisme.

Après cette attaque *ad hominem*, où Freud fonctionne comme un repoussoir – on se demande pourquoi et surtout de quoi — l'auteur s'en prend à la doctrine, pour en renverser les ambitions théoriques, thérapeutiques et sociétales. Pour Onfray, l'inceste aura été le grand fantasme de Freud. Après avoir évoqué la découverte de l'Œdipe, il écrit : « L'épicentre de la psychanalyse, c'est d'abord le cœur nucléaire de l'âme de Freud car cette hypothétique vérité scientifique est avant tout un problème existentiel subjectif, personnel [...]. Ce problème, devenu par la grâce et la magie du maître et de ses disciples, le tourment de tout un chacun depuis le début de l'humanité jusqu'à la fin des temps, ce problème donc, c'est celui d'un homme, d'un seul qui parvient à névroser l'humanité » (p. 137). Mieux, le seul génie de Freud aura été de transformer sa propre névrose en religion. Onfray va jusqu'à dire que Freud a inventé une théorie totalitaire à prétention universelle qui ne fonctionne que pour son cas particulier, et si elle fonctionne depuis tant de temps, c'est par hallucination collective. Pour l'auteur, qui n'est pas à un paradoxe près, la psychanalyse est du ressort de la pensée magique et de l'effet placebo. A un moment donné, écrit-il, le guérisseur a pris le nom de « psychanalyste ». « Freud s'inscrit dans la tradition des guérisseurs, des chamans, des magiciens, des sorciers, des magnétiseurs, des radiesthésistes et autres fakirs modernes. » Voilà le genre de phrase qu'on trouve sous la plume de M. Onfray.

On a envie de dire : toute cette démonstration pour en arriver là ! Mais où exactement ? Où est le ressort crypté de ce livre ? Eh bien, il faut aller le chercher dans sa bibliographie, bien que ce soit annoncé par allusion dans la préface. A la fin de son livre, notre fin limier, philosophe-historien, psychobiographe nietzschéen nous livre ses sources bibliographiques, comme on abat ses cartes, à savoir que ses nouvelles

convictions sinon certitudes quant à l'inanité du savoir psychanalytique lui viennent de « ceux qui disent vrai », les « *Aufklärer* post-freudiens », les tenants du *Livre noir de la psychanalyse* (2005), livre qui l'aurait « dénié » selon ses propres termes ; mais aussi le rapport de l'INSERM (2004) sur l'évaluation des psychothérapies qui avaient valu — on s'en souvient — la médaille d'or aux thérapies cognitivo-comportementalistes. La psychanalyse récoltant, cela allait de soi, le bonnet d'âne !

Nonobstant, la psychanalyse semble ne pas lâcher M. Onfray, à moins que ce ne soit l'inverse, lui qui a le dessein de poursuivre – car telle est sa préférence au final – une réflexion sur le freudo-marxisme. Voire il a maintenant le projet de créer une école de psychothérapie freudo-marxiste destinée à soigner gratuitement les pauvres. « Une école, comme le dit E. Roudinesco¹, il sera vraisemblablement le maître et le principal thérapeute. Mais alors en vertu de quelle formation ? »

Tout cela est finalement assez confus. N'est-ce pas M. Onfray qui déclarait en 2006 dans un hebdomadaire qu'après avoir quitté l'Education Nationale en 2002, il avait eu le projet de faire une analyse didactique ? « C'est probablement, disait-il, ce qu'on se dit quand on ne veut pas s'avouer qu'on a vraiment besoin d'une psychanalyse thérapeutique. Et puis j'ai renoncé parce que j'ai pensé finalement que j'aurais trop d'empathie à l'égard de mes patients. » Sans doute est-ce là et très exactement là la limite de ce que M. Onfray peut entendre à la psychanalyse.

Joël Fritschy

¹Cf. E. Roudinesco, *Mais pourquoi tant de haine ?*, Fayard, 2010.

Philippe Breton et David Le Breton, *Le silence et la parole contre les excès de la communication* coll. Hypothèses, Ed. érès-Arcanes, 2009

Dans cet ouvrage, les deux auteurs cheminent au gré de l'humain. Sous les projecteurs de leur savoir anthropologique, de leurs rencontres et de leurs convictions, ils interrogent tour à tour le silence et la parole dans des paramètres inhérents à l'humain où la corporéité est présente. Philippe Breton et David Le Breton ont choisi d'aborder le sujet par un mouvement de vaille débutant par l'environnement, le lieu d'appui que représente l'Autre, pour pénétrer dans son intériorité, y repérer ses potentiels, ses démons cachés et pour finir la part subtile qui lui confère ses lettres de noblesse.

Les premiers chapitres mettent l'accent sur l'importance du contact, des échanges. Tels l'inspire et l'expire, l'humain dispose de ce magnifique outil qu'est la voix, outil de la parole qu'il va pouvoir inscrire dans un environnement, une histoire ou

encore face à l'Autre. Quand une parole cherche à se dire et ne trouve pas sa voie (voix ?) nous voilà coulés dans une chape de silence, désarmés devant l'attente de notre interlocuteur. Situation banale mais néanmoins fort inconfortable. Acte manqué certes, pourtant cette soudaine disparition de la parole n'a cessé de nous ré-interroger. L'humain dispose « d'un corps tout entier parole », précise Ph. Breton, quelle que soit sa culture. Silence en amont et parole en aval, outils symboliques par excellence, se conjuguent pour se tourner vers la communication. Le monde qui nous entoure est en ébullition, il s'appuie sur les champs toujours plus performants des moyens de communication pour accélérer la cadence infernale du quotidien.

Si l'individu choisit de se taire, le silence devient parole, parfois acte. Et voilà que le corps se met à exprimer du désir. Les pulsions œuvrent en faveur de la création, elles innovent face à la présence de l'autre, à sa parole ou à son silence. Le fil conducteur du désir — qu'il soit refoulé, entendu en filigrane ou exprimé dans une bouffée d'angoisse — accompagnera toujours le vivant.

L'écrit, lui, nous révèle des similitudes avec la parole qui est effet d'écriture sur le corps et donc généralement voué à l'oubli. L'angoisse, moteur chez l'écrivain, émane de ce qui échappe de lui-même, de l'autre et de son œuvre. Ne faut-il pas de la perte dans cette alchimie de l'inscription ? Or, si l'on considère le Net comme un outil approprié à notre époque, le langage produit sur ce support s'inscrit dans un au-delà d'un engagement et ne fait que témoigner d'une volonté d'existence.

Au fil de la lecture, nous nous approchons de la symbolique du corps par un éclairage sur une pulsion destructrice : la violence. Les pulsions de mort — « frénésie » — avec leur cortège de violence, haine, déstructuration, font partie du répertoire. Et là aussi il nous faut reconnaître une fois de plus l'importance d'une parole pacificatrice permettant souvent de désamorcer les conflits lorsqu'elle est accompagnée de sens.

Pour entamer la descente au cœur de l'être, les auteurs convoquent le sacré ; nouage entre deux dimensions : le tangible et l'éthéré. « Intimement lié au silence » (Ph. Breton), paroles et écrits se font interprètes du Divin et fondateurs des religions.

Nous pénétrons avec eux dans le champ de l'indicible, défini comme « pensée sidérée » (D. Le Breton). Retrait de parole pour explorer ce qui échappe, secret fondateur d'altérité ou encore message de souffrance physique, l'impossible à dire a recours à la dimension symbolique : métaphore ou analogie, pour tenter une traduction. Lieu d'authenticité où transparaît aussi la noblesse du

sacré de l'être. « Je est un autre » rappelle D. Le Breton (p. 95). Quel est ce niveau qui précède l'inconscient freudien empli par les autres ? Espace mystérieux avec ses zones d'ombre et de lumière, lieu du sacré, définit comme un moment de questionnement avec soi et avec autrui. Lieu angoissant du désir, créateur de vie ?

Une sensation d'éternelle mouvance liée à la nécessité de productivité réduit la possibilité d'accéder à une parole ou à une relation de qualité. « Prendre son temps » et donc se donner les moyens de savoir qui l'on est réellement pour s'interroger et opter pour un silence intérieur qui précéderait une parole pleine de sens ; intériorité donc comme première étape pour penser l'engagement. Non pas un acte issu d'une pulsion qui s'éteindrait après l'étincelle de la séduction, mais celui plus désireux capable de remettre en jeu la vie. Cet investissement demande l'utilisation de cette force pulsionnelle violente, mais qui sera alors mise au service d'une altérité et permettra peut-être de donner forme à nos désirs les plus secrets.

Le creuset de la « mémoire » boucle cette traversée de l'humain. Les auteurs en distinguent deux : l'une collective, témoignant de l'histoire d'une communauté et assumant un rôle de transmission ; la seconde plus intime et fragile, exposée au jugement de l'autre. Les deux se croisent pour créer une parole intérieure forte. Mémoire de la parole qui s'origine dans l'étymologie des mots, mais silence et retenue pour recouvrir le souvenir. Philippe Breton de conclure : « Ce que je suis vaut autant par ce que je dis que par ce que je tais. »

Le monde est en marche, de siècle en siècle, les découvertes s'inscrivent dans un patrimoine collectif et installent l'humain dans un acquis sophistiqué au point où il ne lui est plus possible de distinguer le besoin du superflu. Ces bienfaits acquis, sa mémoire individuelle semble parfois plus encombrante : tantôt nostalgique, tantôt dérangeante ou oublieuse.

L'échiquier du texte se déroule sous une forme fluide ; les pensées se chevauchent, s'entrecroisent mais l'écoute, la confiance et l'amitié entre les auteurs sont omniprésentes. Le livre dégage nombre de vérités croisées à des opinions influencées par la sensibilité de chaque auteur. Aussi ce livre reste-t-il ouverture vers d'autres interrogations à explorer, zones désirantes chez l'humain. Il rencontre une question contemporaine sur la place de l'homme, sa capacité d'existence dans un environnement qui tente de trouver un équilibre précaire. Les plaques tectoniques sous-jacentes de l'humain glissent inlassablement vers une cristallisation intérieure laissant le champ libre aux circonstances extérieures. Le réveil de cette léthargie nécessitera-t-il une perte de jouissance

fondamentale afin de revisiter le potentiel plus intime de l'humain ?

Chantal Trautmann

De la honte à la culpabilité, sous la direction de
Jean-Richard Freymann

Coll. Hypothèses, Ed. érès-Arcanes, 2010

Ce livre est la retranscription du nouveau séminaire de Jean-Richard Freymann qui a choisi d'adopter la méthodologie des « échanges dialogués » que proposait Lucien Israël. Cet ouvrage consiste donc en dialogues de Jean-Richard Freymann avec plusieurs intervenants psychanalystes, autour des trois concepts : honte, culpabilité, angoisse. Il s'y déploie toute une série de réflexions qui se nouent ou se dénouent, et montrent que ces trois questions sont avant tout tributaires de la relation à l'autre.

Il s'agit d'abord de comprendre que la honte n'est pas un concept sur le même plan que la culpabilité et l'angoisse. L'étymologie du terme « honte » renvoie à son articulation ou à sa non articulation avec la culpabilité et l'angoisse. Freud et Lacan situent le moment d'angoisse au lieu du traumatisme de la naissance. Freud affirme que toujours quelque chose est cause de l'angoisse, et Lacan dira : « l'angoisse n'est pas sans objet ». L'avancée de ce dernier permet d'articuler l'angoisse avec la culpabilité et avec la honte. C'est là que Jean-Richard Freymann affirme que dans la question de la honte, tout un dispositif spéculaire tombe. Quelque chose comme une brutalité, une irruption, quelque chose au niveau de l'image. Le sujet est brusquement confronté à un objet dans lequel il ne peut pas se reconnaître. C'est vraiment quelque chose d'immonde, qui n'est pas son monde, et aussi une confrontation à ce que les autres ont déposé en lui. La confrontation à cet objet est liée à l'interposition ou à l'intervention du regard de l'autre.

Joue ici alors, la question de la pudeur. Le sujet mesure par rapport à l'autre qu'il est dénudé alors qu'auparavant il ne se sentait pas dénudé.

Cela peut surgir dans la soudaineté. Or, la soudaineté veut toujours dire que la question du réel n'est pas loin.

La honte, dit Daniel Lemler, est la dimension sociale de la culpabilité. Or, la culpabilité passe par la voix. En tout cas, le surmoi a besoin de la voix pour se signifier support de la loi. Pour Freud, il n'y a de honte que branchée sur la sexualité infantile refoulée.

Par rapport à la honte, émerge la question de la faute : la honte aurait-elle à voir avec la transgression de la loi ? La honte n'est-elle pas toujours celle d'un enfant par rapport aux parents et à leurs représentants ? En effet, la honte est un sentiment d'humiliation qui crée une angoisse. Cette angoisse est celle de ne pas vouloir se reconnaître dans l'acte commis, c'est un refus d'identification et c'est comme s'il s'effectuait une prise de conscience de l'horreur de l'acte commis. L'angoisse renvoie à la place du surmoi.

Lorsque la honte chez le sujet surgit comme symptôme, il semble s'agir d'un dévoilement de quelque chose qui aurait dû rester caché ou refoulé. Et ce qui est ainsi mis à nu sous le regard de l'autre, touche plus précisément le domaine sexuel et aussi les fantasmes du sujet. La honte renvoie beaucoup au stade du miroir, à des choses antérieures au complexe d'Œdipe. Mais la culpabilité renvoie à l'Œdipe, au surmoi, à l'idéal du moi.

La honte pourrait fonctionner comme un signal, comme un épisode aigu ; par contre, la culpabilité semble être une donnée chronique. La culpabilité apparaît toujours démesurée, terme autour duquel s'articule toute une lecture de la tragédie. Elle est centrée par « l'*hybris* » grec qui renvoie à la position du héros tragique. Pour Œdipe, la démesure traduit un excès de jouissance qui précède la culpabilité. Ainsi Œdipe ne fait-il que tracer le destin du névrosé.

Marie-Noëlle Wucher

Nouveautés en librairie

sélectionnées par Joël Fritschy

Sigmund Freud, *Anthropologie de la guerre*, traduit et présenté par Marc Crépon et Marc de Launay, avec une postface d'Alain Badiou, Fayard 2010

Ce livre présente un ensemble de textes de Freud, proposés ici en version originale et dans une nouvelle traduction. Il s'agit de « Considération actuelle sur la guerre et la mort » (1915), *Malaise dans la civilisation* (1930) et la lettre à Albert Einstein « Pourquoi la guerre » (1932). Outre que l'on y trouve un glossaire de certains termes freudiens dont la traduction pose parfois problème, ainsi culture et civilisation (*Zivilisation, Kultur*), société et communauté (*Gesellschaft, Gemeinschaft*), ce livre nous fait redécouvrir un Freud politique à la résonance singulièrement contemporaine.

Hilda Doolittle, *Pour l'amour de Freud*, préface d'Elisabeth Roudinesco, Ed. Des Femmes – Antoinette Fouqué, 2010

Ce texte est le récit, écrit en deux temps, des trois mois d'analyse que fit Hilda Doolittle, romancière, poétesse et essayiste américaine. La première partie, récit intitulé « Écrit sur le mur. Réminiscence d'une analyse avec Freud », publiée en 1944, est complétée et éclairée par la seconde, « L'avent », notes prises au fil des séances entre 1933 et 1934. L'ouvrage se clôt sur des lettres inédites de la correspondance de Freud et Hilda Doolittle, dite H.D., qui se poursuit de 1932 à la mort de Freud en 1939. Selon Jones, « cet ouvrage demeure la plus précieuse et la plus séduisante appréciation de la personnalité de Freud qu'on puisse vraisemblablement jamais lire ».

Manfred Pohlen, *En analyse avec Freud*, traduit de l'allemand par Elsa Vonau, Ed. Tallandier

Le 29 mars 1922, Ernst Blum commence une *Lehranalyse* (analyse didactique) avec Freud, qui s'achève quatre mois plus tard. Immédiatement après ses séances avec le fondateur de la psychanalyse, et avec son accord, il en retranscrit le

contenu. Les notes de Blum nous montrent Freud hors de toute convention et permettent de nous figurer quel clinicien il était ; un Freud ouvert, spontané, plein d'idées et d'humour, qui se présente comme un partenaire de son analysant. Sur la base d'un dialogue avec Blum lui-même, qu'il a rencontré en 1961, Manfred Pohlen reprend et présente les procès-verbaux des séances dans des termes qui questionnent la situation de la psychanalyse et notamment au regard de son développement en Allemagne.

Marcel Scheidhauer, *Freud et ses visiteurs, Français et Suisses francophones (1920–1930)*, préface de Ferdinand Scherrer, Ed. érès-Arcanes

Le livre de Marcel Scheidhauer (1934–2002) est un ouvrage publié à titre posthume. Il retrace, à partir de témoignages parfois inédits, dispersés dans des correspondances, des articles de journaux et de revues, des autobiographies, l'histoire de ces hommes et femmes, artistes, écrivains, psychiatres, journalistes qui pour une raison ou une autre se sont rendus au 19 de la Berggasse pour y rencontrer Freud. A la fin de son livre, l'auteur, laissant « un instant les visiteurs de Freud cheminer dans leurs souvenirs », se pose la question : aurait-il pu être parmi ses visiteurs ? Sans doute aurait-il, malgré le décalage temporel, aimé rencontrer Freud, mais à défaut de ce face-à-face, il a entrepris de s'intéresser aux origines de la psychanalyse, à son histoire voire plus spécifiquement, « c'est l'expérience du divan, ma propre analyse, qui m'a mis en relation avec Freud ».

Guy Dana, *Quelle politique pour la folie ? Le suspense de Freud*, coll. L'autre pensée, Ed. Stock, 2010

C'est un nouvel espace d'hospitalité à la folie que ce livre tente de penser à partir de ce que l'auteur, psychiatre et psychanalyste, a pu créer au sein même du service qu'il dirige et dans les cures auprès des malades. Partant des principes directeurs de la

psychanalyse, l'idée tenace de ce livre est qu'une politique qui s'installe au cœur de la ville peut permettre de contourner la menace qui pèse actuellement sur le champ social dans son entier, et sur la psychiatrie en particulier : exigence de rendement et instrumentalisation de nos peurs, évaluation tronquée par les normes, culte de la performance et du résultat. Dans ce contexte, l'isolement sécuritaire et la réponse médicamenteuse systématique peuvent-ils être évités ? Guy Dana répond, soutenu par l'inventivité de la psychanalyse. Selon l'auteur, la psychanalyse, revisitée par Freud, Lacan et Winnicott, constitue l'antidote qui permet de proposer et d'initier de façon rigoureuse une autre approche de la folie et de la souffrance humaine.

Philippe Borel, *Un monde sans fous*, Champ Social éditions

Les textes qui composent cet ouvrage sont issus des entretiens que l'auteur a réalisés pour son film documentaire « Un monde sans fous ? » diffusé par France 5 en avril 2010. Ainsi a-t-il rencontré des soignants, des patients, leurs familles, des magistrats, des psychiatres, des psychologues, la plupart dans une référence analytique, des bénévoles et des élus. Le livre retranscrit une sélection de leurs témoignages filmés, discours vrais, sans concessions du nouveau monde que nous sommes en train de voir naître en ce début de siècle. Un monde sans fous ? qui s'en fout de la folie et de la psychose débordant dans les rues et les prisons, faute d'une prise en charge adéquate dans les services d'une psychiatrie publique en crise ; crise profonde de moyens et de valeurs, de références théorico-cliniques où l'abord du fonctionnement psychique humain ne devient plus qu'affaire de gestion, de contrôle et de surveillance, la santé mentale étant réduite à une affaire de dépistage, de médicalisation et de prédiction... Un monde où un idéal quantifiable de bien-être psychique généralisé sera bientôt possible, un « meilleur des mondes », une fiction neuro-économique, une folie quoi...

NOUVELLES ASSOCIATIVES

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE ET ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

F.E.D.E.P.S.Y.

Procès-verbal de l'assemblée générale 12 octobre 2010

Le 12 octobre 2010 à 20h les membres de la *Fédération Européenne de Psychanalyse et de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg (F.E.D.E.P.S.Y.)* se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Delphine Freymann, conseil juridique de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du PV de l'assemblée générale 2008

2. Rapport moral du président Jean-Richard Freymann

Nous avons amorcé différents points au moment du séminaire d'été. Cette année est très difficile sur le plan des personnes qui nous ont quittées, Cathie Neunreuther, Pierre Jamet et aussi Jean-Claude Schaetzel qui ont eu une importance capitale pour la constitution de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le séminaire d'été a eu lieu peu de temps après la disparition de Pierre Jamet et un certain nombre d'anciens nous ont rejoints. Marcel Ritter s'était manifesté depuis longtemps, Jean-Claude Depoutot et Christian Schneider avaient participé aux travaux. Nous sommes dans la suite d'une tradition analytique ancienne, et de ce point de vue-là nous ne sommes que les passeurs du discours analytique. On ne peut pas se plaindre quant au nombre d'activités qui essaient de développer le rapport à la psychanalyse, à la pratique analytique, en mettant beaucoup l'accent sur les questions autour de la cure.

Ce qui est proposé maintenant, c'est un mode de transmission un peu original puisque les anciens sont prêts à continuer à travailler à la F.E.D.E.P.S.Y., et nous avons essayé d'associer un certain nombre de

gens plus jeunes aux différentes fonctions. Il s'agit d'un mode de transmission qui est loin de ce qui se pratique ailleurs : c'est l'idée qu'à la fois ceux qui ont mis en place nombre de projets puissent les pousser en avant, et d'autre part que ceux d'une autre génération puissent apporter du sang nouveau et y déposer leurs idées.

Le discours analytique a ceci de particulier qu'il n'existe pas à l'état pur, c'est qu'on ne peut le considérer que référé aux autres discours ; même s'il existe dans sa spécificité. C'est là le point délicat. Ainsi, il faut tout le temps différencier les processus associatifs (ce qui tourne autour des présidents, trésorier...) et cette dimension d'institution analytique.

Au niveau de l'évolution des activités, nous allons les centrer beaucoup plus sur la question du *cartel* qui a été inventé par Lacan, ce qui devrait permettre de ne pas uniquement fonctionner du côté des mécanismes de groupe. Du côté de l'Ecole, cela prendra une ampleur toute particulière car cela permettra d'articuler un certain nombre de cartels avec celui qui coordonne les activités analytiques et aussi au niveau du G.E.P. cela permettra à chaque membre de mettre en jeu son cartel.

Les cartels fonctionnent déjà, le problème pour l'école est que ces cartels devront se *déclarer* comme cartels de l'école afin qu'ils puissent se coordonner avec l'école comme institution.

Le Centre de recherche (C.D.E.F.) était jusque-là virtuel à la F.E.D.E.P.S.Y., mais il est prévu de le développer, associé à un certain nombre de laboratoires qui existent déjà. Notre recherche est difficile, faire des études à partir de statistiques ou d'évaluations ne répond pas aux critères voulus. En essayant d'articuler aussi bien avec la psychiatrie qu'avec la psychologie et la philosophie, de garder notre spécificité, de travailler sur nos thèmes, cela

permettrait d'avoir un certain nombre de sorties, en particulier sur les universités, et pourrait aussi aboutir sur des publications internationales.

Le point qui concerne le contexte actuel autour de la demande d'avoir le droit d'inscrire son nom de psychothérapeute Michel Patris vous en parlera tout à l'heure. Il y a nombre de gens qui veulent demander ce statut à la F.E.D.E.P.S.Y. — à ce jour, 70 personnes de la F.E.D.E.P.S.Y demandent à être inscrites comme psychothérapeute. Ceci dit, cela regarde chacun dans son rapport à la question. La fonction d'une institution analytique est d'informer chacun des membres. Politiquement les choses ont beaucoup évolué, puisqu'il existe à présent des formulaires de demande pour les listes de psychothérapeutes. Michel Patris et moi-même sommes prêts à défendre collectivement ces problèmes auprès des instances concernées si nécessaire.

Le dernier point c'est la question qui tourne autour de la commission européenne et de notre statut d'O.I.N.G. Bertrand Piret reprendra ce volet. Les choses ne sont pas faciles, à notre niveau de nouvelles bonnes volontés se sont manifestées, mais au niveau du statut des O.I.N.G. nous sommes dans une zone de remue-ménage, au sein même du Conseil de l'Europe.

Michel Patris : On peut donner quelques informations sur la suite du feuillet qui a commencé en 2004 avec le vote de l'amendement Accoyer. Cette loi a provoqué d'énormes remous et a amené d'une part les associations et les sociétés de psychanalyse, d'autre part les syndicats de psychologues et les associations dites de psychothérapie à monter au créneau et à défendre chacun ses intérêts comme il le pouvait. Il y a eu des va-et-vient dans la position du ministère de la santé, du ministère de l'éducation nationale, de l'assemblée, du sénat, il y a eu aussi des recours juridiques. Ceci ferait un très beau livre de psychothérapie... qui resterait à écrire ! Finalement les décrets d'application sont sortis il y a quelques mois... Le résultat n'est pas très clair. La formation minimale requise, sauf dérogation, comporte 400 heures d'enseignement théorique (réparties sur 2 ans) avec un programme assez éclectique et intéressant, pas très éloigné du programme du D.U. des Bases conceptuelles et avec un stage (pour les gens ne pouvant pas avoir de dérogation) de 5 mois (10 mois à mi-temps sur l'année). Le contenu de l'enseignement sera laissé à l'appréciation des commissions régionales.

Bertrand Piret : Concernant notre prochain congrès prévu en octobre 2012 nous allons continuer les préparations selon les modalités adoptées pour les 4^{es} Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. de décembre 2008.

Cependant on parlera désormais du « Séminaire de la commission européenne », pour faire la distinction des fonctions de la commission européenne. Ces rencontres se feront le samedi matin avec des interventions diverses d'invités qui pourront être des intervenants au congrès. Selon les modalités du dernier congrès ce qui permettra de ne pas arriver sans aucune réflexion et élaboration préalables. Le programme est en cours et le premier séminaire aura lieu le mois prochain.

(Texte intégral disponible au secrétariat)

Approbation du rapport moral de la F.E.D.E.P.S.Y. à l'unanimité.

3. Rapport financier par Jacques Weyl

Le montant des produits de l'exercice 2009 (clos au 31 décembre) s'élève à 65.553 € et l'ensemble des charges internes et externes à 23.843 € + 26.027 €, ce qui fait apparaître un résultat d'exploitation de 15.683 € pour l'année 2009 auquel s'ajoutent 199 € de produits financiers et 2.372 € de produits exceptionnels. Le résultat (bénéficiaire) de l'exercice est de 18.254 €, près de 9 fois supérieur à l'exercice précédent.

Approbation du rapport financier à l'unanimité.

4. Inscription des nouveaux membres

GROUPEMENT DES ETUDES PSYCHANALYTIQUES

Correspondants : 11

BIACHE Béatrice
DALEIDEN Gabriele
DEMARCHE Caroline
EYMANN Patrice
FALCAO Anna
FERNANDES MOURA Sara
GILLET Alexandra
HIRTZ Sylvie
SCHNEIDER Nathalie
VAZQUEZ Gipsy
VIGNERON Gilles

Membres actifs : 14

ALBUQUERQUE Bruna
ATTALI Louisa
AZRA Richard
BESSON Emmanuelle
BOUSSIDAN Gabriel
BRACCINI PEREIRA Pedro
COINTOT THIEULLE Jeanne
DECAT DE MOURA Marisa
DELAROCHE Patrick
FORNE Michel
GIOT Gaële
GIRON Jean-Pierre
NAUDIN Michèle
TUDOR Cristina

Membres actifs étudiants : 4

EBEL Maxime
HOANG-LE Trung
MAY Emmanuelle
RE Virginie

*ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG
(postulants) : 19*

BASS Christiane
BESSON Emmanuelle
BOUSSIDAN Gabriel
BRUN Marie Hélène
COINTOT-THIEULLE Jeanne
DANDIN Olivier
DELAROCHE Patrick
FORNE Michel
HUNAULT Claudine
GANTE Pascale
GALLAND Jean-Marc
JANEL Nicolas
JEHIN-RINALDI Véronique
KAISER-ZUPANCIC Janja
LASSEAU Marc
NIZARI Khadija
RUF Marjorie
SCHMITT Evelyne
SOUIRJI Amine

Changement de statut : E.P.S. vers G.E.P.

PICHOT Florence
TABELLION Denis
VUILLEMIN Elisabeth

Accord à l'unanimité pour l'adhésion des nouveaux membres.

5. Election du collège de direction (pour 5 ans)

Suite au séminaire d'été, une liste a été proposée et diffusée dans l'attente de commentaires et remarques :

Bureau de la F.E.D.E.P.S.Y. (Directoire)

Président de la F.E.D.E.P.S.Y. : Jean-Richard FREYMANN

Secrétaire : Eveline KIEFFER

Trésorier et conseil de gestion : Jacques WEYL

Conseil juridique : Delphine FREYMANN

Conseil administratif : Jean-Pierre FOURCADE

Président de l'E.P.S. (au titre de la C.D.E.F.) : Michel PATRIS

Président du G.E.P. : Daniel LEMLER

Président de la Commission Européenne (CE) : Bertrand PIRET

G.E.P. : Marc LEVY

E.P.S. : Cécile VERDET

CE : Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

Publications et bulletin de liaison : Sylvie LEVY, Joël FRITSCHY, Geneviève KINDO, Hervé GISIE

Formations (Journées) : Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

Centre de formation et de recherche (CDEF) : Urias ARANTES, Marie-Frédérique BACQUE, Jacob ROGOZINSKI

Responsables de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Commission européenne

Bertrand PIRET, Jean-Raymond Milley

Participants : Julie KOEHLHOFFER, Annie LOTTMANN, Chantal TRAUTMANN

2. Représentants de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès des instances internationales (Convergencia) : Marjorie RUF (Paris), Martine BIEHLER, Sylvie LEVY, Cristina BURCKAS (Allemagne), Daniel LEMLER, Dominique MARINELLI (Metz)

3. Représentants au groupe de contact : Michel PATRIS, Jean-Richard FREYMANN, Jacques SEDAT (Paris -Membre d'honneur).

4. Coordination des formations

Direction : Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY

Organisation : Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Amine SOUIRJI, Khadija NIZARI

5. Responsables du site fedepsy.org : Martine et Pierre BIEHLER

6. Responsables du Ciné-Club : Georges HECK (Vidéo Les Beaux Jours), Jean-Richard FREYMANN, Marie-Frédérique BACQUE, Guy CHOURAQUI, Joël FRITSCHY (Mulhouse)

7. Responsables des relations à l'Université : Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Nadine BAHY, Philippe LUTUN, Michel PATRIS, Marie-Frédérique BACQUE

8. Responsables des groupes cliniques : (succession de Cathie NEUNREUTHER) Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER

9. Relations interrégionales et internationales : Anne-Marie PINÇON (Strasbourg), Moïse BENADIBA (Marseille), Roland GORI (Marseille), Marie-Josée PAHIN (Marseille), Thierry VINCENT (Grenoble), Claude MEKLER (Nancy), Pierre-André JULIE (Angers), Dominique PEAN (Angers), Henri-François ROBELET (Angers), Daniel LYSEK (Suisse), Jalil BENNANI (Maroc), André MICHELS (Paris, Allemagne, Luxembourg), Renate BAIER (Allemagne Munich), Cristina BURCKAS (Argentine, Allemagne Freiburg) Peter MULLER (Allemagne Karlsruhe), Claus-Dieter RATH (Allemagne Berlin), Jean-Marie Weber (Luxembourg), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce), Daniel MEIER-MOOG (Israël), Marisa DECAT DE MOURA (Brésil).

Jean-Richard Freymann : Je vais faire quelques commentaires sur le sujet.

Il y a lieu de permettre aux gens qui s'associent de manière nouvelle et aussi à ceux qui déjà ont un certain nombre de fonctions, d'être officialisés dans leur fonction.

La disparition de Pierre Jamet pose de nouveaux problèmes. Nous avons un « cabinet artisanal » qui fonctionne au niveau de l'École, qui a été travaillé par Pierre Jamet, autour de la question de la singularité. Nous avons toujours fait très attention que les contacts individuels, les difficultés, puissent s'échanger. A côté de cela, cette histoire de témoignage direct par compagnonnage pose un certain nombre de choses concernant des matières assez explosives... Toutes les questions de formation à l'analyse pourraient être intégrées dans un ensemble de formations, aussi bien par Apertura, les universités etc. Je pense par conséquent que la personne qui est le mieux indiquée pour prendre la relève et qui serait la plus représentative de l'École et de notre mode de formation dans ses articulations avec l'université, serait Michel Patris, aussi au titre du C.D.E.F. C'est important du côté de la représentativité d'une part, d'autre part dans la possibilité d'articuler les questions de formation analytique par rapport aux autres types de formation.

Les gens qui démarrent une pratique doivent bien pouvoir faire des consultations ou de la psychothérapie, on ne peut pas exclure toutes les questions qui tournent autour du rapport psychothérapie-psychanalyse...

Michel Patris : Nous devons impérativement anticiper sur les années à venir et préparer des jeunes cadres à s'occuper des affaires de la F.E.D.E.P.S.Y. et de l'École. Là où je rejoins Jean-Richard, c'est de tenir une place non pas uniquement symbolique, mais à un moment délicat dans l'évolution de la politique de santé qui fait que les psychanalystes et les sociétés de psychanalyse vont se retrouver dans un contexte très difficile dans leur rapport à l'université, à la santé, au politique et on peut « encore » dire que, dans l'état actuel des choses, on n'a pas trop à se plaindre. Je veux bien m'impliquer dans ce rôle de représentativité et surtout de maintien d'une position spécifique d'une fédération et d'une école de psychanalyse face à des pressions et des influences qui menacent notre spécificité...

Jean-Richard Freymann : Il faudra projeter la mise en place d'un bureau de la F.E.D.E.P.S.Y. qui pourra coordonner l'ensemble et permettre aux différentes structures de fonctionner. L'idée serait la création d'un centre culturel (« Maison de la psychanalyse » ?) dans lequel il y aurait à la fois un local pour les activités, la possibilité d'agrandir la bibliothèque, d'assurer une permanence pour les étudiants et de

prévoir de développer une consultation psychanalytique, le statut de cette consultation étant à définir. Nous mettrons en place une commission qui se réunira une fois par trimestre.

***Vote pour la nouvelle composition du collège de direction de la F.E.D.E.P.S.Y. :
unanimité moins une abstention.***

Jean-Richard Freymann remercie l'assistance pour la confiance accordée pour les cinq années à venir.

6. Le site

Pas de commentaire particulier, hormis des applaudissements pour Martine et Pierre Biehler qui ont réussi à améliorer la lisibilité du site... à noter la nouvelle adresse d'hébergement : www.fedepsy.org

7. Les cotisations :

Elles resteront inchangées pour l'exercice à venir, à savoir :

Membre actif du G.E.P. : 140 €

Membre correspondant du G.E.P. : 46 € (statut possible pour un an).

Etudiant : 46 €

Fait à Strasbourg, le 28 octobre 2010

Jean-Richard Freymann
Président de la F.E.D.E.P.S.Y.

Eveline Kieffer
Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE ET ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

Groupement des Etudes de Psychanalyse – G.E.P.

Procès-verbal de l'assemblée générale 12 octobre 2010

Le 12 octobre 2010 à 21 h les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Delphine Freymann, conseil juridique de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale de l'exercice 2008

2. Rapport moral présenté par Daniel Lemler

Comme les autres années, le moral est bon et je peux faire remarquer qu'après le rapport moral de Jean-Richard Freymann, le G.E.P. n'a pas grand-chose à rajouter. Je voudrais en profiter pour rappeler une chose au regard de ce qui a été dit concernant les enjeux de notre institution aujourd'hui. Pour tenir nos engagements, il serait important que nous ayons plus de visibilité. A ce propos, nous formulons la demande, depuis un certain nombre d'années, d'avoir des échos de ce qui se fait dans les séminaires et les différents lieux de travail, échos qui pourraient figurer dans *Analuein* et aussi sur le site. Cela permettrait d'assurer un minimum de diffusion aux questions que nous soutenons. Cette proposition ne s'adresse pas uniquement aux animateurs de ces différentes structures mais concerne également les participants qui ainsi pourraient « s'apprendre » dans l'écriture en donnant des échos de leur lieu d'apprentissage. Plus il y en aura plus nous serons visibles par la diffusion de nos activités et du travail que nous faisons.

Le second point, c'est qu'en pensant à cette soirée m'est revenu un texte de Lucien Israël dont le titre me semblait tout à fait adapté aux questions qui nous travaillent. Ce texte, il l'a soutenu il y a 32 ans. Il s'agissait d'une conférence qu'il a appelée *Transmission et/ou enseignement...* Je le résumerai de la façon suivante : « Ce que tu as reçu de tes pères, acquiers-le et fais-le tien puis assure ta fonction de relais et de passeur ».

(Texte intégral disponible au secrétariat de la F.E.D.E.P.S.Y.)

3. La commission européenne par Bertrand Piret

Il faut essayer de réfléchir comment on pourrait un peu mieux s'organiser pour y être plus actif. De nouvelles personnes de la F.E.D.E.P.S.Y. se sont investies dans cette affaire en fréquentant de manière plus assidue les quatre sessions annuelles au cours desquelles les O.N.G. se réunissent, et donc on espère bien que, grâce à ce petit groupe ou d'autres qui voudraient s'y associer, on aura des idées qui permettent d'imaginer de nouvelles modalités. Certaines de ces personnes sont présentes et je propose qu'après chaque session nous nous réunissions, peut-être le samedi matin, pour pouvoir discuter ensemble de ce qui s'est dit et voir comment faire avancer les choses entre les sessions en s'articulant éventuellement avec d'autres O.I.N.G. ou en prenant contact avec des divisions particulières du Conseil de l'Europe.

4. Les formations

Michel Lévy a demandé des clarifications sur les attributions de chacun.

Jean-Richard Freymann : Il va falloir faire des ponts entre la question de l'École et des formations qui se feront sous Apertura-Arcanes comme par le passé. Intérieurement cela fera partie d'un programme d'ensemble. Il faut réfléchir sur la place de ces formations, et les débats concernant ces thèmes se feraient par le Centre de recherche. Il s'agirait de savoir dans quel but les formations sont mises en place, pour aboutir à quoi, et quels sont les thèmes à développer.

Liliane Goldsztaub : Les formations suivent leur cours (trois formations Apertura-Arcanes, trois formations du mercredi) et fonctionnent bien, dans une ambiance sympathique.

Approbation du rapport moral du G.E.P. avec une abstention.

5. Rapport financier par Jacques Weyl

Les cotisations encaissées dans le cadre du G.E.P. se montent à 18932 €, en hausse de 20%, et les dépenses réalisées sont de 17304 €. Elles représentent la participation contributive du G.E.P. aux charges de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y.. L'excédent pour l'exercice 2009 est de 1628 €, en augmentation de 41 % par rapport à l'année précédente.

Approbation du bilan financier du GEP à l'unanimité avec une abstention.

6. Election du collège de direction du G.E.P.

Liste proposée

Groupement des Etudes de Psychanalyse – Directoire

Président : Daniel LEMLER

Vice-président : Bertrand PIRET

Secrétaire : Jean-Raymond MILLEY

Trésorier et conseil de gestion : Jacques WEYL

Conseil juridique : Delphine FREYMANN

Conseil administratif : Jean-Pierre FOURCADE

Coordination :

Marc LEVY, Urias ARANTES, Christian SCHNEIDER, Jean-Yves GAUME, Hervé GISIE, Geneviève KINDO

RESPONSABLES DU G.E.P.

Responsables des cartels

Yves DECHRISTE (Colmar, Strasbourg), Jacques WENDEL et Sylvie PIERRE (Nancy), Virginie TOUNKARA-SERRURIER (Nancy), Martine CHESSARI, Marjorie RUF (Paris), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce)

(Les cartels qui veulent participer aux Journées Intercartel doivent se signaler aux responsables.)

Centre de Recherche et Commission des enseignements et des formations – C.D.E.F.

Michel PATRIS, Jean-Richard FREYMANN, Urias ARANTES, Marie-Frédérique BACQUE, Liliane GOLDSZTAUB

Coordination des formations

Direction : Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY

Organisation : Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Amine SOUIRJI, Khadija NIZARI

Responsable de la bibliothèque et des publications

Apertura : Geneviève KINDO

Responsables du site fedepsy.org : Martine et Pierre BIEHLER

Direction des publications : Sylvie LEVY

Direction des bulletins de liaison : Joël FRITSCHY, Anne-Marie PINÇON, Hervé GISIE

Traductions : Helen Esther MUNDLER

Responsables des relations à l'Université : Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Nadine BAHJ, Philippe LUTUN (affaires médicales)

Responsable des groupes cliniques : (succession de Cathie NEUNREUTHER) Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER

Relations interrégionales : Anne-Marie PINÇON

Responsables du Ciné-Club : Georges HECK (*Vidéo Les Beaux Jours*), Jean-Richard FREYMANN, Marie-Frédérique BACQUE, Guy CHOURAQUI, Joël FRITSCHY (Mulhouse)

Les différentes régions ou les pays sont priés de transmettre au secrétariat de la F.E.D.E.P.S.Y., dans les meilleurs délais, les structures administratives des associations-membres ou des associations régionales.

Approbation de la liste du collège de direction du G.E.P. à l'unanimité avec une abstention.

7. Cotisations

Elles restent inchangées pour l'exercice à venir.

Fait à Strasbourg, le 28 octobre 2010

Daniel Lemler
Président du G.E.P.

Eveline Kieffer
Secrétaire

FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE ET ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

Ecole Psychanalytique de Strasbourg (E.P.S.)

Procès-verbal de l'assemblée générale 12 octobre 2010

Le 12 octobre 2010 à 21h45 les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Delphine Freymann, conseil juridique de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Rapport moral *présenté par Jean-Richard Freymann*

La reprise est difficile et le souci est de maintenir l'esprit que Pierre Jamet avait mis en place à l'E.P.S. qui est ce rapport à une certaine confiance nécessaire, de rester à l'écoute du particulier. Et aussi, quand un certain nombre de choses posait problème, il s'agissait entre nous d'essayer de les régler. Le travail de l'Ecole est véritablement antinomique, entre la question associative et le travail de fond de l'école.

Nous avons aussi perdu Cathie Neunreuther qui, par rapport à ses apports personnels, représentait toute une génération d'analystes et qui dans les mécanismes de compagnonnage et de témoignage avait pris en charge nombre de préparations, aussi de gens qui venaient d'ailleurs. Quand un travail de préparation avec compagnonnage se fait ailleurs, on demande aux gens d'avoir deux analystes compagnons, l'un sur place et le second ici. On a toujours préféré qu'il y ait une seule agora, ici à Strasbourg, avec possibilité de se délocaliser occasionnellement. Notre idée était de prévoir un certain nombre d'agoras régionales ce qui n'a pas été développé jusque-là.

Avec la disparition de Pierre Jamet, il a fallu trouver des prises de positions assez claires. Nous avons 42 postulants en tout. Il m'a donc semblé utile de reconstituer un cartel de coordination. Au niveau de la démarche initiale quant à l'agora, l'idée de départ était qu'il n'y a qu'un rapport individuel à la psychanalyse. On ne peut pas déléguer à l'autre le

soin de participer à l'agora, et le modèle même de l'agora était celui du cartel, avec la place du +1. Ce que je propose au niveau du fonctionnement, c'est de développer des cartels de l'école qui fonctionnent comme des relais institutionnels réels de l'école. Cela permettra de travailler un certain nombre de points concernant les témoignages faits, les problèmes posés par les compagnonnages, les bilans, le travail avec les analystes compagnons, les écueils rencontrés. Le cartel de coordination pourrait faire appel à d'autres cartels dès lors qu'une question de théorisation se pose. Il a pour objet de prendre acte des demandes, d'orienter les choses et de faire appel à des cartels qui se déclareront comme cartels de l'Ecole. Si les gens travaillent autour de la question, ils se constituent en cartel et se déclarent à l'Ecole.

J'ai donc proposé des personnes qui travaillent beaucoup à la F.E.D.E.P.S.Y., avec Cécile Verdet, Michel Patris qui assurerait les fonctions de président, Daniel Lemler et Bertrand Piret avec des courants différents qui permettrait de renouveler les questionnements. Dans un premier temps, on va accentuer le nombre d'agoras et le cartel de coordination se réunira une fois par mois.

(Texte intégral disponible au secrétariat)

Rapport moral approuvé par l'ensemble des membres de l'E.P.S. présents, hormis 5 voix.

2. Proposition du collège de direction de l'E.P.S. (pour 5 ans)

**Ecole Psychanalytique de Strasbourg – E.P.S.
(Fondateur : Pierre JAMET)**

Président : Michel PATRIS (au titre de la C.D.E.F.)

Directeur : Jean-Richard FREYMANN

Secrétaire : Cécile VERDET

Conseil juridique : Delphine FREYMANN

Tésorier et conseil de gestion : Jacques WEYL

Conseil administratif : Jean-Pierre FOURCADE

Cartel de coordination

Jean-Richard FREYMANN

Cécile VERDET

Michel PATRIS
Daniel LEMLER
Bertrand PIRET
Associés : Christian SCHNEIDER (Strasbourg), Jean-
Claude DEPOUTOT (Nancy)

Responsables des cartels de l'Ecole

Strasbourg : Cécile VERDET, Sylvie LEVY, Marc LEVY,
Jean-Raymond MILLEY, Anne-Marie PINÇON,
Mireille AMMER-LAMAUTE, Philippe LUTUN,
Martine CHESSARI, Jennifer GRIFFITH, Liliane
GOLDSZTAUB

Mulhouse : Joël FRITSCHY

Colmar : Jean-Yves GAUME, Hervé GISIE

Nancy : Claude MEKLER

Metz : Dominique MARINELLI

Angers : Geneviève TRICHET

Nice : Roland MEYER

Marseille : Moïse BENADIBA

Maroc : Jalil BENNANI

Luxembourg : Jean-Marie WEBER

Allemagne, Paris : André MICHELS

Allemagne (Munich) : Renate BAIER

Liste des analystes compagnons

Jean-Pierre ADJEDJ, Moïse BENADIBA, Jalil
BENNANI, Jean-Claude DEPOUTOT (associé), Jean-
Yves FEBEREY, Jean-Pierre FOURCADE, Jean-Richard
FREYMANN, Joël FRITSCHY, Jean-Yves GAUME,
Hervé GISIE, Liliane GOLDSZTAUB, Roland GORI,
Geneviève HAMON, Pierre-André JULIE, Michel
KLEIN, Mireille LAMAUTE-AMMER, Daniel LEMLER,
Marc LEVY, Michel LEVY, Sylvie LEVY, Dominique
MARINELLI, Claude MEKLER, Roland MEYER, André
MICHELS, Jean-Raymond MILLEY, Peter MÜLLER,
Michel PATRIS, Dominique PEAN, Bertrand PIRET,
Anne-Marie PINÇON, Marcel RITTER, Christian
SCHNEIDER (associé), Nicolas SIDERIS, Cécile
VERDET, Thierry VINCENT, Jean-Marie WEBER

**Approbation pour le renouvellement du collège
de direction de l'E.P.S. pour 5 ans, avec 5
abstentions.**

Michel Patris remercie pour la confiance accordée.

3. Rapport financier fait par Jacques Weyl

Les cotisations encaissées dans le cadre de l'E.P.S. se
montent à 30.181 €, sensiblement égales à l'année
précédente, et le montant des dépenses réalisées
s'élève à 27.557 €. A ajouter 228 € de produits
financiers. Ces dépenses correspondent aux charges
contributives de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y.
Excédent de 2.852 € en diminution de 4 % par
rapport à l'année 2008.

**Approbation du rapport financier de l'E.P.S.
hormis 5 voix.**

4. Cotisations

Elles restent inchangées pour l'exercice à venir.

Fait à Strasbourg, le 28 octobre 2010

Jean-Richard Freymann
Directeur de l'E.P.S.

Eveline Kieffer
Secrétaire

ACTIVITES DES MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

2009-2010

GROUPEMENT DES ETUDES DE
PSYCHANALYSE - G.E.P.
STRASBOURG

Echanges dialogués « Les pulsions » 3^e année : Les avatars de la pulsion

Séminaire de Jean-Richard FREYMANN (2010-2011)

Peut-on parler d'acte pulsionnel ?

Si l'on se réfère au monde contemporain et aux devenirs des cures analytiques actuelles, peut-on considérer qu'il existe un type d'Acte que l'on pourrait dénommer pulsionnel ?

A côté des différenciations passage à l'acte, acting out, acte manqué et des actes constitués à partir de la demande, du désir ou du fantasme, on amènera l'hypothèse d'actes pulsionnels spécifiques. Ceux-ci révèlent-ils le clivage du sujet ou une psychose. Dans ce cas fonctionnerait une poussée déliée de l'Eros et bien révélatrice de Thanatos et de la répétition. Une clinique de la jouissance s'oppose à une clinique du désir.

Nous nous appuyerons sur la « Jeune homosexuelle »¹ et « Pourquoi la guerre »² de S. Freud, sur « Les crimes des sœurs Papin »³ de Jacques Lacan, le séminaire sur « Le sinthome »⁴ et sur le collectif *Le désir et la perversion*⁵, ainsi que *Le mont St Michel, naissance d'une perversion*⁶ de François Perrier (Arcanes) pour étayer notre hypothèse.

16.11.2010

Généralités

Jean-Richard Freymann – Discutant Daniel Lemler

30.11.2010

Les pulsions et leurs satisfactions

Marcel Ritter – Discutants : Ferdinand Scherrer, Jean-Richard Freymann

14.12.2010

Pulsions de mort II

Jean-Marie Jadin – Discutants : Hervé Gisie, Jean-Richard Freymann

11.01.2011

Des approches des pulsions différentes chez Freud et chez Lacan ?

Ferdinand Scherrer – Discutant : Jean-Richard Freymann

25.01.2011

Symptômes et pulsions chez l'enfant et l'adolescent
Liliane Goldsztaub – Discutants : Sylvie Lévy, Jean-Richard Freymann

15.02.2011

Nouvelles perspectives sur les pulsions : J. Lacan, S. Zizek et peut-être d'autres...

Bernard Baas – Discutants : Ferdinand Scherrer, Jean-Richard Freymann

08.03.2011

Intrications pulsionnelles et fonctions paternelles

Michel Patris – Discutants : Nicolas Janel, Jean-Richard Freymann

29.03.2011

Les différentes névroses face aux pulsions

Charlotte Herfray – Discutants : Pascale Gante, Jean-Richard Freymann

12.04.2011

Les pulsions au cinéma

Georges Heck – Discutants : Joël Fritschy, Khadija Nizari, Jean-Richard Freymann

03.05.2011

Le syndrome christique, essai sur la pulsion anale

Patrick Delaroche – Discutants : Liliane Goldsztaub, Amine Souirji, Jean-Richard Freymann

17.05.2011

Synthèse sur les pulsions

Jean-Richard Freymann – Discutants : Michel Patris, Sylvie Lévy

¹ Freud S., « La jeune homosexuelle », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

² Freud S., 1933, « Pourquoi la guerre », in *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, 2^e éd., 1987.

³ Lacan J., « Le crime des sœurs Papin », in *Le Minotaure*, 1933.

⁴ Lacan J., 1975-1976, *Le sinthome. Le Séminaire, Livre XXIII*, Seuil, 2005.

⁵ Perrier, Clavreul, Rosolato, Aulagnier-Spairani, Valabrega, *Le désir et la perversion*, Seuil, 1966.

⁶ Perrier F., *Le Mont St Michel, Arcanes*, 1994.

**Date et lieu : le mardi de 12h30 à 14h –
Clinique Ste Barbe
29 fg National 67000 Strasbourg
Contact : Secrétariat du Dr Freymann
Tél. 0388411551 – freymjr@wanadoo.fr**

Lecture des Séminaires de Jacques Lacan : « L'angoisse »

Questionnement étudiant coordonné par
Jean-Richard FREYMANN, Cécile VERDET, Sylvie
LEVY, Marc LEVY...

L'angoisse 1962-63, *Séminaire Livre X*, Seuil, 2004.

Un chapitre par séance de travail, chapitre qui sera généralement retravaillé le mois suivant. Pour 2010-2011, poursuite de la lecture avec le chapitre XIV.

**Date et lieu : 2^e lundi du mois, reprise le lundi
11.10.2010 à 21h15
16 av de la Paix - Strasbourg
Inscription et contact : Secrétariat Dr Freymann
Tél. 0388411551 – freymjr@wanadoo.fr**

Le séminaire « Le savoir déporté »

Daniel LEMLER

Si Anne-Lise Stern nous transmet des clefs pour appréhender l'expérience des camps d'extermination, mais aussi l'articulation de cette expérience avec la psychanalyse, ses réflexions s'avèrent un outil précieux pour penser les graves problèmes soulevés par le mode de gouvernance actuel de notre pays, et de quelques autres... Les concepts de « Français d'origine étrangère », « déchéance de nationalité », la stigmatisation des Roms, mais aussi les réformes de la justice, de la médecine, de l'éducation nationale, la loi sur la psychothérapie – et la liste est loin d'être exhaustive – sont autant de questions qui doivent nous mettre au travail et nous permettre de participer activement au débat démocratique qu'elles soulèvent.

Nous allons continuer notre lecture cette année.

Il n'y a pas de problèmes pour prendre cette lecture en cours de route. Aussi si cette perspective de travail vous intéresse, prenez contact avec moi.

**Date et lieu : 1^{er} mercredi du mois. Début le
3.11.10 à 20h30, 1 rue Murner Strasbourg.
Contact : Daniel Lemler Tél 0388613551
Fax 0388450203 – dlemler@noos.fr**

Séminaire « Apports de Freud à la psychiatrie – Fondation d'une nosologie et sa subversion »

Daniel LEMLER

Pour découvrir le contexte de la découverte de Freud, sur le plan théorique, clinique mais aussi personnel, je me suis référé dans un premier temps à sa *Selbstdarstellung*, son auto-présentation, ou encore « Ma vie et la psychanalyse », selon la traduction de Marie Bonaparte, parue la même année que l'original, 1925, ce qui est rare, et qui a été revu par Freud lui-même. C'était l'occasion de faire découvrir un texte que l'on n'étudie pas souvent. Il est particulièrement intéressant de voir comment Freud se raconte et bâtit son propre mythe. Cette lecture a été complétée de celle de la notice nécrologique qu'il a écrite suite à la mort de Charcot, qui donne une idée du milieu où travaillait Freud.

A partir de la rupture épistémologique provoquée dans le champ de la médecine par l'interprétation qu'il propose de l'hystérie, Freud élabore une nouvelle nosologie, qu'il subvertira, une première fois, avec les *Abwehrneuropsychoosen*, les psychonévroses de défense. Ce sera le sujet de cette année.

Séminaire inscrit dans le cadre de l'ASSERC, ouvert aux étudiants du DES de psychiatrie, aux étudiants en psychologie, et aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y.

**Date et lieu : 2^e mardi du mois à la salle
polyvalente de la clinique psychiatrique, 18h.
Début le mardi 09.11.10
Contact : Daniel Lemler Tél. 0388613551 –
dlemler@noos.fr**

Lecture du Séminaire livre IV de Jacques Lacan : « La relation d'objet »

Sylvie LEVY, Marc LEVY

Ce séminaire s'adresse entre autres aux personnes questionnées par une première approche des séminaires de Jacques Lacan. Le séminaire « Les abords de Lacan », animé par Sylvie Lévy et Marc Lévy avec l'aide de tous les participants, poursuit son bonhomme de chemin en prenant, quand cela s'avère nécessaire, des chemins de traverse. Après la lecture des trois premiers séminaires, cette année nous poursuivrons, au rythme de chacun, par la lecture de : *La relation d'objet. Le Séminaire Livre IV, 1956-57*. Pour la première séance, il serait bon de faire une lecture de tout ce qui a été vu jusqu'à présent – soit du chapitre 1 au chapitre 12 – pour en avoir une vue d'ensemble. Cela sera repris en particulier par Amine Souirji et permettra à de nouveaux participants de prendre le train en marche...

**Date et lieu : premier lundi du mois.
Début le 4.10.2010 à 20h30
16 av de la Paix Strasbourg
Contact : Sylvie Lévy Tél. 0388619563,
Marc Lévy 0388610888 – sylev@noos.fr**

Séminaire « RSI »

Jean-Pierre ADJEDJ

Groupe de travail sur le séminaire de Jacques Lacan RSI.

**Date et lieu : 3^e jeudi du mois à 20h30
3 rue Turenne Strasbourg
Contact : Jean-Pierre Adjedj Tél. 0388354046
jpadjedj@gmail.com**

Séminaires « Les bases conceptuelles de la psychanalyse »

Liliane GOLDSZTAUB

Le séminaire continue pour la troisième année. Depuis deux ans, des textes de Freud et de Lacan ont été travaillés. Cette année nous reprendrons le chapitre VII du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* de J. Lacan.

**Date : un jeudi par mois de 20h15 à 22h30
Contact : Liliane Goldsztaub Tél. 0388220060**

Séminaire « Création et psychanalyse » autour des enjeux psychiques de la création

Cécile VERDET

Nous continuerons à examiner ces enjeux à partir de l'approche de créations contemporaines et des discours qu'elles suscitent dans les différents champs : psychanalyse, science et médecine, histoire de l'art etc. Nous tenterons de les confronter aux théories déjà existantes pour questionner leurs effets sur la subjectivation et interroger les incidences psychiques de ce qu'on appelle les « métaphores contemporaines ».

Date et lieu : 2^e mercredi du mois, début en octobre 2010, 20h, 16 av de la Paix Strasbourg
Contact : Cécile Verdet Tél. 0612168470

Séminaire « Enfants »

Françoise CORET

Le séminaire « Enfants » prolongera cette année son travail sur la clinique actuelle.

L'évolution des bases de la société sera prise en compte dans leurs conséquences sur la subjectivité de l'*infans*.

Comment faire la place à la prévalence de l'image et la capture qu'elle produit ?

Que dire de l'importance de ce qu'il est convenu d'appeler la « com » et du glissement vers la « chiffraction » ?

De même avec la position en réseau avec l'adulte de celui qui a encore à prendre la parole ?

Et quid du travail thérapeutique dans ces conditions ?

Ce séminaire s'adresse à tous ceux qui travaillent avec des enfants dans une vision analytique.

**Date et lieu : 2^e lundi du mois à 20h30,
34 rue Schweighaeuser Strasbourg.**
Début le 11.10.2010.
**Contact : Françoise Coret Fax 0388450861 ou
drcoret@noos.fr**

Séminaire « Le corporel et l'analytique » A partir des travaux de François Perrier

Martine CRESSARI POREE DU BREIL

Nous avons lu le rêve de la préparation anatomique, en cette fin d'année et alors que nous avançons fidèlement, depuis trois ans, sur les traces de Perrier. Comme dans le rêve de Freud, la tâche est ardue, les sentiers escarpés et rien ne nous sera épargné, mais le guide est sans relâche. A ce point de notre parcours, nous voilà ramenés à la question des origines. Et l'origine que nous rencontrons à présent, après *L'Amour*, nous rapproche étrangement de Freud.

A ce terme de notre parcours et alors que nous suivons avec lui les pistes de son élaboration de la question du corporel, Perrier nous conduit, en même temps et à son insu, sur les lieux d'une histoire écrite par un certain désir, histoire dont il est lui-même le

témoin et qu'il nous transmet à travers sa propre *Durcharbeitung*, dans le champ psychanalytique et culturel des années 70. Parole de désir parce que référée au désir de l'Autre, la théorisation de Perrier et ses points d'achoppements, au regard de la place qu'il a tenue lui-même dans cette histoire, nous a conduits au lieu de notre propre désir dans le champ de l'analyse et de l'héritage freudien.

Ainsi la question du corporel, au point où nous l'avons abordée, en cette troisième année de notre séminaire, a-t-elle donné lieu à ce qui est des plus étranges. La suite est à venir.

(L'argument complet peut être consulté sur le site www.fedepsy.org)

Date et lieu : 1^{er} jeudi du mois à 20h, début le 7.10.2010 – 16 avenue de la Paix Strasbourg
**Contact : Martine Chessari Tél. 0666249737 –
mchessari@free.fr**

Séminaire « Les enseignements de la psychanalyse. Freud, Lacan et quelques autres au chevet de l'Homme aux loups »

Anne-Marie PINÇON

Ce séminaire propose un retour aux textes à partir de quelques figures qui ont émaillé l'histoire de la psychanalyse.

Quelle lecture pouvons-nous en faire aujourd'hui ? Quels enseignements dans l'actuel de notre clinique ? Nous aborderons ces questions par le commentaire du texte intitulé « L'homme aux loups » (in Sigmund Freud, *Les cinq psychanalyses*, PUF).

Nous continuons cette année notre travail de repérage de l'élaboration des concepts freudiens, articulé à la lecture qu'en a faite Jacques Lacan, à compter du chapitre III de l'analyse de « L'Homme aux loups ».

**Date et lieu : début le 13.09.10 puis poursuite
les 18.10.10, 15.11.10, 13.12.10, 17.01.11,
14.02.11, 14.03.11, 18.04.11, 16.05.11 et
20.06.11 à 18h15**
16 av de la Paix Strasbourg
**Contact : Anne-Marie Pinçon Tél. 0388660494
am.pincon@9online.fr**

Séminaire « Psychanalyse et religion »

Anne CHENAIS-BUCHER

Nous pensons réfléchir au thème suivant : « psychanalyse et religion et/ou spiritualité », en partant des textes fondamentaux (Freud, Lacan) et de l'abondante littérature psychanalytique sur le sujet, afin d'interroger le ou les regards de la psychanalyse sur ce besoin de croire...

**Date et lieu : le séminaire débutera le 9.11.10 et
aura lieu les 2^e mardi du mois à 19h
16 av de la Paix Strasbourg**
**Contact : Anne Chenais-Bucher,
Tél. 0603313061 – annecb@9online.fr**

Séminaire « L'émotion esthétique »

Richard AZRA

Réflexions sur l'émergence d'une jubilation durant la « lecture » d'une œuvre esthétique. Peut-on, comme le suggère Guy Rosolato dans ses *Essais sur le Symbolique*, l'analyser comme le résultat d'un mouvement d'oscillations métaphorométonymiques, comme une lecture de l'œuvre basée sur la rupture et la continuité ? Une classification des œuvres d'art, proposée par cet auteur, peut nous permettre dans un premier temps d'aborder quelques œuvres picturales, et, dans un deuxième temps, d'appliquer cette technique d'analyse à l'ensemble des œuvres esthétiques. Celle-ci, fondamentalement différente de l'analyse proposée par Freud dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* ou dans le *Moïse de Michel-Ange*, évoque plusieurs analogies : l'émotion dans le fétichisme et la transgression, mais surtout la structure du langage et une forme de fonction symbolique. Cette dernière pose alors la question de la structure psychique et du schéma du sinthome lacanien dans la création esthétique (James Joyce, Hölderlin, Strindberg).

« Là où d'autres proposent des œuvres, je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit » (Antonin Artaud).

**Date et lieu : 21.10.10, 18.11.10, 16.12.10
au local du GEP 16 av de la Paix Strasbourg.
Contact : Richard Azra – richardazra@aol.com
Tél 0388371385**

LES GROUPES CLINIQUES

Groupe clinique

coordonné par Daniel LEMLER

**Date et lieu : 3^e jeudi du mois. Début 18.11.10
à 20h30 au 1 rue Murner Strasbourg
Contact : Daniel Lemler Tél. 0388613551 –
dlemler@noos.fr**

Groupe de formation à la clinique

Mireille LAMAUTE-AMMER

Nous poursuivrons ce travail de recherche et de confrontation théorie/pratique. Nous maintenons l'exigence de l'articulation entre la présentation clinique et l'exposé théorique. L'entrée dans ce groupe est possible pour des psychologues et des étudiants en Master (1 ou 2) de psychologie. Groupe de 10 personnes maximum.

**Date et lieu : le mardi à 16h30, 1 fois par mois,
reprise le 05.10.10 – 16 av de la Paix Strasbourg
Contact : Mireille Lamaute-Ammer –
mireille.ammer@orange.fr**

Lecture avec Freud de l'Homme aux rats

Martine CHESSARI-POREE DU BREIL

Le 27 avril 1908, lors d'un congrès international de psychanalyse à Salzbourg, Freud exposa l'observation qu'il fit d'un cas de névrose obsessionnelle et qu'il eut en traitement un an plus tôt. Il s'agit de

« l'Homme aux rats » qu'il publiera l'année d'après, en 1909. Manifestement, le cas de l'Homme aux rats aura été à l'origine de bien des transferts. De Jung sur Freud, de Freud sur Jung et sur Ernst Langer.

Alors qu'il avait l'habitude de détruire toutes ses notes après la publication du cas, celles qu'il prit durant les quatre premiers mois de l'analyse de l'Homme aux rats ont pu être retrouvées et constituer un matériel supplémentaire à l'étude du travail de l'analyse. *Le journal d'une analyse* fut ainsi publié pour la première fois en anglais en 1955. Du coup, il est permis de lire l'observation « officielle » au regard des éléments mis au travail dans l'antichambre de l'analyste, sans oublier toutefois que le texte original reste celui du congrès.

Ce séminaire se propose de faire une lecture de ces textes que nous restituerons, dans un premier temps, dans le cadre de l'histoire de la psychanalyse, du procès de la théorisation de Freud et de la question du père qu'il élabore en filigrane, depuis l'auto-analyse et la mort de Jacob, son père. Cette lecture nous permettra, dans un second temps, d'aborder les commentaires de Lacan sur la question du désir en passant par « Le mythe individuel du névrosé », premier séminaire de Lacan où il aborde, à travers le cas de l'Homme aux rats, la structure symbolique dans la névrose, mais aussi par les travaux de Serge Leclair sur la névrose obsessionnelle.

(L'argument complet peut être consulté sur le site www.fedepsy.org)

**Dates et lieu : lundi 25.10.2010 à 20h,
16 av de la Paix à Strasbourg
(dates suivantes à définir avec les participants).
Contact : Martine Chessari Tél. 0666249737 –
mchessari@free.fr**

Groupe de lecture

La psychanalyse et le féminin : la portée clinique, philosophique et politique du « pas-tout »

Frédérique RIEDLIN et Khadija NIZARI

Il s'agirait pour nous d'ouvrir un vaste chantier de lecture, d'échanges et de recherches sur la question de la théorisation psychanalytique du féminin et de la sexualité féminine, à partir de ceci : quel que soit (et cela fera partie de nos analyses) ce qui semble se dégager de la conception des femmes dans certaines théorisations ou formulations de Freud et de Lacan, la psychanalyse en découvrant la sexualité psychique et l'impact psychique de la question du sexe féminin, opère un franchissement pour la pensée de l'être humain et la reconnaissance du désir féminin, dont nous voudrions comprendre les ressorts et les retombées cliniques, mais aussi philosophiques et politiques. Notre objectif est double et s'articulera autour de deux axes : un retour aux textes, orienté au départ par le cheminement bibliographique dans l'œuvre de Freud lue par Serge André (*Que veut une femme ?*, Paris, Navarin, 1986) puis l'abord de l'impact de la théorisation du féminin, sur la pensée et le lien social.

Date et lieu : 4^e mercredi du mois, à partir du mois de novembre, local de la F.E.D.E.P.S.Y. 16 avenue de la Paix 67000 Strasbourg
Contact : Frédérique Riedlin Tél. 06 79 95 98 50 – Khadija Nizari Tél. 06 28 34 21 56

Mise en relation entre l'art et la psychanalyse

Fabienne KROTKINE

Proposition de travail sur le thème suivant : *Mise en relation entre l'art et la psychanalyse*. Plus exactement : comment les questions soulevées par les artistes peuvent-elles nous aider à aborder de manière différente les concepts fondamentaux de la psychanalyse ainsi qu'une réflexion sur notre société ? On peut envisager un travail à partir des écrits d'artistes en débutant par les lectures suivantes : *Ecrits complets* de Magritte, des interviews de Bacon, des écrits sur l'art de Goethe ou de musiciens etc. Les questions soulevées concernant entre autres l'inconscient, le réel, l'instinct et l'irrationnel, l'image, le regard, le transfert, la mort, la société etc., et il y en a bien d'autres... En parallèle pourrait se faire la lecture des textes de psychanalystes.

Date et lieu : 2^e jeudi du mois à partir du 14.10.10 – 3 d rue des Mineurs à Strasbourg
Contact : Fabienne Krotkine 0687017684 ou 0954451360

ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG - E.P.S.

Pour l'année 2010-2011, un cartel s'est constitué, le thème de travail sera communiqué ultérieurement.

Jean-Pierre Fourcade, Joël Fritschy, Mireille Lamaute-Ammer, Anne-Marie Pinçon.

Proposition de cartel de l'E.P.S.

Martine CHESSARI et Jennifer GRIFFITH

Dans le chapitre « La fonction créatrice de la parole », Lacan précise que la première fois où Freud utilise le mot *Übertragung*, transfert, c'est dans la *Traumdeutung*. Il poursuit :

« Qu'est-ce que Freud appelle *Übertragung* ? C'est, dit-il, le phénomène constitué par ceci, que pour un certain désir refoulé par le sujet, il n'y a pas de traduction directe possible. Ce désir du sujet est interdit à son mode de discours, et ne peut se faire reconnaître. Pourquoi ? C'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement quelque chose qui participe de l'ineffable. Il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon dans ce que j'appelais tout à l'heure l'entre-les-lignes. »

L'idée du cartel : comme point de départ, choisir les points forts du séminaire de Lacan *Les écrits techniques de Freud*, pour interroger ce qui est à l'œuvre dans la constitution d'une adresse d'analyste.

Date et lieu : Début en janvier 2011, lieu et date à convenir avec les personnes souhaitant y participer.

Contact : Martine Chessari et Jennifer Griffith
Tél. 0388355056 – jennifer.griffith@wanadoo.fr

CINE-CLUB DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Le Ciné-club de la F.E.D.E.P.S.Y. en association avec *Vidéo Les Beaux Jours* et en partenariat avec le *Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg*, organise une série de rencontres sur le thème « L'imaginaire au cinéma ».

La psychanalyse au risque du cinéma, telle est la proposition de ce cycle qui nous amène à interroger des films qui parlent d'humanité aux prises avec les tourments de nos histoires.

30 novembre 2010 à 20h :

Valvert de Valérie Mréjen, 2008, 52'

Valvert est un hôpital psychiatrique de Marseille créé au milieu des années 70, dans un esprit d'ouverture et de libre circulation. Dans une ambiance résolument éloignée du modèle asilaire, cette circulation met en valeur différents comportements de la folie ordinaire.

Valérie Mréjen, née en 1969, est plasticienne de formation. Elle multiplie les moyens d'expression pour mieux explorer les possibilités du langage. Elle se nourrit du quotidien : l'enfance et ses souvenirs, les détails cruels ou burlesques de l'existence, les malentendus, les dialogues impossibles. Le *Jeu de Paume* lui a consacré une exposition en 2008. Elle est l'auteur de nombreuses vidéos, de courts-métrages (*La Défaite du rouge-gorge*, 2001, *Chamonix*, 2003, *French Courvoisier*, 2009), et de *Pork and Milk*, sorti en salles en 2004. Elle a également publié trois récits aux éditions Allia, *Mon Grand-père* (1999), *L'Agrume* (2000) et *Eau sauvage* (2003).

Organisation : Georges Heck, Jean-Richard Freymann, Marie-Frédérique Bacqué, Guy Chouraqui, Joël Fritschy.

Date et lieu : Auditorium du Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg, mardi 30.11.2010 à 20h (dates suivantes en programmation)

5 € ou 3.50 € pour les étudiants

Contact : Joël Fritschy 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse Tél. 0389562262

MULHOUSE

Cartel de l'E.P.S. : Voix de la psychanalyse

Joël FRITSCHY

Ce cartel se propose de réfléchir sur la place du documentaire dans la transmission de la psychanalyse. Nous travaillerons à partir de deux séries de documentaires :

1. Les entretiens filmés par Daniel Friedmann entre 1983 et 2008 où il pose des questions simples : quel est le but de la psychanalyse ? Quelles sont ses différences avec la médecine, la psychiatrie et les techniques psychothérapeutiques ? Ses rapports avec la religion, les idéologies politiques et l'Etat ? L'importance de Lacan, la réglementation de la pratique analytique, le rôle de l'argent etc.

Ces entretiens font défiler une palette d'analystes dont le discours varie, évolue d'une époque à l'autre.

2. *Quartier Lacan*, sorti en 2008, est un film documentaire d'Emil Weiss et Alain Didier-Weill. Il comporte deux parties : la première « Jacques Lacan à l'œuvre » présente l'homme et le praticien et fait revivre le psychanalyste à travers les témoignages de ses compagnons de route (Leclaire, Clavreul, Dumézil, Melman...) tandis que la seconde partie « L'œuvre de Jacques Lacan » met en lumière l'héritage de ce dernier.

Participent à ce cartel : Claudine Paradès, Michel Forné, Joël Fritschy, Claude Sungauer.

Une ou deux places encore disponibles.

Lieu : 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse
Contact : Joël Fritschy 0389562262
joel.fritschy@wanadoo.fr

L'Autre scène : théâtre et psychanalyse (à la Filature à Mulhouse)

Joël FRITSCHY

La Filature de Mulhouse, scène nationale, en partenariat avec la F.E.D.E.P.S.Y. (*Fédération Européenne de Psychanalyse et l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg*) propose un cycle de rencontres-débats autour de quatre spectacles durant la saison 2010-2011.

Les rencontres se dérouleront sous la forme de débat entre un metteur en scène, les comédiens, le public et un psychanalyste. Quatre rencontres ont été programmées, elles ont lieu à l'issue des représentations. Les échanges ainsi proposés viseront à privilégier, dans l'immédiat après-coup d'un spectacle, une parole spontanée encore sous l'effet de la densité du propos et du jeu théâtral. Elles sont ouvertes à toute personne intéressée par le théâtre, le questionnement psychanalytique dans ses rapports à la culture, à l'art, à l'histoire, à la psychiatrie, au politique.

Jeudi 18 novembre 2010 à 19h30 : Pénélope de et avec Simon Abkarian

Intervenant : Cécile Verdet, psychanalyste.

Jeudi 6 janvier 2011 à 19h30 : Hamlet d'après W. Shakespeare. Mise en scène David Bobee

Intervenant : Marc Morali, psychiatre, psychanalyste.

Jeudi 17 février 2011 à 19h30 : Silenzio de Véronique Caye

Intervenant : Liliane Goldsztaub, psychanalyste.

Mercredi 4 mai 2011 à 19h30 : Têtes rondes et têtes pointues. B. Brecht, Christophe Rauck
Intervenant : Daniel Lemler, psychiatre, psychanalyste.

Lieu : La Filature 20 allée Nathan Katz
68090 Mulhouse Cedex
Contact : Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers
68100 Mulhouse Tél. 0389562262
joel.fritschy@wanadoo.fr

Cinéma et psychanalyse au Cinéma Bel Air à Mulhouse

« *Inceste et folie au cinéma* »

• **vendredi 5 novembre 2010 à 20h : Le silence des agneaux de Jonatan Demme**

Intervenant : Marc Morali, psychiatre, psychanalyste.

• **Vendredi 10 décembre 2010 à 20h : La salamandre d'Alain Tanner**

Intervenant : Daniel Lemler, psychiatre, psychanalyste.

• **Vendredi 14 janvier 2011 à 20h : Les invités de mon père d'Anne Le Ny**

Intervenant : Bertrand Piret, psychiatre, psychanalyste.

• **Jeudi 3 février 2011 à 20h : L'adversaire de Nicole Garcia**

Intervenant : Jean-Pierre Adjedj, psychiatre, psychanalyste.

• **Vendredi 11 mars 2011 à 20h : La moindre des choses**

Intervenant : Jean-Michel Klinger, ancien psychiatre des Hôpitaux, psychanalyste.

Avec la participation de Michel Forné et Claude Sungauer.

Lieu : Au Cinéma Bel Air à Mulhouse
Contact : Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers
68100 Mulhouse Tél. 0389562262
joel.fritschy@wanadoo.fr

COLMAR

Séminaire autour du texte « Lacaniana » de Moustapha Safouan

Hervé GISIE – Jean-Yves GAUME

Cet ouvrage est une présentation des dix premiers séminaires que Lacan a délivrés à l'Hôpital Ste Anne entre 1953 et 1963. Il sert de guide à la lecture et d'éclairage des concepts-clefs et élaborations lacaniens. Nous continuons cette année le chapitre IX correspondant au séminaire sur *L'identification* (1961-1962).

Les réunions ont lieu une fois par mois.

Chaque participant est encouragé à présenter, au cours de l'année, un topo, de son choix, à partir duquel se développent les discussions.

Le groupe peut éventuellement accueillir encore une ou deux personnes.

Contact : Jean-Yves Gaume Tél. 0389249494
Hervé Gisie Tél. 0688230671

SARREGUEMINES

**Séminaire de lecture de textes de Lacan :
*L'identification***

Gérard SCHNEIDER

Nous poursuivons pour 2010-2011 la lecture du séminaire de Lacan *L'identification*.

**Date et lieu : 2^e mardi du mois à 20h,
au CHS de Sarreguemines
Renseignements : Gérard Schneider Tél.
0387983766 – schneider.g@bdmail.com**

NANCY

Séminaire « Angoisse : clinique et théorisations »

Jacques WENDEL – Sylvie PIERRE

Depuis un an notre cartel réunit une fois par mois cinq personnes. Le travail entamé autour des thèmes « angoisse, trauma et temporalité » va se poursuivre au même rythme. La réunion de rentrée a eu lieu ce mardi 7 septembre 2010, la prochaine réunion se tiendra le mercredi 13 octobre.

Les cheminements différents des uns et des autres, la mise en chantier de textes fondamentaux (Freud, Safouan, Chemama, Kress-Rosen, Favez-Boutonier) nous ont amenés entre autres à questionner la place de la psychanalyse dans ses rapports de filiation avec la philosophie, les religions et la science.

**Dates retenues : une séance par mois, début le
07.09.10, puis dates à prévoir entre participants
Renseignements : Jacques Wendel
Tél. 0383928400**

BESANÇON

Cartel du G.E.P.

Le cartel créé fin 2006, rattaché à la F.E.D.E.P.S.Y., avec Christina Bachetti, Aline Durandière, Claudine Ormond Florence Pichot, Stéphane Sosolic, Dominique Vinter et soutenu par un psychanalyste de la F.E.D.E.P.S.Y., se réunira un mercredi par mois et continuera à travailler la question de l'acte (déjà abordée en 2009/2010) :

Acting in, acting out, passage à l'acte et acte analytique.

A travers différents séminaires de Jacques Lacan : *Le transfert*, *L'angoisse*, *La relation d'objet*, à travers aussi *Le cas de Dora* et celui de *La jeune homosexuelle* de S. Freud pour illustrer (entre autres) ce qu'il en est d'un acting out et d'un passage à l'acte.

Ces questions autour de l'acte sont reprises dans les soirées-débats organisées à Besançon.

Puis sera abordée la question de la *répétition*.

Historique du concept de répétition chez Freud.

Freud : « Pulsions et destin des pulsions », « Au-delà du principe de plaisir »...

L. Israël : « Pulsions de mort ».

J. Lacan : à partir du Séminaire XI.

Date : un mercredi par mois

**Contact : Christina Bachetti Tél. 0675711247
famillebachetti@free.fr**

Groupe clinique d'échange de la pratique

Florence PICHOT

Ce groupe a vu le jour en avril 2008 avec Isabelle Barthet, Aline Durandière, Stéphanie Marchand-Musselin, Carole Martin, Christina Bachetti et Florence Pichot. Il se réunira une fois par mois afin d'y présenter un cas pratique (psychanalytique, thérapeutique...) et aura pour but d'échanger en allant de la pratique à la théorie avec comme fil conducteur la fonction paternelle.

Le groupe a le projet de pouvoir théoriser à plus long terme le matériel apporté.

Date : un mercredi par mois

**Contact : Florence Pichot Tél. 0381588715 –
0647788201 – florence-pichot@orange.fr**

Groupe de lecture

Stéphane SOSOLIC

Le groupe de lecture organisé à l'initiative de Stéphane Sosolic se poursuivra au centre de Guidance avec des psychologues, psychothérapeutes, infirmières et la présence de nouveaux étudiants-psychologues de master 2 et des invités.

Chacun peut y présenter une approche de sa pratique quelles que soient ses références théoriques, à partir d'une lecture de textes suivi d'échanges.

Date : un lundi par mois

**Contact : Stéphane Sosolic Tél. 0381889030 –
0673588688 – stephance@sosolic.net**

Autres activités

Les participants des cartels, groupes cliniques et groupes de lecture ont organisé, suite à la journée sur l'inceste organisée à Besançon le 17 avril 2009 (sous l'égide d'Apertura Arcanes), deux soirées débat dans le prolongement de cette journée de réflexion, animées par un membre du cartel.

« Passage à l'acte » avec Michel Lévy et Dominique Vinter : le 28 mai 2010

« Les différents types d'actes dans le monde contemporain. Etude du passage à l'acte, de l'acting out et de l'acte analytique » avec Jean-Richard Freymann et Dominique Vinter : le 15 octobre 2010 à Besançon.

Date : à définir au rythme de :

3 à 4 soirées dans l'année

**Contact : Aline Durandière Tél. 0618997409
durandierea@gmail.com**

Séminaire Les temps de l'accueil 2010/2011

Prévenir : *Prétention à voir venir l'invisible*

Eric SIMON

Prévenir ! L'homme calculable foucauldien part à la poursuite d'un avenir contrôlable et prétend rabattre l'inattendu au rang du maîtrisable. De cette visée, la prévention pourrait être le signifiant maître décliné sous toutes les formes, du conseil susurré jusqu'à l'injonction comminatoire. Pas un caprice de la météo, pas un imprévu relationnel ou transférentiel qui ne voie naître son Saint Michel à même de terrasser jusqu'au dragon des « *risques psychosociaux* ». Non content de prétendre au savoir sur l'homme d'aujourd'hui, l'homme moderne vise à la connaissance a priori de ce qui n'est pas encore arrivé, inconnu par essence, au risque d'une fossilisation des pratiques sociales fondées sur l'innovation. Or nous dit Stephano Maso (*Fondements philosophie du risque*, 2006), « ... la science fournit les instruments pour circonscrire l'existence à la mesure de la dimension humaine, sans que pour autant elle constitue une aide face à la force supérieur du destin et face à l'expérience absolue du risque ». En conséquence et à contre courant de la tendance actuelle pouvons-nous oser la thèse selon laquelle tout corps social est invité à accepter un certain niveau de *sinistralité* comme élément fondamental de son évolution ? Comment débusquer sous la volonté préventive les figures du savoir plein, de l'absolue connaissance ? Suffit-il de repérer les positions de collaboration où cette dynamique conduit les acteurs pour retrouver le courage, ce courage dont la philosophe Cynthia Fleury annonce la fin ? Face à la peur du lendemain quelle parrésia peut encore soutenir ce qu'elle présente comme le terrible parcours de l'homme courageux : seul malade, seul convalescent, seul à assumer la convocation ?

Cette année, les *Temps de L'Accueil* seront une invitation à prolonger la route défrichée les années précédentes dans le questionnement du risque. A partir de divers ouvrages, nous tenterons d'interroger le concept de prévention et son impact dans les domaines de l'éducatif et du soin.

Dates et lieu : 20.10.10, 1.12.10, 26.01.11, 23.03.11, 18.05.11 (mercredi) à 20h30 à la Salle de réunion du Centre éducatif « L'Accueil » 6 rue de la Vieille Monnaie 25000 Besançon
Contact : Eric Simon Tél. 0662581289

DIJON

Séminaire : Le stade du négatif précurseur du stade du miroir

Touria MIGNOTTE

Nous continuerons de lire « L'homme aux loups » et d'interroger, au travers des différentes approches qui en ont été faites, le lien étiologique des angoisses psychotiques et des aléas du stade du négatif que nous avançons comme un stade bien antérieur au stade du miroir dont il serait la condition. Ni Freud ni

Lacan ne semblent avoir accordé à ce stade la valeur structurale qui lui revient, ni reconnu le rôle de « *La FEMME* » à qui incombe de faire le négatif.

« Au début était l'action », affirmait Freud en citant la pensée du *Faust* de Goethe. Nous pourrions prolonger sa pensée en interrogeant cette « action » comme un dynamisme indépendant qu'introduit « *La FEMME* » entre le sujet et l'objet, en transformant la structure binaire sujet/tiers exclus (ou sujet/Autre) – qui sert habituellement de base à l'approche psychanalytique – en une structure ternaire : sujet/tiers inclus-tiers occulté. Cette « action » implique la « folie » de « *La FEMME* » qui joue le rôle de tiers occulté (folie qui a fait l'objet de nos interrogations des années précédentes). Nous essaierons, cette année, une approche du négatif résultant de cette « action » dont les différentes sortes d'actes que nous rencontrons dans la clinique sont les avatars.

Notre préoccupation clinique concerne les relations entre les angoisses de nature et d'intensité psychotiques et les aléas de ce stade du négatif fondateur du narcissisme primaire. Le séminaire est ouvert à de nouveaux participants.

ACTIVITES DES ASSOCIATIONS MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Association Enseignement et Recherche Clinique (ASSERC)

Devenir des nosographies

Signes – symptômes – lésions

Argument :

Nous fêterons en 2011 le centième anniversaire de la schizophrénie. Il y a un siècle en effet Eugène Bleuler « inventait » la schizophrénie et une sorte de miracle s'accomplit : dans le monde entier les psychiatres levèrent des cohortes de schizophrènes, soignèrent la schizophrénie et ne cessèrent jamais de se demander de quoi au fond ils souffraient.

Dans ce sillon classificateur, distinguer et nommer les formes et les espèces d'aliénation fut un des actes fondateurs de la psychiatrie. Depuis les nosographies s'empilent les unes sur les autres, défiant un réel qui toujours se défile derrière des images, des tableaux cliniques que nous contemplons, interprétons et apprivoisons comme des œuvres d'art.

Entre les mots et les choses se sont tissés des discours de plus en plus serrés pour travailler la question de la nosographie. Nous ne pouvons ignorer Michel Foucault, Ferdinand de Saussure, Ludwig Wittgenstein, Georges Canguilhem, Jacques Lacan, Emil Kraepelin, G.C. De Clerambault, Havelock Ellis et bien d'autres...

La nosographie touche aux limites du savoir et du langage ; l'essence des objets qu'elle classe fuit sous nos pas et pourtant le nom suffit à créer l'illusion que ce qu'il désigne existe. En bref, la nosographie est elle un fantasme construit ou un délire systématisé ? Par quelle magie les mots qui nomment la folie

entretiennent le rêve de pouvoir disposer des catégories psychopathologiques comme de n'importe quel objet ?

La nosographie est-elle déjà une théorisation implicite ?

Fonctionnement

Présentations cliniques

Lieu : Amphi Clinique Psychiatrique de l'Hôpital Civil à 18 h (avant les conférences du vendredi).

Elles sont strictement réservées aux étudiants et aux collègues membres de l'ASSERC. Elles impliquent un engagement au respect du secret professionnel. La participation à un groupe clinique est le complément nécessaire à ces présentations.

Groupes cliniques

Ils permettent :

- de tirer enseignement des présentations cliniques et des conférences,
- d'aborder des points précis touchant aux difficultés de la pratique,
- d'élaborer les liens dialectiques de la théorie et de la praxis.

Groupe 1 animé par

Jacques IRRMANN (03 88 25 65 11)

Marie PESENTI-IRRMANN (03 88 35 11 00)

(mercredi à 20h30 – Clinique Psychiatrique)

Groupe 2 animé par

Marc LEVY (03 88 61 08 88)

Christian SCHNEIDER (03 88 61 24 97)

(lundi à 19h15 – Clin. Psy)

Groupe 3 animé par

Sylvie LEVY (06 63 17 84 50)

Jean-Claude DEPOUTOT

Amine SOUIRJI

(jeudi à 20h45 – 8a, rue Sleidan)

Groupe 4 animé par

Cécile VERDET (03 88 61 40 10)

Jean-Raymond MILLEY (03 88 60 58 86)

(jeudi à 20h30 – Clinique Psychiatrique)

Les groupes cliniques ont lieu dans la semaine qui suit la présentation clinique.

Coordination des groupes : Sylvie LEVY (Tél. 06 63 17 84 50)

Les conférences :

Vendredi 19 novembre 2010 à 19 h exceptionnellement, suivie de l'A.G.

(pas de présentation clinique lors de cette 1^{ère} séance)

Michel PATRIS et Jean-Richard FREYMANN

Introduction

Vendredi 17 décembre 2010

Pierre VIDAILHET

Evaluation des classifications. A propos des psychoses. Causes et conséquences sur la pratique.

Vendredi 14 janvier 2011

Christian SCHNEIDER

Comment décrire, nommer et/ou classer l'altérité de l'autre (ébauche historique) ?

Vendredi 18 février 2011

Marie Frédérique BACQU

Pour une nosographie du subjectif : plainte, souffrance et inaptitude.

Vendredi 11 mars 2011

Baudouin JURDANT

Science et langage dans le monde contemporain.

Vendredi 08 avril 2011

Bernard BAAS

Signes et symptômes vus sous l'angle de la philosophie.

Vendredi 27 mai 2011

Patrick LANDMAN

Classifications psychanalytiques et psychiatrie

Vendredi 17 juin 2011

Jean GARRABE

Nosologie, nosographie et sémiologie dans la médecine de l'esprit.

Vendredi 24 juin 2011

Jean-Richard FREYMANN et Michel PATRIS

Symptômes et clivages

Date et lieu : le vendredi à 20h aux dates précitées à l'Amphithéâtre de la Clinique Psychiatrique CHRU Strasbourg début 12.11.2010

Renseignements : www.fedepsy.org – asserc@orange.fr

Ouest-FEDEPSY – ANGERS

Contacts :

Pierre-André JULIE :

Tél 02 41 88 98 03 – pajulie001@rss.fr

Dominique PEAN :

Tél. 0241231530 – dr.pean@wanadoo.fr

Henri-François ROBELET :

Tél. 0241436850 – hfrobelet@wanadoo.fr

Geneviève HAMON :

Tél. 0241932376 – geneviève_hamon@yahoo.fr

Association PAROLE SANS FRONTIERE - Strasbourg

Bertrand PIRET – Jean-Raymond MILLEY

Séminaire « Qu'est-ce qu'analyser (aujourd'hui) ? »

La question du cadre.

Renseignement et inscription : Bertrand Piret 0388379545 – www.p-s-f.com

Association A PROPOS – Metz

Samedi 02 Octobre 2010 à 14h15

Rencontre avec Françoise Davoine

« *Don Quichotte, pour combattre la mélancolie* » (Ed Stock)

Les Trinitaires : Salle d'exposition 1 – 10-12 rue des Trinitaires – Metz **

Vendredi 22 et samedi 23 Octobre 2010

Colloque pour le 20^{ème} anniversaire de l'Association
« A Propos... de Psychanalyse »
Auditorium du Centre Pompidou-Metz ****

Jeudi 13 Janvier 2011 à 20h45

Nadine Demogeot
« *Dialectique de l'attachement* »
Café Jehanne d'Arc – Place Jeanne d'arc – Metz *

Samedi 29 Janvier 2011 à 14h15

Rencontre avec Anne Dufourmantelle
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1 – 10-12 rue des
Trinitaires – Metz **

Février ou Mars 2011

Journée d'études en collaboration avec le Conseil de
l'Ordre des Sages-Femmes de Moselle et l'Ecole de
Sages-Femmes de Metz
« *Le Sein* »
Lieu à préciser ****

Jeudi 24 Février 2011 à 20h45

Carole Madelaine-Dupuich
« *L'Art-thérapie ou l'art des poupées russes* »
Café Jehanne d'Arc – Place Jeanne d'arc – Metz *

Jeudi 31 Mars 2011 à 20h45

Philippe Woloszko
Titre à préciser
Café Jehanne d'Arc – Place Jeanne d'arc – Metz *

Jeudi 12 Mai 2011 à 20h45

Nathalie Wahl-Danon, Michel Klein, Yves Paul
- L'ABC de la psychanalyse - : « *P comme Polar* »
Café Jehanne d'Arc – Place Jeanne d'arc – Metz *

Jeudi 16 Juin 2011 à 20h45

Forum « Bienvenue chez les psy »
« *Je suis timide mais On me soigne* »
Lieu à préciser ***

* participation de 5 € pour les personnes non
adhérentes à l'association (3 €/étudiants et
chômeurs)

** réservé aux membres de l'association

*** entrée libre

**** sur inscription

Renseignements : site de l'association
<http://monsie.orange.fr/a-propos/> ou contacter
apropos.metz@gmail.com

Association E.S.P.A.C.E. TIERS - Strasbourg

Les journées de sociodrame et psychodrame en
groupe reprennent à partir de mi-octobre. Il est
possible d'entrer dans l'un des groupes au cours de
l'année.

Contact : Lilliane Goldsztaub Tél. 0388220060

Association TRANSVERSALES-EUCLIDE - Nancy

Groupe clinique : Groupe composé de 6
participants (psychologues et psychiatre). Chaque
mois un des participants présente un cas clinique de
sa pratique et nous réfléchissons ensemble à ce cas
de façon théorique, nosographique et structurale
également en essayant de dégager des hypothèses
et pistes à suivre.

Hervé Princl (1^{er} mercredi du mois à 20h)

Séminaire II de Lacan : Groupe en place depuis
deux ans. Le travail s'appuie sur une lecture
chronologique des séminaires. Cette lecture est
étayée d'un retour sur les textes freudiens cités et
des discussions en lien avec la clinique de chacun.
Cette année nous poursuivons l'étude du séminaire
de 1954-1955 : *Le moi dans la théorie de Freud et
dans la technique de la psychanalyse*.

Claude Mekler (les jeudis à 20h30 au 138 rue St
Dizier)

Histoire de la psychanalyse

Claude Mekler (les jeudis soirs au 138 rue St Dizier)

La jouissance

Cartel faisant suite à la journée du 24.10.2009 sur la
jouissance : Claude Mekler, les samedis matins 138
rue St Dizier).

Ethique de la psychanalyse

Erwan Le Duigou (1^{er} mardi du mois)

Séminaire animé par Daniel Lemler

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore,
rappelons qu'il fait ce séminaire depuis près de 10
ans, dans le cadre des activités de l'Association
Transversale. Il est psychanalyste à Strasbourg. Il a
été l'élève de Lucien Israël, et il se situe dans la
continuation de son œuvre. En plus de sa pratique
libérale, il anime un groupe de parole dans le service
de gynécologie-obstétrique du professeur Nizand à
la Faculté de Médecine de Strasbourg. Daniel Lemler
pense que le psychanalyste ne doit pas se contenter
de pratiquer la psychanalyse uniquement en cabinet,
mais qu'il doit avoir une fonction sociale
d'interpellation. Il ne s'agit pas d'ajouter un savoir de
plus aux autres savoirs médicaux ou psychiatriques,
mais en partant de son expérience, d'interroger les
expériences de ses auditeurs.

Dans son séminaire il part souvent d'un fait
d'actualité : par exemple l'année dernière du
discours du Président Sarkozy aux psychiatres de
Grenoble, et du livre du dernier contemplateur en
date de Freud, pour réfléchir à ce qui fait la spécificité
de la psychanalyse, les pratiques psychothérapeutiques,
etc., ceci aussi en rapport avec ses connaissances
talmudiques. En partant de là, les participants
peuvent aussi l'interroger sur des points particuliers
de leur pratique ou de la théorie psychanalytique,
voire sur des problèmes plus généraux qui leur
tiennent à cœur.

Daniel Lemler parle aussi souvent des problèmes qu'il rencontre dans le service de néo-natalité qui posent de graves interrogations éthiques.

Il est en train d'écrire un livre intitulé *Répondre de la Parole*, qui rendra compte de sa démarche.

Ce séminaire est ouvert à tous ceux qui peuvent s'intéresser à ces questions. Une participation de 15 € est demandée pour couvrir les frais. Reprise le samedi 2 octobre à 10 h au Centre Médico-Psychopédagogique, 73 rue Isabey à Nancy.

**Contact : Tél. 0383190253 –
transversale.euclide@wanadoo.fr**

ACTIVITES DES ASSOCIATIONS REGIONALES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

FEDEPSY-Méditerranée

Séminaire : « Données actuelles sur la psychanalyse avec l'enfant »

Moïse BENADIBA

Il s'agit, dans ce séminaire qui s'adresse aux psychanalystes et aux psychanalystes en formation, de proposer un espace, un lieu où ils parlent de leur pratique analytique avec l'enfant pour, à travers ce qui en est dit, de cette pratique, s'y confronter, soutenir leur questionnement sur l'abord, par la psychanalyse, de l'enfant, de ses fantasmes, de ses symptômes et des symptômes chez lui induits, du rapport des énoncés de l'enfant à ses énonciations. Autour des vignettes cliniques exposées, nous essayons de percevoir le cheminement des conceptions analytiques autour de l'enfant avec les éclairages de Freud, Lacan et des pratiques actuelles de la psychanalyse avec l'enfant.

Date et lieu : une fois par semaine, dans les locaux du service de psychiatrie infantile, secteur 13103.

**Contact : Dr Moïse Benadiba Tél. 0491876793
fax 0491876800 – moise.benadiba@ch-valvert.fr**

Séminaire : « L'enfant et sa famille dans le cadre des expertises demandées par le Juge aux affaires familiales »

Moïse BENADIBA

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affaires familiales.

L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

**Contact : Dr Moïse Benadiba Tél.
0491876793/fax 0491876800 –
moise.benadiba@ch-valvert.fr**

Conférences F.E.D.E.P.S.Y.

Mercredi 8 septembre 2010 :

« Une version comique du *Banquet* de Platon à partir de ce qu'en dit Lacan dans le séminaire sur *Le Transfert* » conçue par Marie Josée Pahin, psychologue, psychanalyste, avec la participation de Laurent Cantonnet, psychologue, et Laura Pasqualini, DEA de philosophie.

Vendredi 10 septembre 2010 en partenariat avec le Théâtre de l'Antidote.

Soirée exceptionnelle au Théâtre de l'Hôpital Laveran : « Ça promet »

La « Bond » d'Abrutis qui a diffamée et condamnée à mort Socrate est-elle revenue ?

Sketchs réalisés par trois comédiens : Ben-Tino, Romain Hering, Gilles Gautier.

Participation : 5 €

Mercredi 13 octobre 2010 :

« Le désir et l'anorexie »

Jean-Louis Mattei, psychanalyste.

Mercredi 9 novembre 2010 :

Monique Scheil, psychanalyste « L'écriture de soi » à partir des textes de Simone Weil (1909-1943).

Bernard Hubert, psychiatre, psychanalyste

« A propos de l'effacement ».

Mercredi 8 décembre 2010

Sketchs « Situations comiques en médiation familiale » Danièle Bergeaud, psychothérapeute, médiatrice familiale et Marie-Té Massari, direction de l'action familiale et du droit des femmes (ville de Marseille).

Une séance de travail sur le séminaire de J. Lacan « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse » a lieu le même jour, même endroit à 18h.

**Date et lieu : un mercredi par mois de 20h à 22h - Hôpital de Laveran amphithéâtre RDC
entrée ou participation libre**

Contact : Marie-Josée Pahin Tél. 0616242857

ACTIVITES DES MEMBRES d'HONNEUR DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Séminaire interdisciplinaire sur le thème « Peaux et membranes »

Avec Jacob ROGOZINSKI, Yannick COURTEL et Serge LESOURD

Selon Freud, le moi est la « projection mentale de la surface du corps » : il se constitue ainsi comme un

phénomène de surface, un *moi-peau*. Mais comment se constitue dans notre expérience de sujet cette surface qu'est la peau ? Enveloppe protectrice, limite précaire entre le dedans et le dehors, surface d'inscription et réseau de zones érogènes, la peau serait elle-même une projection, le déploiement externe de ces membranes qui enveloppent et délimitent les organes corporels. A moins qu'elle ne soit l'*archi-membrane*, la limite transcendantale d'où rayonnent les nervures de la chair. Hypothèse à mettre à l'épreuve, au point de rencontre de la psychanalyse, de la philosophie, de l'anthropologie, de la littérature.

Journée d'études le 7.10.2010 le 10h à 17h
Date et lieu : les jeudis de 16h à 18h (4.11.10, 2.12.10, 16.12.10, 20.01.11, 11.02.11, 11.03.11) – AMPHI Viaud Faculté de Psychologie
12 rue Goethe Strasbourg.
Contact : Jacob Rogozinski – jacob.rogozinski@sfr.fr

ACTIVITES DES CORRESPONDANTS ETRANGERS

Allemagne – Berlin

Séminaire à Berlin (en langue allemande, des participants francophones sont les bienvenus)
Dans le cadre de la *Freud-Lacan-Gesellschaft* (FLG) et de l'*Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse* (AFP)

Claus-Dieter RATH

Was in der psychoanalytischen Kur wirkt
Ce qui est opérant dans la cure. Des psychanalystes en débat, Ed. érès 2008

Date et lieu : Maison de France Berlin (4^e étage), Kurfürstendamm 211 (Ecke Uhlandstraße).
Environ une fois par mois, samedi 17h–19h
Contact : Claus Dieter Rath Tél. 030/8819194
Mobile du séminaire 0160/6583340
RathCD@aol.com

Luxembourg

Séminaire sur le travail du transfert en formation

Le groupe se compose de 5 à 6 personnes et se réunit une fois par mois.
En collaboration avec l'université de Hambourg et de Strasbourg

Contact : Guy Nilles ou Jean-Marie Weber
Tél. 46666446260

Grèce - Athènes

Enseignement

« Architecture et Psychanalyse : fantasme et construction »

Ecole d'Architecture, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tel. +302107723830
Mercredi de 18h à 21h.

Peinture : Création et fantasme de l'artiste. Le cas de l'érotisme

Ecole des Beaux-Arts, Université nationale technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tel. +302107723830
mercredi de 10h à 13h.

Narcissisme ordinaire, Egocentrisme quotidien

Athens College, 15 rue Stefanou Delta, Psychiko, Tél. + 30 2106748160
Vendredi de 18h à 21h

Renseignements pour ces trois activités :
Nicolas Sideris – nikos@siderman.gr

Suisse - Genève

Activités GenDen 2010-2011 – Genève (Suisse)

Notre groupe psychanalytique Genden (Genève, Suisse/Denver, Etats-Unis) a développé des relations de travail de plus en plus étroites au niveau international avec des collègues français, belges et roumains. Dans ce contexte, nous avons fondé une société anonyme International Mental Health SA qui a comme objectifs :

- d'offrir une prise en charge psychothérapeutique, même aux patients les plus démunis, qui ont trop fréquemment accès uniquement aux services d'urgences et à une psychiatrie essentiellement pharmacologique ;
- de questionner la qualité des soins psychothérapeutiques et psychiatriques proposés, à travers un réseau de recherche international ;
- d'offrir des formations spécifiques à des professionnels (étudiants en médecine, médecins, internes en psychiatrie, psychiatres, psychologues en formation, art thérapeutes, animateurs, infirmiers) et de proposer des groupes thérapeutiques de sensibilisation, centrées sur la honte, les traumatismes, les abus physiques et sexuels, la violence familiale, la dissociation, les situations de crise, le *burnout* et le *mobbing* à des patients.

Nous collaborons étroitement avec The American Academy of Psychoanalysis and Dynamic Psychiatry (<http://aapdp.org/>), avec The International Society for the Study of Trauma and Dissociation (<http://www.isst-d.org/>) et avec la Société Médico-Psychologique (<http://www.smp.asso.fr/>) qui ont reconnu des membres de notre société comme formateurs et/ ou comme faisant partie des comités scientifiques des conférences internationales.

Au niveau universitaire, nous proposons des cours centrés sur la psychothérapie des troubles anxieux (Cristian Damsa, Privat Docent Faculté de Médecine, Genève/Suisse) et sur la mesure de la qualité des soins en psychothérapie et psychiatrie (Cristian Damsa, Professeur Adjoint, Faculté de Médecine Denver/ Etats Unis).

Renseignements, informations, inscriptions aux séminaires de lecture et supervision clinique

auprès de :

Cristian Damsa, 17 route de la Chapelle

1212 Grand Lancy, Genève

E-mail : c.damsa@bluewin.ch

Brésil - Belo Horizonte

Marisa DECAT DE MOURA

Réunions cliniques

Lundi de 8h à 10h

Réunions cliniques / Divers secteurs de l'Hôpital

Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei

Coordination : Equipe de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei.

Séminaires

Séminaire « Psychanalyse et hôpital »

Lundi de 14h à 15h30

Coordination : Marisa Decat et Simone Borges

Séminaire « Psychanalyse et clinique de bébés

Mercredi de 14h00 à 15h30

Coordination : Juliana Gubiotti et Regina Macena

Séminaire sur le livre *Les cliniques du lien : Nouvelles pathologies ?*

Coordination : Marisa Decat

Le texte de Freud à propos du *Malaise dans la civilisation* est toujours actuel et nécessaire. Le mouvement du symbolique se modifie rapidement et les philosophes, les sociologues et les religieux s'intéressent au malaise dans la culture au regard du lien social.

Que peut nous enseigner la psychanalyse par le biais du « lien transférentiel » ? N'est-ce pas dans le transfert que le sujet révèle, par ses symptômes et ses difficultés, la présence du malaise et les fractures des liens qu'un certain moment de la civilisation peut produire ?

La psychanalyse nous enseigne que c'est au travers des liens sociaux que la vie psychique se tisse et trouve un des moyens d'expression dans la clinique. C'est pour cette raison que nous avons choisi d'aborder en 2010/2011 la lecture sur les *Cliniques du lien* (ouvrage de Jean-Richard Freymann et Michel Patris) traversée par les théories de Jacques Lacan (1969/1970).

Pour ce faire, nous adopterons le parcours de M. Patris et J.R. Freymann comme point de départ à nos lectures sur le lien social dans ce que la psychanalyse considère comme « humanisation ».

Ainsi, étant donné son importance pour la formation et la praxis de l'analyste, tant dans son cabinet que dans les institutions, nous prétendons interroger le « clinique du lien et de l'acte ».

Du 28.06.2010 au 30.05.2011 sont programmés des échanges dialogués avec des psychanalystes invités : Jeferson Machado Pinto et Guilherme Massara.

Coordination : Marisa Decat de Moura, Simone Borges, Bruna Simoes Albuquerque, Pedro Braccini Pereira

Informations : par téléphone au 55 31 3292-0530 du lundi au vendredi de 14 à 17h.

Toutes les activités se passent au Centre d'Etudes de l'Hôpital Mater Dei à Belo Horizonte/MG – Brésil. Elles ont lieu de février à décembre, excepté durant le mois de juillet qui est une période de vacances scolaires au Brésil.

Contact : Marisa Decat de moura – marisadecatm@uol.com.br

FORMATIONS APERTURA-ARCANES

8 et 9 octobre 2010

Adolescence et dépendances

3 et 4 décembre 2010

L'amour dans la névrose, la psychose et la perversion

18 et 19 mars 2011

Les outils de la clinique psychanalytique structures

23 et 24 septembre 2011

Colloque singulier, travail d'équipe Transferts, visées et théories

2 et 3 décembre 2011

Phobies et actes chez l'enfant et l'adolescent

FORMATIONS F.E.D.E.P.S.Y.

LES FORMATIONS DU MERCREDI

16 novembre 2010

La compulsion et le magique

26 janvier 2011

Règle fondamentale et liberté d'association

11 mai 2011

Mot d'esprit et interprétation analytique

18 octobre 2011

L'objet en psychanalyse et l'objet de la psychanalyse

FORMATIONS AU CHOIX POUR LES INSTITUTIONS

Renseignements : sur le site
www.apertura.arcanes.com
email arcanes-apertura@wanadoo.fr
Tél. 0388351993

Président de la F.E.D.E.P.S.Y. : Jean-Richard FREYMANN

Secrétaire : Eveline KIEFFER

Trésorier et conseil de gestion : Jacques WEYL

Conseil juridique : Delphine FREYMANN

Conseil administratif : Jean-Pierre FOURCADE

Président de l'E.P.S. (au titre de la C.D.E.F.) : Michel PATRIS

Président du G.E.P. : Daniel LEMLER

Président de la Commission Européenne (CE) : Bertrand PIRET

Représentant du G.E.P. : Marc LEVY

Représentant de l'E.P.S. : Cécile VERDET

CE : Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

Publications et bulletin de liaison : Sylvie LEVY, Joël FRITSCHY, Geneviève KINDO, Hervé GISIE

Formations (Journées) : Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

Centre de recherche (de la C.D.E.F.) : Urias ARANTES, Marie-Frédérique BACQUÉ, Jacob ROGOZINSKI

RESPONSABLES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

1. Commission Européenne :

Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

Participants : Julie KOEHLHOFFER, Annie LOTTMANN, Chantal TRAUTMANN

2. Représentants de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès des instances internationales (Convergencia) : Marjorie RUF (Paris), Martine BIEHLER, Sylvie LEVY, Cristina BURCKAS (Allemagne), Daniel LEMLER, Dominique MARINELLI (Metz)

3. Représentants au groupe de contact : Michel PATRIS, Jean-Richard FREYMANN, Jacques SEDAT (Paris, membre d'honneur)

4. Coordination des formations :

Direction : Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY

Organisation : Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Amine SOUIRJI, Khadija NIZARI

5. Responsables du site *fedepsy.org* : Martine et Pierre BIEHLER

6. Responsables du Ciné-Club : Georges HECK (Vidéo Les Beaux Jours), Jean-Richard FREYMANN, Marie-Frédérique BACQUÉ, Guy CHOURAQUI, Joël FRITSCHY (Mulhouse)

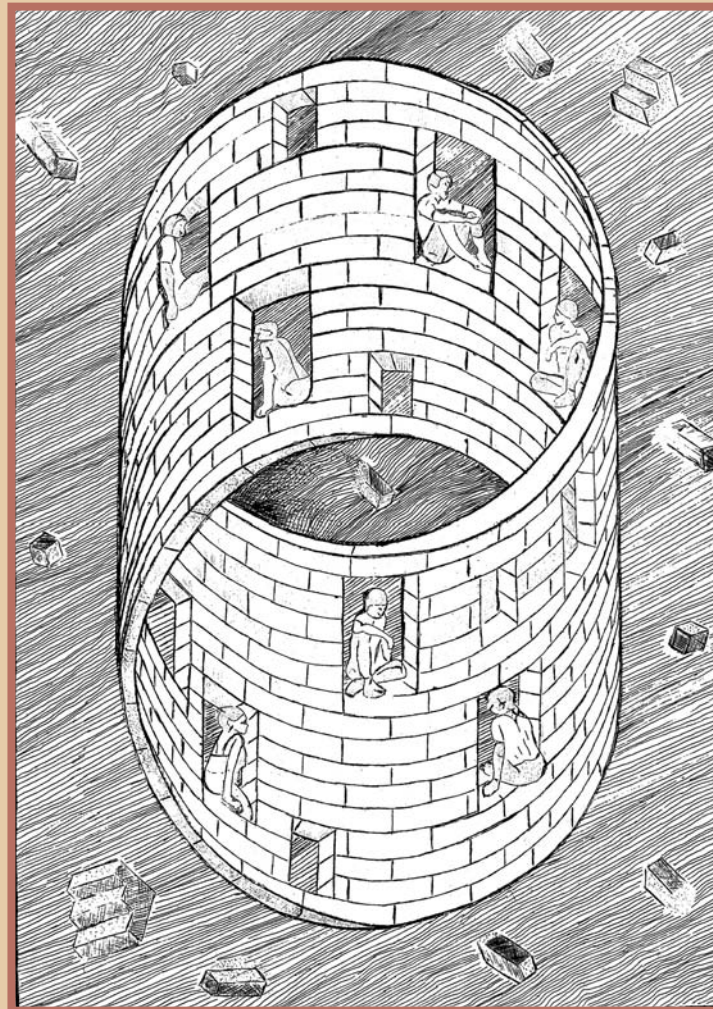
7. Responsables des relations à l'Université : Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Nadine BAHY, Philippe LUTUN, Michel PATRIS, Marie-Frédérique BACQUÉ

8. Responsables des groupes cliniques : (succession de Cathie NEUNREUTHER) Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER

9. Relations interrégionales et internationales : Anne-Marie PINÇON (Strasbourg), Moïse BENADIBA (Marseille), Roland GORI (Marseille), Marie-Josée PAHIN (Marseille), Thierry VINCENT (Grenoble), Claude MEKLER (Nancy), Pierre-André JULIE (Angers), Dominique PEAN (Angers), Henri-François ROBELET (Angers), Daniel LYSEK (Suisse), Jalil BENNANI (Maroc), André MICHELS (Paris, Allemagne, Luxembourg), Renate BAIER (Allemagne Munich), Cristina BURCKAS (Argentine, Allemagne Freiburg), Peter MULLER (Allemagne Karlsruhe), Claus-Dieter RATH (Allemagne Berlin), Jean-Marie Weber (Luxembourg), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce), Daniel MEIER-MOOG (Israël), Marisa DECAT DE MOURA (Brésil)

Ont contribué à ce numéro :

Urias Arantes, praticien de l'analyse, enseignant de la philosophie, Strasbourg
Anne Boisseuil, psychologue clinicienne, chargée de cours, Université de Provence, Aix-Marseille
Yves Dechristé, praticien de l'analyse, psychiatre, Colmar
Joël Fritschy, psychologue clinicien, praticien de l'analyse, Mulhouse
Jean-Yves Gaume, praticien de l'analyse, psychiatre, Colmar
Daniel Lemler, praticien de l'analyse, psychiatre, Strasbourg
Sabine Lemler, metteur en scène, Strasbourg
Khadija Nizari, psychologue clinicienne, Strasbourg
Laure Razon, maître de conférences en psychologie et psychopathologie cliniques, Strasbourg
Frédérique Riedlin, étudiante, chercheuse en philosophie et psychologie, Strasbourg
Chantal Trautmann, Geispitzen
Marie-Noëlle Wucher, écrivain, Strasbourg



« Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? Voilà ce dans quoi Freud a cheminé. Il a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire pareille expression), tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. »

Jacques Lacan, « Journal d'Ornicar », *Ornicar* n° 17-18, 1979, p. 278

